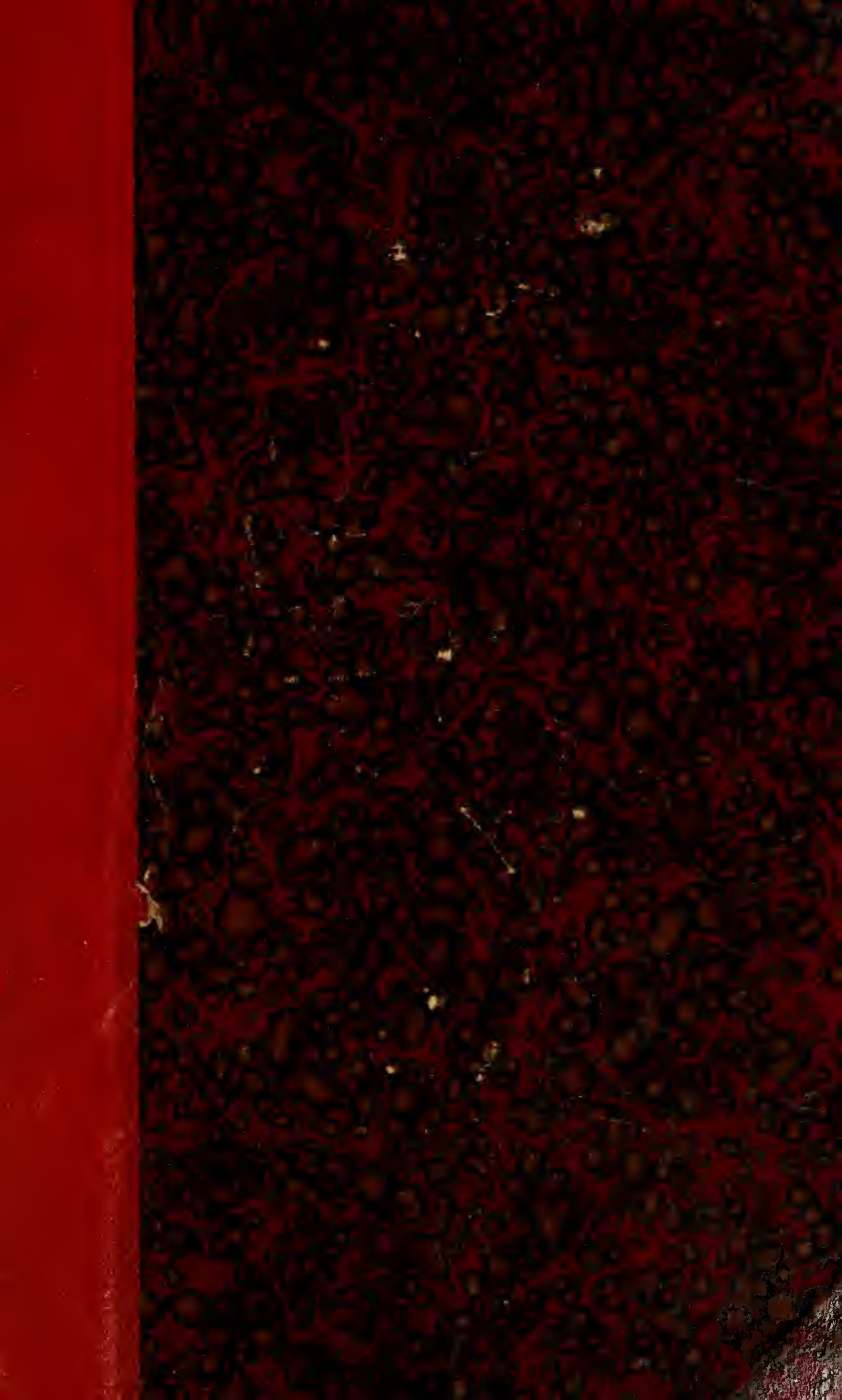
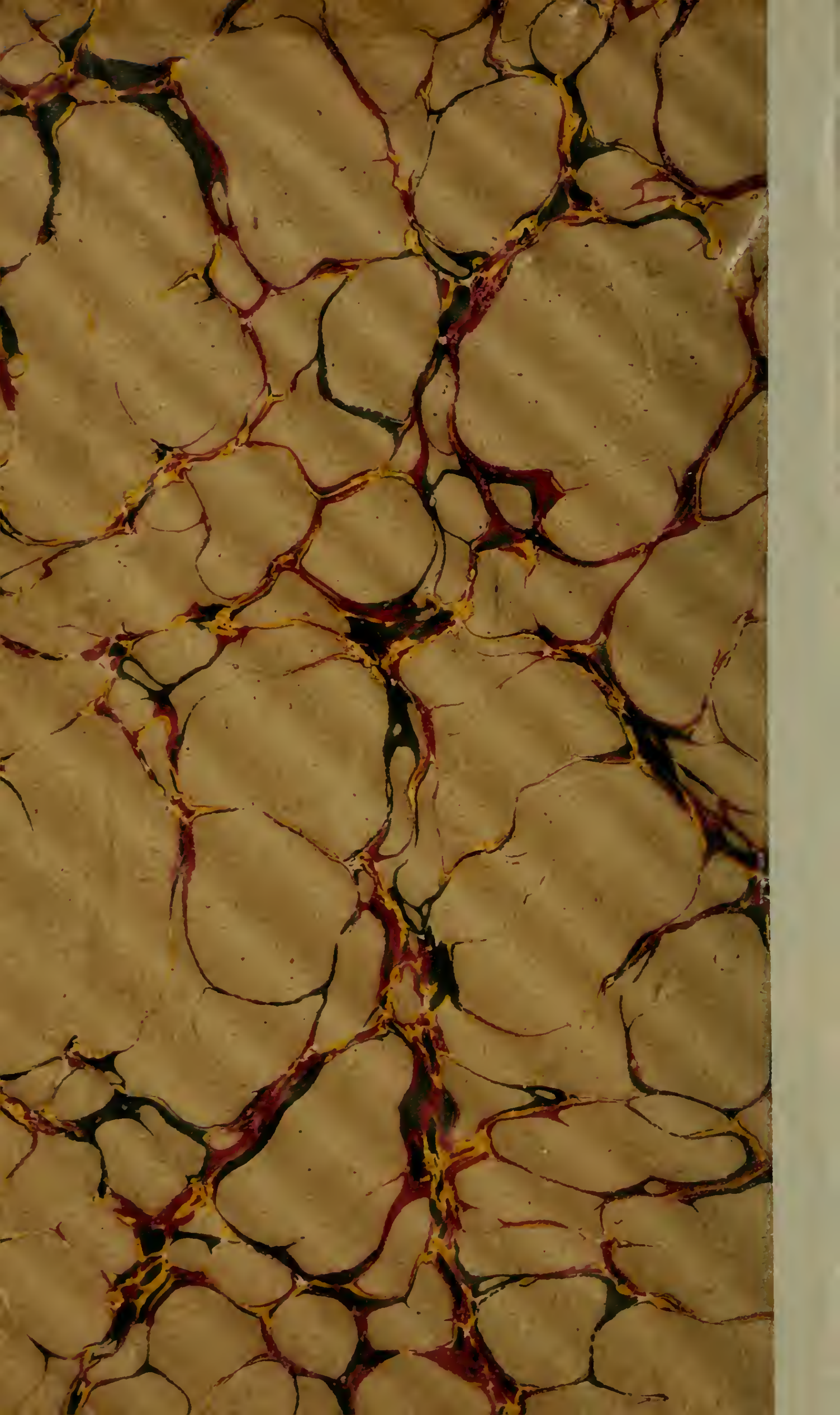
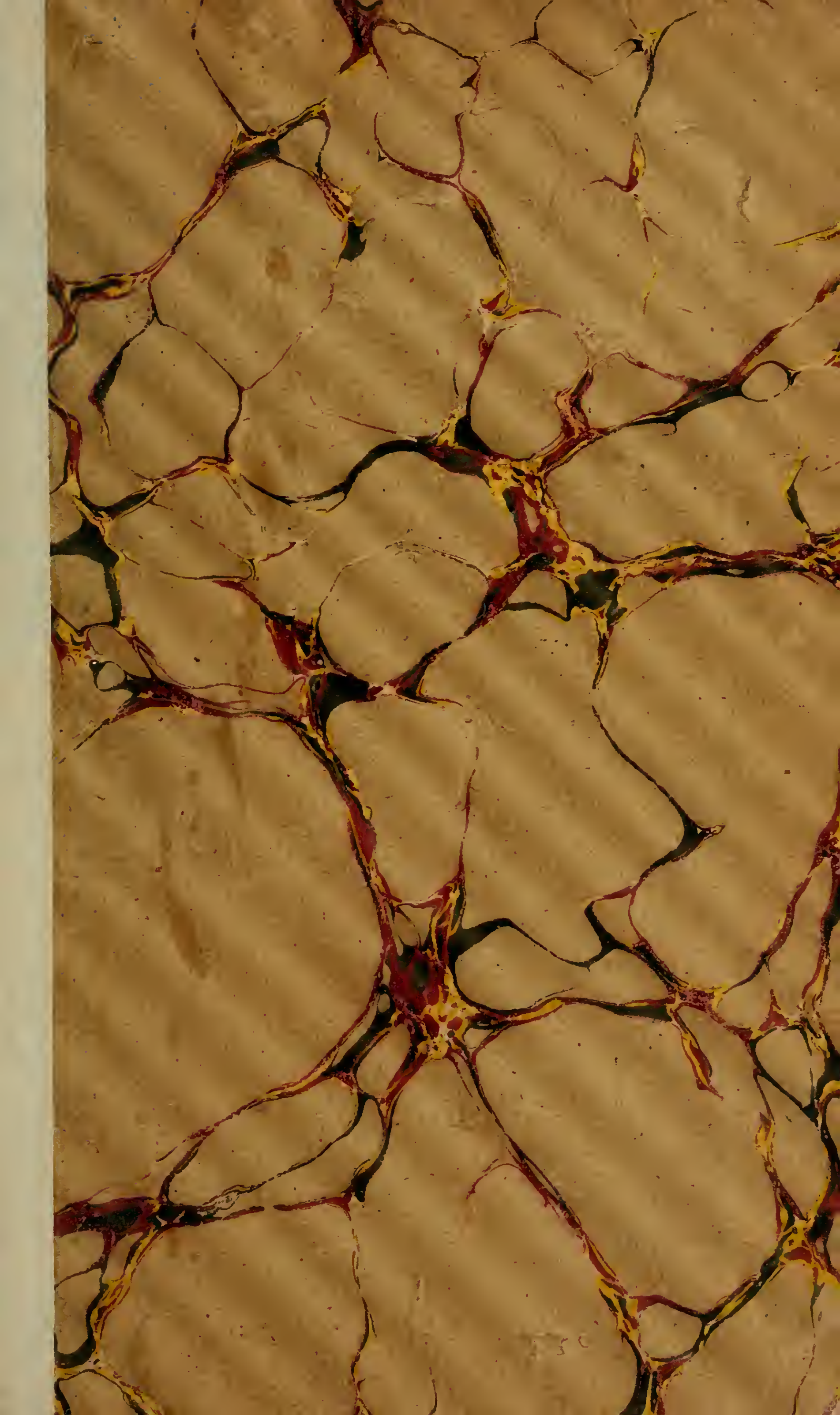






1538

L'ART THÉATRAL

Imp. Lucotte et Cadoux, 21, rue Croix-des-Petits-Champs, Paris

SAMSON
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

L'ART THÉATRAL

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE LETTRE D'EMILE AUGIER

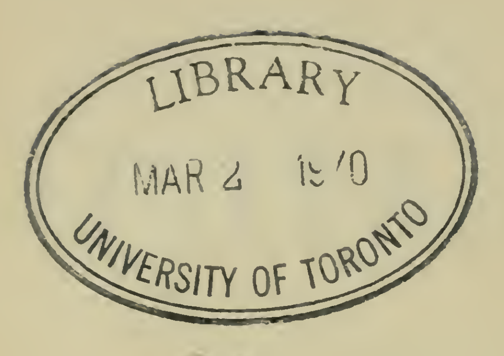
ET D'UNE PRÉFACE DE

M. COQUELIN AINÉ



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1889
Droits de reproduction et de traduction réservés


LIBRARY
MAR 2 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2398
S97A11
1894

A LA COMÉDIE FRANÇAISE

HOMMAGE DE PROFOND RESPECT ENVERS SON PASSÉ

DE LOYALE ET DÉVOUÉE AFFECTION

POUR LES ARTISTES HONORABLES DONT JE PARTAGE LES TRAVAUX

DEPUIS TRENTE-SIX ANS

1863

SAMSON

Mon cher confrère,

Je n'ai pas voulu vous parler de votre poème avant de l'avoir lu tout entier. C'est un véritable monument que vous élevez à l'art dramatique.

Je ne vous parlerai pas de la partie où vous traitez plus spécialement les moyens d'exécution, la voix, le geste et le silence : c'est fait de main de maître, avec un bon sens et une fine ironie qui prêtent un véritable charme à ce sujet un peu aride : vous y avez fait de vrais tours de force.

Mais, quand vous passez à la partie noble de l'art du comédien, vous vous élevez aux plus

grandes hauteurs de la critique littéraire. Vos analyses des chefs-d'œuvre sont des chefs-d'œuvre elles-mêmes; il semble qu'on se promène dans des palais qui ont un architecte pour cicerone. Vos études sur Andromaque, Polyeucte, le Misanthrope *et* l'École des Femmes *m'ont particulièrement ravi.*

Ceux qui, comme moi, ont déserté depuis un temps cette belle langue des vers, se sentent pris en vous lisant du besoin d'y revenir, comme le soldat en congé tressaille devant un drapeau qui passe. Merci de ce bon et salutaire tressaillement; merci de votre beau livre.

Bien à vous de cœur,

E. AUGIER.

PRÉFACE

Ce n'est pas sans appréhension que j'ai accepté l'honneur d'écrire une préface pour le livre de M. Samson. Présenter un maître est pour un élève un renversement de rôles inquiétant. Mais je me suis rappelé l'indulgence dont M. Samson usa plus d'une fois à mon égard, la libéralité, la sûreté de ses conseils, et j'ai cédé au plaisir de me retracer tout cela. Aussi veux-je commencer par en citer un exemple, où il me semble qu'il se fait connaître.

J'étais nouveau à la Comédie-Française ; on jouait *Mlle de la Seiglière*, et l'acteur à qui revenait le rôle

de Jasmin venait d'être mis à la retraite : on avait bien voulu me confier ce personnage sans importance. J'étais enchanté : j'allais jouer avec M. Samson et avec M. Régnier ! Car en ce temps-là, — que je le dise en passant, — nous autres novices nous avions pour nos anciens l'admiration respectueuse qui convenait ; nous ne les approchions qu'appelés par eux, et nous serions bien donné de garde d'entrer au foyer, qui était leur salon, et non, comme aujourd'hui, *la petite place du marché*, où tout Paris se donne rendez-vous : nous restions dans les couloirs et ne voyions nos maîtres qu'en passant. — Comme le changement de titulaire dans le rôle de Jasmin n'offrait pas une importance capitale, on se contenta d'un raccord, et M. Samson ne vint même pas à la répétition. Or, au premier acte, Jasmin sert le marquis à table : il y a là une série de mouvements où la plus grande précision est nécessaire, et, faute d'être au fait des habitudes de M. Samson, j'en manquai quelques-uns : il en résulta un peu de désordre et de gêne, et, la scène finie, M. Samson, irrité, ne put s'empêcher de dire : « Il est impertinent d'entrer en scène sans savoir ce que l'on a à faire ! » J'étais désolé, mais je ne pus m'empêcher de répondre : « Je

conviens, Monsieur, que c'est de ma faute : mais cela ne serait pas arrivé si vous aviez pris la peine de venir à la répétition » — M. Samson remonta au foyer sans répliquer, me laissant confus de mon audace, mais au premier entr'acte il me fit appeler dans sa loge. — Je comparus... comme un criminel : « Monsieur Coquelin, me dit-il, je vous demande pardon : j'aurais dû venir répéter, vous avez eu raison de me le rappeler ; mais faisons la paix, et venez chez moi demain. » — Je n'y manquai pas, comme on pense ; et, après déjeuner, M. Samson causa, et je passai à l'écouter une après-midi qui fut tout un cours semé d'anecdotes et de souvenirs, car Dieu sait s'il abondait en cela ! Il était les mémoires vivants de la Comédie-Française depuis le commencement du siècle. Il y eut donc pour moi grand profit à cette conversation. Depuis lors, M. Samson me témoigna de l'amitié ; et je me rappelle qu'à l'une de ses représentations de retraite, où il parut dans *l'Etourdi*, comme on lui avait dit que, du fond d'une loge, je le suivais dans cet admirable rôle de Mascarille, en notant mouvements et inflexions, il se montra très touché de ce qu'il appela une attention, et qui était surtout un précaution utile pour

fixer dans ma mémoire les détails d'un jeu étonnant.

Il ne vivait que pour son art : l'exercer, l'enseigner, c'étaient ses deux passions; je ne sais s'il en a eu d'autres, et ce dévouement absolu donna à sa vie un grand caractère de dignité. Avec cela, délicat et bon, mais intraitable dès qu'il s'agissait de ses dieux, qu'il défendait contre quiconque, *unguibus et rostro*.

Ses dieux, c'étaient ceux du répertoire : Corneille, Racine, Molière; mais personne ne les connut mieux que lui, et personne n'appuya cette connaissance d'une instruction littéraire plus nourrie.

Cinq chants sur huit de son livre (de III à VII) sont consacrés à l'étude des grands rôles tragiques ou comiques; il faut les lire pour voir à quel point il pénétrait dans la pensée de ses chers auteurs et aussi dans la vérité du cœur humain. C'est de l'analyse sûre autant que fine, confirmée d'ailleurs par une expérience de trente ans.

Sortant de l'entendre un jour faire une lecture, Sainte-Beuve eut ce mot, que rapporte M. Legouvé : « Je viens d'apprendre qu'un grand lecteur est un grand critique ». M. Samson, en effet, pour qui la

diction c'était tout l'art, avait toutes les qualités du critique supérieur : la pénétration, je dirais volontiers la divination, et l'enthousiasme. Il arrivait, ce semble, à dire les choses comme elles avaient été conçues dans l'esprit de l'auteur : et de là vient qu'il découvrait des intentions jusqu'alors inaperçues. Il s'enthousiasmait, car un vrai critique doit aimer le beau jusqu'à la folie ; et de là lui venait l'éloquence et, quand il enseignait, la force de persuasion.

C'est ainsi qu'il saisissait l'âme d'un rôle ; et dès lors, en étant possédé, d'un mot, d'un geste, il la faisait sentir. Il entrait en scène, et tout le personnage était révélé. Il l'aurait révélé de la coulisse, par une intonation. Qu'on se le rappelle dans les valets qu'on se le rappelle dans les marquis. Il a excelle dans les deux, et rien, quand il était M. de la Seiglière ou M. d'Auberive, ne rappelait qu'il pût être Figaro ni Crispin. L'impertinence de l'aristocrate n'était pas l'impertinence de Mascarille. Il nuançait merveilleusement ; il était l'homme des nuances.

Il avait, pour rendre l'ironie, un don particulier mais, si narquois qu'il fût, il restait de bon goût. Le oût, c'était sa dominante : il s'était développé dans

ce sens, la puissance physique lui faisant un peu défaut.

Car M. Samson était de ces acteurs, comme Monvel, à qui la nature n'a pas donné tous les moyens d'exprimer toutes les faces de leur talent. Son apparence un peu étriquée, sa voix insuffisante et pointue, ne lui permettaient pas d'interpréter ces rôles tragiques qu'il savait si bien enseigner aux autres. Il en souffrit, car s'il était M. Samson, il eût mieux aimé être Talma. Un peu plus de prestance, un médium autre, cela eût suffi : rien ne lui eût été impossible. La preuve en est dans les effets prodigieux qu'il obtenait dans ses lectures ou ses leçons; la preuve en est dans ce fait que l'élève la plus célèbre de cet acteur comique, — et celle à qui il fut indispensable, — fut la plus grande tragédienne de son temps. Je n'ai pas besoin de nommer Rachel.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il forma aussi Mmes Augustine et Madeleine Brohan, Mme Allan, Mlle Favart, Mme Arnould-Plessy, etc. Il avait deviné Mlle Plessy à treize ans, pour une fable qu'il lui entendit raconter, car elle se destinait alors à devenir sous-maîtresse dans une pension; et c'est lui qui la fit entrer au Conservatoire. Mais pour en revenir à

Rachel, elle disait, dans ses bons moments: « Je lui dois tout ». Et c'était trop sans doute, mais de moitié seulement. On pourrait, dans la suite des rôles joués par Rachel, noter aux demi-succès ses brouilles avec M. Samson. Elle avait besoin de lui pour être *toute* Rachel. Son génie à elle lui soufflait bien des cris, de beaux cris, des effets; mais M. Samson lui donnait l'ensemble du rôle; le personnage, pourrait-on dire, était de lui. Comment cela se faisait-il? C'est bien simple. Il le jouait devant elle sur son sifflet de deux sous : elle le jouait ensuite sur son Stradivarius. Aussi, c'est une justice à rendre à Rachel, se désespérait-elle quand ils étaient fâchés! et ils se fâchaient toujours, car M. Samson ne pouvait passer à cette créature si bien douée les fantaisies par lesquelles se trahissait souvent la gamine de la rue... : il la rêvait prêtresse de l'art sacré, il n'aurait pas voulu un pli à son peplum....

C'était un professeur, on ne peut se lasser de le redire, incomparable. Et l'idée lui vint de résumer ses leçons dans un livre. Seulement voilà où lui aussi se trahit : il eut l'idée de mettre ce livre en vers; idée de vieux classique, car il l'était : en cela, il da-

tait ; cet homme de tant d'esprit avait l'esprit de sa jeunesse. Il écrivit des pièces, *la Belle-Mère et le Gendre*, *la Famille Poisson*, dans le goût de Colin d'Harleville et d'Andrieux. Cela est gai, cela est fin, cela est joli, il n'y a pas à dire ; mais cela a l'air conservé: c'est de l'année de la comète. M. Samson aimait cela. Et il crut devoir à l'honneur du vieux répertoire et de la maison de Molière d'écrire son livre en vers classiques et de faire de *l'Art théâtral* une suite à *l'Art poétique*. Il s'inspira de Boileau ! Et cela lui permit de faire un ouvrage intéressant, où les vers heureux ne sont pas plus rares que les bons conseils, mais qui n'a pas eu, près de ceux mêmes à qui il s'adresse, le succès qu'il mérite, à cause de la solennité de l'enveloppe.

Eh bien ! ceux qui ne l'ont pas lu ont eu tort. Ce livre classique — sacré si l'on veut — n'est pas un ennuyeux Coran : c'est un recueil de préceptes et de souvenirs, faciles à lire, et même à retenir, car il s'y rencontre des vers précis et spirituels qui sont proverbes en naissant. Pour ma part, j'ai pris le plus grand plaisir à cette lecture, faite et refaite plusieurs fois ; il est vrai qu'après expérience personnelle, j'ai cette satisfaction de me trouver d'accord avec

M. Samson sur presque tous les points, je parle surtout de ceux qu'il traite dans les premiers chants : ce sont des conseils aux jeunes gens qui se destinent à la carrière.

Il leur recommande tout d'abord, comme il convient, de prendre un maître. Le don vient de la nature; mais le don n'est pas tout : il faut le métier, et un maître expérimenté peut seul en révéler les secrets. Au reste, M. Samson recommande à ce maître de chercher tout d'abord à démêler l'originalité de son élève (que celui-ci ne connaît pas toujours lui-même), pour la servir, lui créer ses organes, la régler enfin, — et non l'étouffer.

Il ne nie pas l'inspiration : mais il veut qu'on soit préparé à la recevoir et surtout à conserver ce qu'elle suggère d'heureux. L'inspiration descend parfois sur des acteurs médiocres, mais elle se renvole aussitôt : ils ne savent pas la retenir. Le vrai comédien, lui, quand il a de ces trouvailles, sait les enregistrer sur l'heure et les rappeler quand il lui plaît. Pour cela, fait observer M. Samson, il faut qu'il soit de sang-froid, et à ce sujet il renouvelle le mot de Molé : « Au théâtre il faut livrer son cœur et garder sa tête ». Ce qu'il dit de Talma n'est pas moins

frappant : quel que fût le succès qu'il eût remporté, Talma n'était pas content de lui quand un rôle le fatiguait trop : c'était signe, disait-il, qu'il ne le savait pas bien encore.

Ainsi étudier, étudier sans cesse, étudier partout ; bien savoir sa grammaire, son histoire ensuite ; connaître à fond les bons auteurs, seul moyen de former son goût ; enfin constamment observer le cœur humain, et, dans la rue, en société, en tête-à-tête, ou seul sur soi-même, se rendre compte........ *avec quel geste et quelle inflexion parle chaque travers et chaque passion.*

Voilà la recommandation sur laquelle insiste le maître.

Que d'autres vérités il excelle, comme je l'ai déjà dit, à résumer en un vers bien frappé ! En voici plusieurs que je tire du seul chant II :

L'art, c'est le naturel en doctrine érigé.
Ayez l'air de penser et non pas de savoir.

. . . .

Il veut qu'on travaille l'articulation jusqu'à la rendre parfaite ; car

Chanter juste à peu près, n'est-ce pas chanter faux

Point de trivialité surtout (il avait cela en horreur) :

.... Lorsque votre verve en mon âme ravie
Verse l'oubli charmant des peines de la vie,
Gardez-vous des écarts d'un comique trop bas,
Pour que de mon plaisir je ne rougisse pas.

Il enseigne la bonne camaraderie, celle qui ne reste pas dans les coulisses et s'exerce encore en scène :

Que votre jeu toujours serve celui des autres.

Un point de morale souvent oublié.

Tout cela, on le voit, est juste, vivement exprimé; mais M. Samson n'a pas mis que cela dans son livre: il y a, je le répète, des pages de vraie et fine critique ; il y a des épisodes éloquemment contés ; il y a de jolis portraits, au simple crayon ; mais ce crayon est net et fait ressemblant ; il y a, enfin, de l'émotion, comme dans ce mélancolique et rapide couplet du chant IV sur la vieillesse, qu'il définit :

.... Un commencement de néant et de cendre,

et dans ces derniers vers du poème, où il prend congé de son cher théâtre et de ses camarades, souhaitant que, pour prix de ses travaux, son nom voué à l'oubli

dit-il, s'efface du moins lentement de leur souvenir.

Il ne s'effacera point du tout, cher maître : ma mémoire conservera vos leçons et mon cœur votre image; et il en sera de même de tous ceux qui vous ont connu ou seulement écouté ! Quant aux autres, aux jeunes gens surtout, ils chercheront dans votre livre l'écho persistant de vos admirables leçons, et ils seront bien sots s'ils ne vous devinent et bien ingrats s'ils ne vous aiment; car à ceux qui n'ont point de talent cette lecture n'en donnera pas sans doute, mais ceux qui en ont s'en sentiront davantage, parce qu'ils auront beaucoup appris.

C. Coquelin.

CHANT PREMIER

CHANT PREMIER

De cet art enchanteur, si longtemps outragé,
Que la raison défend contre le préjugé,
Où doit briller du cœur une étude savante,
Et par qui sous nos yeux la pensée est vivante,
Qui d'un mobile acteur fait tant d'hommes divers,
J'essaierai de tracer les leçons dans mes vers.

Par mon faible talent discrédités d'avance,
Peut-être mes conseils manqueront de puissance.
Horace et Despréaux avaient bien mérité
D'enseigner et leur siècle et la postérité :
Le précepte donné de si haut, on l'accepte,

Sûr que l'exemple marche à côté du précepte.
Mais quand sur ses travaux il n'est point appuyé,
A l'école par nous le maître est renvoyé.
Tous mes jours consacrés à l'art que j'idolâtre,
Plus d'un acteur aimé dont j'ornai le théâtre,
Et de qui (pour mon cœur précieux souvenir !)
J'ai peut-être hâté le brillant avenir,
Voilà ce qu'à défaut d'une gloire plus belle,
Non sans un peu d'orgueil, j'invoque et je rappelle.

Il faut que du poète interprète éclairé,
L'acteur soit comme lui brûlé du feu sacré.
Prêtant à son enfance une grâce nouvelle,
L'instinct imitateur dans ses jeux se révèle ;
Voyez cet écolier que l'on vient de punir :
A-t-il du châtiment le triste souvenir ?
Non : du maître importun qui l'instruit et le garde
Il contrefait la voix grondeuse et nazillarde.
Promenant lentement un regard inhumain,
Lunettes sur le nez et férule à la main,
Il redit du pédant l'ennuyeuse semonce :
La parole se traîne, et le sourcil se fronce :
Ce visage enfantin, paré de tant d'appas,
S'efforce à se donner les rides qu'il n'a pas.
Effrayés un moment par trop de ressemblance,

Ses jeunes compagnons l'écoutent en silence;
Mais bientôt en plaisir leur effroi s'est changé :
Dans la troupe attentive un rire prolongé
Du Préville futur a caressé l'oreille,
Et l'orgueil de l'artiste en son âme s'éveille.
Cet autre, à qui les Grecs et les Romains sont chers,
Ne consacre sa voix qu'à de tragiques vers;
Des Lekain, des Talma le souvenir l'assiège.
Ennemi des tyrans, comme on l'est au collège,
Que de fois on l'entend d'un vers républicain
Châtier tour à tour et César et Tarquin !
Les fiers éclats de voix qu'il lance avec colère
Lui valent dans sa classe un succès populaire :
Il aimera plus tard à se ressouvenir
De ce présage heureux des lauriers à venir.

L'art du comédien a-t-il besoin d'un maître ?
Selon certains docteurs trop écoutés peut-être,
Non : la seule nature enseigne les beaux-arts,
Et qui veut de la scène affronter les hasards
Ne se doit confier qu'à ce maître suprême.
Vers des chemins nouveaux les poussant elle-même,
Seule, elle a su former nos plus fameux talents;
Elle souffle à leurs cœurs ces sublimes élans
Qu'étoufferaient en eux des leçons routinières,

Et qui, brisant de l'art les gênantes barrières,
Jettent au sein ému des spectateurs surpris
Un juste enthousiasme attesté par des cris.
L'instinct, guide plus sûr qu'une vaine science,
Les leçons du public et de l'expérience
Valent mieux qu'un pédant qui, sec et compassé,
Vous parle de chaleur avec un ton glacé.
Ce don qui vient du ciel et que l'artiste envie,
L'originalité par lui vous est ravie :
Il soumet votre corps et votre âme à ses lois,
Impose sa pensée et son geste et sa voix,
Et, bornant du talent l'impétueuse course,
Des inspirations tarit en lui la source.
Faut-il donc enchaîner le vol audacieux
Du jeune aigle essayant ses ailes dans les cieux ?
D'où vient cette barbare et stupide manie ?
La fière liberté, compagne du génie,
Mère des grands talents, des grandes actions,
Est nécessaire aux arts ainsi qu'aux nations.
Les règles sont des fers qu'un vrai talent méprise :
La médiocrité les porte, et lui les brise.
Semblable aux gais marquis par Molière décrits,
Le grand acteur sait tout sans avoir rien appris.
Soyez, fuyant l'étude avec persévérance,
A l'inspiration forcé par l'ignorance.

De ces pompeux discours le vulgaire est charmé.
Qu'un jeune débutant, par des leçons formé,
Conquière sur la scène un succès légitime,
Aux mains qui l'ont guidé refusant toute estime :
Il ne doit qu'à lui seul les beautés de son jeu,
Dit-on, et l'écolier devient un demi-dieu.
Si quelque ombre obscurcit cet astre qui se lève,
Le maître est accusé des défauts de l'élève :
Dans les liens de l'art il l'ose emprisonner.

Quoi ! ce langage encor nous doit-il étonner ?
Naguère avec audace outrageant la mémoire
De ces vieux écrivains dont nous aimons la gloire,
Et foulant sous les pieds, comme un joug importun,
Avec les lois du goût celles du sens commun,
Des hommes que l'orgueil remplissait de démence
Criaient : Gloire à nous seuls ! notre règne commence.
Pour préparer à l'art un superbe avenir,
Il faut des jours anciens briser le souvenir.
Des poétiques cieux vivent les futurs aigles !
Les règles nous gênaient : nous proscrivons les règles.
Copiant sans relâche un ennuyeux passé,
L'esprit humain rampait, dans l'ornière enfoncé.
Que le génie enfin n'ait que lui seul pour maître,
Et, les règles à bas, les chefs-d'œuvre vont naître.

Où nous ont-ils conduits, ces discoureurs subtils ?
Les règles ne sont plus : les chefs-d'œuvre, où sont-ils ?

Vers la scène entraîné par un penchant bizarre,
De ses présents pour vous si le ciel fut avare,
S'il ne vous créa point pour cet art périlleux,
Le maître le plus docte et le plus merveilleux
Lutterait vainement contre votre impuissance.
Dieu des vers, dieu des arts, au jour de leur naissance
Tu désignes du doigt tes glorieux élus.
Épuisé de fatigue et d'efforts superflus,
Qui n'a pas dans son sein ta flamme et ton génie
D'un triste avortement subit l'ignominie.
Mais lorsque ton regard sur nous s'est arrêté,
Quand, d'un rêve de gloire en secret tourmenté
Un mortel sent en lui ta divine présence
Et porte du talent la féconde semence,
Que d'un maître attentif les soins judicieux
Cultivent sans retard ce germe précieux.
On veut qu'un jeune acteur, entrant dans la carrière,
Interprète Corneille et Racine et Molière,
D'un pied sûr et hardi tente leurs profondeurs,
Sans qu'un flambeau voisin lui prête ses lueurs.
Sans qu'un fil secourable, en dissipant sa crainte,
Affermisse sa marche au fond du labyrinthe !

Comment peut-il, d'hier sur la scène arrivé,
Peindre le cœur humain qu'il n'a point observé ?
Recevra-t-il du ciel le secret difficile
De guider sans effort une voix indocile ?
Saura-t-il le pouvoir d'un silence éloquent,
D'un débit moins pressé, d'un geste peu fréquent ?
Saura-t-il que d'un mot plaisant, terrible ou tendre,
On double la valeur en le faisant attendre,
Et que souvent aussi d'un mot trop attendu,
Comique ou sérieux, l'effet serait perdu ?
Où donc puisera-t-il le goût des convenances,
Et de la grandeur simple, et des fines nuances ?
De mille autres secrets dois-je parler encor,
Science du talent, mystérieux trésor,
Dont un novice acteur ne fait point la conquête
Sans un mentor prudent qui l'excite ou l'arrête,
Et, ranimant un cœur des obstacles lassé,
Aplanisse la route où lui-même a passé ?

Un des plus grands acteurs dont se vante la France,
Baron, vit par Molière adopter son enfance.
De la scène plus tard l'ornement et l'appui,
Jeune, il fut son ouvrage et grandit près de lui .
Son maître lui transmit la haine salutaire
Du débit cadencé qu'admirait le parterre.

D'un regard paternel épiant ses progrès.
Il fixa dans sa voix ces tons simples et vrais
Qu'ignorait un acteur à soi-même funeste,
Montfleury succombant sous les fureurs d'Oreste.
D'autres aux cris aigus, au jeu plein de fureur.
Et déchirant l'oreille encor plus que le cœur.
Qui pourrait mesurer la hauteur infinie
Où monte le talent guidé par le génie ?
Des fameux successeurs du Roscius français
Pas un seul n'effaça l'éclat de ses succès :
Deux muses à l'envi consacrent sa mémoire,
Et son siècle en fuyant n'emporte point sa gloire :
Baron, sublime acteur par Molière enfanté,
Marche, fier de son maître, à l'immortalité.

La rieuse Desmare a formé Dangeville,
Et les leçons d'un maître ont dirigé Préville.

Pourquoi nous citez-vous l'aigle au vol orgueilleux ?
Va-t-il, jeune imprudent, s'égarer dans les cieux ?
Trop faible pour oser se fier à son aile,
Il ne s'éloigne point de l'aire paternelle.
Il faut que, pour aider son courage naissant,
Ses ongles soient plus forts, son bec moins impuissant.

Lorsque l'aiglon, quittant sa demeure sauvage,
Sur la route des airs fait son premier voyage,
Le père et sa compagne avec amour encor
Veillent à ses côtés et guident son essor :
Ils lui montrent comment l'aigle fond sur sa proie,
De sa terrible serre et l'enlace et la broie,
Comme il doit l'effrayer, en un choc furieux,
Des éclats de sa voix, des éclairs de ses yeux,
En revenant au nid, la victoire achevée,
Y porter du butin une part réservée
Que l'on retrouvera dans des jours de malheur :
Leçon de prévoyance ainsi que de valeur !
Et, plus hardi, bientôt le jeune aigle commence
A planer, roi des cieux, dans son empire immense.

D'un sage maître ainsi les conseils révérés
Au talent, au succès nous mènent par degrés.

Du sujet qui se livre à ses mains vigilantes
Il n'étouffera point les qualités brillantes ;
Mais il en règlera la mesure et l'emploi.
Pour qu'en lui son élève ait une entière foi,
Qu'il ne soit point choisi parmi ces mercenaires,
Des rigueurs du public victimes ordinaires,

Qui, par de longs malheurs justement éprouvés,
Vous vendent le talent dont ils furent privés.
Sa parole aura-t-elle un crédit légitime,
Si ses succès du moins ne commandent l'estime ?
Que, simple en son langage, il évite toujours
Et le ton dogmatique et les pesants discours :
'élève écoute peu la leçon qui l'ennuie.
Le précepte donné, que l'exemple l'appuie !
Du maître quelquefois on se moque tout bas,
Quand le maître prescrit et n'exécute pas.
Il faut avec amour instruire la jeunesse,
Réprimer son orgueil, gourmander sa paresse,
Employer tour à tour le frein et l'éperon,
Retenir l'imprudent, exciter le poltron,
Réformer la nature et dompter l'habitude.
L'art du comédien veut une longue étude.
Je plains celui qui vient, en d'imprudents essais,
A l'inspiration demander ses succès,
Et, bien persuadé qu'à sa seule requête
Le talent va du ciel descendre sur sa tête,
Dédaigneux des leçons, du travail et de l'art,
Pour son Dieu seulement invoque le hasard :
A peine a-t-il parlé qu'il se trouble; son rôle
Sous un poids imprévu fait plier son épaule;
Son courage s'enfuit: adieu cet avenir
Dont ses rêves d'orgueil venaient l'entretenir

Adieu tant de lauriers cueillis en espérance !
Qu'est devenue, hélas ! cette fière assurance,
Ce cœur ferme et sans peur dont il se crut doué ?
Il voudrait fuir la scène où le voilà cloué.

Je ne veux point nier cette flamme divine,
Ces soudaines clartés dont l'âme s'illumine,
Et ce brûlant soleil de l'inspiration
Éclairant notre jeu d'un lumineux rayon.
Mais votre fol orgueil va-t-il prendre pour guides
Ces fortunés hasards et ces éclairs rapides ?
Croyez-vous qu'échauffés par un transport subit,
Nous revêtions le rôle en revêtant l'habit,
Et qu'au moment fatal qui voit lever la toile,
Ce rôle tout à coup à l'esprit se dévoile ?
Non : chaque personnage à vos soins confié
Dans ses moindres détails veut être étudié.
Mais devant le public que l'étude s'efface :
Sachez de vos efforts nous dérober la trace.
Que le texte, par vous mille fois répété,
Sorte de votre bouche avec facilité.
Méditez, réglez tout, essayez tout d'avance :
Un assidu travail donne la confiance.
L'aisance est du talent le plus aimable attrait :
Un jeu bien préparé nous semble sans apprêt.

L'inquiet laboureur dans les sillons qu'il creuse
Sème l'espoir douteux d'une moisson heureuse.
Quand le ciel lui sourit, son labeur obstiné
Change une terre ingrate en un sol fortuné :
Il a pour récompense une moisson féconde :
Méritez, comme lui, que le ciel vous seconde.

N'allez pas, imprudent et paresseux acteur,
Attendre incessamment le souffle inspirateur,
Et qu'à le recevoir l'étude vous prépare.
Sur un frivole esprit si parfois il s'égare,
Il se plaît à jeter aux sérieux talents
Et de nouveaux effets et d'imprévus élans,
L'émotion puissante et l'entraînante verve.
Mais, en s'abandonnant, que l'artiste s'observe;
De vos heureux hasards sachez vous souvenir :
Ce qu'il n'a pas produit, l'art doit le retenir.
L'acteur qui du talent veut atteindre le faîte,
Quand il livre son cœur, doit conserver sa tête.
Il ajoute aux effets dès longtemps préparés
Des tons, des mouvements par la scène inspirés.
Ainsi se forme un rôle; ainsi toujours grandissent
Ceux que l'intelligence et le goût applaudissent :
Par l'inspiration, si chère aux insensés,
L'étude et le travail ne sont point remplacés ;

Si quelquefois en nous brille son étincelle,
Jamais un rôle entier n'est révélé par elle,
Et qui l'attend toujours rarement la reçoit.
Quand l'Éternel eut dit : « Que la lumière soit ! »
Elle fut : d'un acteur l'ignorance grossière
Croit pouvoir à son tour commander la lumière :
La nuit seule apparaît : mais pour les sots acteurs
Dieu créa le faux goût et les sots spectateurs.

Ô vous qui, partisans d'un dangereux système,
Aux maîtres, aux leçons prodiguez l'anathème,
Connaissez-vous celui qui voulut autrefois
Une école pour l'art dont j'offre ici les lois ?
C'est Lekain, de son temps le modèle et l'idole,
Et Talma, ce grand maître, est sorti d'une école.
Talma, qui du passé n'eut jamais de dédain,
Par la voix de Monvel s'inspirait de Lekain,
Et, du vieux compagnon de sa naissante gloire
Toujours interrogeant la fidèle mémoire,
Cherchait ce qu'avaient fait les héros de son art,
Dumesnil et Clairon et Lekain et Brizard.
Quand plus tard on le vit sur le fauteuil d'Auguste
Obtenir un triomphe aussi brillant que juste :
« J'ai vu Monvel, dit-il, et je l'ai retenu :
Ne pouvant faire mieux, je me suis souvenu. »

Telle est du vrai talent la modeste parole :
Il n'a point en lui-même une croyance folle;
Il ne veut point, épris de l'inspiration,
Briser le vieux lien de la tradition.
Mais du bon grain toujours il sépare l'ivraie,
Et d'un effet transmis si sa raison s'effraie,
S'il le trouve contraire au vrai sens de l'auteur,
On ne le verra point, servile imitateur,
S'incliner sottement devant un sot usage;
Car il n'offre au passé qu'un libre et juste hommage.

Amants du temps présent, trop de jeunes esprits
N'ont pour les jours anciens que d'orgueilleux mépris.
On les entend crier d'une voix téméraire :
« Cela s'est fait; cela ne doit donc plus se faire. »
A flétrir le passé soyons un peu moins prompts;
Mais devant ses erreurs ne courbons pas nos fronts.

Parfois sur ses talents on se trompe soi-même :
Un front plein de malice aspire au diadème;
Tel autre, avec la taille et le port d'un héros,
Se croit né pour jouer les légers Figaros.
Agnès veut aux Martons prêter son doux organe,
Et Marton se draper en plaintive Ariane.

C'est au maître éclairé dont vous suivez les lois
À diriger vos goûts, à guider votre choix.
Dans des rôles brillants quelquefois on se traîne,
Des justes spectateurs on y brave la haine;
Et des rôles moins beaux, joués avec bonheur,
En applaudissements changeraient leur rigueur.

Trop d'acteurs ignorants ont monté sur la scène :
L'un en vers inégaux fait gémir Melpomène,
Et, de la prosodie observant mal les lois,
L'autre parle un français qui ressemble au patois.
Que les vers aient toujours leur mesure ordinaire.
Avant de débuter, apprenez la grammaire.
Plus tard en aurez-vous la force ou le loisir?
Vous verrez chaque jour les travaux, le plaisir,
L'orgueil de vos succès, une honte insensée,
Détourner votre esprit d'une telle pensée.

Fleury fit admirer son persiflage exquis :
Fils de comédien, il était né marquis.
Quand l'âge sur son front posa ses mains livides,
La main des grâces même en effaça les rides;
Adorable portrait des *dandys* du vieux temps,
Il savait nous charmer à plus de soixante ans.

Pourtant l'heureux vernis d'une rare élégance
De cet acteur aimé cachait mal l'ignorance,
Et quelquefois par lui le langage offensé
Indignait le puriste à l'orchestre placé.
Mais d'un jeu fin et vrai le charme inexprimable
Obtenait aussitôt le pardon du coupable.
A parler purement employez vos efforts :
Même avec ses talents gardez-vous de ses torts.

C'est peu de la grammaire; il faut d'autres études :
Donnez à votre esprit de nobles habitudes.
L'histoire vous apprend, si vous la méditez,
A juger les héros que vous représentez.
Avec elle fouillez dans les replis des âmes :
Ces êtres généreux, fourbes, altiers, infâmes,
Que l'acteur sur la scène avec lui fait monter,
Étudiez-les bien pour les ressusciter;
Qu'en les apercevant nous puissions reconnaître
La couleur de leur temps, le lieu qui les vit naître.
Grâce à votre art puissant, la mort nous les rendra;
Un antique passé sous nos yeux revivra.
Voyez ce qu'à l'histoire emprunte le poète,
Ce que le goût admet, ce qu'il veut qu'on rejette.

Aux fidèles portraits par l'acteur présentés
Quelques traits précieux parfois sont ajoutés.
Achille, trop Français aux yeux de la critique,
Quand Talma le jouait paraissait plus antique.
En peignant un amour à Zaïre fatal,
Lekain plus que Voltaire était oriental.

Ces exemples fameux que le théâtre cite
Avec discrétion veulent qu'on les imite;
Pour un sujet novice ils seraient dangereux.
Il faut qu'un talent mûr, que des succès nombreux
Vous donnent en vous-même une foi légitime,
Et qu'au public uni par un nœud plus intime,
Vous méritiez l'honneur de corriger parfois
L'auteur qui sur la scène emprunte votre voix.

Ces esprits, dont la plume à vos regards présente
L'histoire de nos cœurs, sérieuse ou plaisante,
Lisez-les; ils sauront vous rendre observateur :
Ce devoir du poète est celui de l'acteur.

Aimez aussi, goûtez la noble poésie;
Qu'elle verse sur vous sa céleste ambroisie.

Ces chantres immortels, dont les antiques vers
Ont à la fois instruit et charmé l'univers,
Et ceux qui, s'élançant sur leurs sublimes traces,
Ont conquis un grand nom chez les modernes races;
Écoutez, admirez leurs lyriques accents.
Leur poétique feu, leurs concerts ravissants,
Nourriront dans vos cœurs le goût de l'harmonie,
Le saint amour du beau, le culte du génie ;
Vous apprendrez par eux, transporté dans le ciel,
A mêler quelquefois l'idéal au réel.
L'idéal, divin charme, est un besoin de l'âme :
Au nom de la raison l'art même le réclame.

Ces travaux de l'esprit, occupant vos loisirs,
Plus tard vous donneront d'intelligents plaisirs.
Pourquoi préparez-vous, ignorants volontaires,
Des talents illettrés aux scènes littéraires ?
Noblesse oblige : eh bien ! le Théâtre-Français
A vu de beaux talents et d'illustres succès.
En fuyant de l'esprit la honteuse mollesse,
Vous y mériterez vos lettres de noblesse.

Pour atteindre le but et vaincre ses rivaux,
Partout il faut l'étude et d'assidus travaux.

Quoi que pense des sots la vanité frivole,
Tout s'apprend : le passé du présent est l'école;
La leçon aux mortels arrive incessamment,
Et notre vie, enfin, n'est qu'un enseignement.

Avec sa chaste grâce impossible à décrire,
La mère, en souriant, nous apprend le sourire,
Et sa bouche à l'enfant sur son sein appuyé
Donne le premier mot avec peine essayé.
Du premier pas qu'il fait réjouissant sa vue,
Pour le mieux garantir d'une chûte prévue,
Elle place ses pieds, et lui montre comment
L'un doit, précédant l'autre, avancer lentement.
L'éclairant, par la foi, d'une douce lumière,
Elle forme ses mains, sa voix, à la prière.
Puis, sur un alphabet leurs doigts vont se poser;
L'enfant redit la lettre et reçoit un baiser.
Bientôt Grecs et Latins se chargent de l'instruire;
A leur illustre école il apprend l'art d'écrire.
S'il prétend devenir un Raphaël nouveau,
Une savante main dirige son pinceau.
Musicien, il faut, d'une ardeur studieuse,
Apprendre des Mozart la langue harmonieuse,
Et toujours des leçons le secours précieux
Développe les dons qu'il a reçus des cieux

Des règles, des travaux que j'ose leur prescrire,
Quelques jeunes orgueils vont peut-être sourire.
Qu'ils écoutent du moins avec docilité
Les conseils de l'histoire et de l'antiquité!

Pour la seconde fois le jeune Démosthène
Abordait en tremblant la tribune d'Athène,
Et les Athéniens, pour la seconde fois,
Étouffaient sous leurs cris son impuissante voix.
Il se tait : on le voit confus, baissant la tête.
Du tumulte outrageant fuir l'horrible tempête.
La honte sur le front, des larmes dans les yeux,
L'odieuse tribune a reçu ses adieux.
Adversaire, plus tard, de Philippe et d'Eschine,
L'éloquence bouillonne en sa mâle poitrine.
Bientôt, par son talent dominant son effroi,
Il eût de la tribune été le puissant roi,
Et de tous les esprits sa parole maîtresse
Eût fait d'Athène encor la reine de la Grèce.
C'en est fait maintenant d'un si noble dessein :
Sa généreuse ardeur doit mourir dans son sein.
En servant sa patrie, il marchait à la gloire,
Et son nom est rayé des pages de l'histoire :
Ainsi le veut un peuple et railleur et cruel ;
Le divin orateur n'est qu'un obscur mortel.

Un acteur applaudi sur la tragique scène,
Satyrus, aperçoit le triste Démosthène,
Et, consolant son cœur profondément blessé :
« Ton discours était bon : tu l'as mal prononcé :
« Mal dit, un bon discours n'est qu'une œuvre insipide. »
Il lui fait réciter quelques vers d'Euripide.
Les lui redit lui-même avec des tons nouveaux :
Le jeune homme étonné les trouve encor plus beaux.
Alors de l'art de dire il comprend la magie :
Il en voit la puissance, et, cœur plein d'énergie,
Aux plus rudes travaux soudain il vient s'offrir :
Ce talent qui lui manque, il le veut conquérir.
Il se dérobe au monde, et dans la solitude
S'impose un long effort, une pénible étude;
Sur les bords de la mer un réduit souterrain
Abrite de son art ce futur souverain;
Il en sort pour marcher sur les bruyants rivages,
Et là, sa voix défie, appelle les orages.

« O vents, s'écria-t-il, soufflez avec fureur;
Tempête, apporte-moi ta turbulente horreur.
Des flots gonflés par toi les fougueuses colères
M'offrent le grondement des rumeurs populaires,
Ces murmures, ces cris, ce tumulte insensé
Qui m'a de la tribune insolemment chassé.

Mais j'y remonterai; ma voix plus courageuse,
Accoutumée aux bruits de ta voix orageuse,
Saura leur imposer ses accents généreux :
Si je lutte avec toi, c'est pour lutter contre eux. »

On dit que sa parole obscure, embarrassée,
Rendait péniblement sa rapide pensée,
Et que d'un lourd débit l'importune lenteur
Fatiguait l'auditoire en gênant l'orateur :
Par de légers cailloux sa langue déliée
Laisse courir la phrase, autrefois bégayée.
Respirant avec peine, il s'arrêtait cent fois
Afin de retrouver et sa force et sa voix,
Et, comme suffoqué par un poids incommode,
Il fuyait prudemment la longue période;
Et le voilà qui court en récitant des vers
Sur la cime des monts, sur la plage des mers.
A des travaux sans nombre enfin il se condamne
Pour corriger les torts du geste et de l'organe,
Et devenir d'Athène un glorieux appui.
Aussi quand l'Agora le revoit sûr de lui,
Quand il vient, d'une voix éloquemment hardie,
Tonner contre Philippe, et de sa perfidie
Dévoiler les détours à ces esprits légers,
Préférant les plaisirs aux généreux dangers,

Hommes dégénérés, vains d'une gloire antique,
Mais lâches citoyens de la moderne Attique,
D'un long abaissement impuissants à rougir,
Toujours prompts à parler, toujours lents pour agir,
D'un esprit convaincu l'assurance intrépide,
Sa facile action, sa parole limpide,
Ses gestes, ses accents, fruits d'efforts studieux,
Mais aux yeux de la foule inspirés par les dieux,
De l'honneur assoupi vont réveiller les flammes;
L'âme de Demosthène a passé dans leurs âmes;
Pour le jeune orateur de nouveaux jours ont lui
Son génie a vaincu; la tribune est à lui.

D'Athènes cependant la ruine est prochaine,
Et Philippe s'applique à préparer sa chaîne.
O jours de Marathon, vous êtes loin, hélas!
La voilà sous le joug, la cité de Pallas!
Mais Démosthène est là, consolant sa patrie,
Protégeant de sa gloire une gloire flétrie;
Et l'Attique, du sein de son adversité,
Jette un grand nom de plus à l'immortalité.

Ennemis du travail, que l'étude importune,
Ces conseils, descendus de l'antique tribune,

Par vos esprits trop vains seront-ils rejetés?
Poètes, orateurs, artistes, écoutez
La leçon d'un grand homme et la voix des vieux âges :
Les exemples fameux sont le flambeau des sages.
Flambeau dont la clarté ne doit point se ternir,
Et le passé toujours éclaire l'avenir.

La raison le proclame et l'exemple l'atteste,
Un début trop hâté peut vous être funeste,
D'un téméraire orgueil réprimez les accès,
Et pour les assurer, retardez vos succès.
Mais, lorsque sonnera cette heure désirée,
N'oubliez pas celui qui vous l'a préparée :
En dépit des flatteurs dont l'essaim va surgir,
De ses soins paternels sachez ne pas rougir;
Puisse sa voix de vous être longtemps aimée!
Songez-y, de périls la carrière est semée.
Pour y marcher d'un cœur et d'un pas affermi,
Ayez d'abord un maitre et toujours un ami.

CHANT DEUXIÈME

CHANT DEUXIÈME

Vainement un acteur, de sa voix idolâtre,
Veut, monarque applaudi, régner sur le théâtre:
Il faut, pour qu'à l'empire il ait de justes droits,
Que l'oreille chez lui puisse juger la voix.
L'art du comédien suit une loi pareille :
La justesse du son est soumise à l'oreille.
De ce sens délicat si l'acteur est privé,
A des succès douteux le ciel l'a réservé.
Pour lui point de progrès ; qu'il cesse d'y prétendre :
Comment se réformer quand on ne peut s'entendre ?
Par des travaux heureux au but il faut voler,
Et qui n'avance pas est sûr de reculer.

Parfois avec l'acteur le public extravague :
Une chaleur sans règle, un débit faux et vague,
Aux yeux des gens de goût surpris et consternés,
Usurpent fièrement des bravos effrénés.
Mais n'envions jamais ces triomphes stupides;
Que la raison et l'art soient nos dieux et nos guides
Honte aux adorateurs du bon sens outragé !
L'art, c'est le naturel en doctrine érigé.

Que votre inflexion juste, facile et nette,
Dessine clairement la phrase du poète:
Qu'à la correction le charme soit uni,
Et qu'elle se termine avec le sens fini.

Quelquefois une phrase, incidemment glissée,
Vient en deux fractions partager la pensée,
Et l'auditeur pourrait ne s'apercevoir point
Où le sens se divise, où le sens se rejoint:
Un changement de voix le lui fera comprendre ;
Mais jamais un ton faux ne se doit faire entendre
Sévères sur ce point, les esprits délicats
D'un ton à demi vrai ne se contentent pas :
C'est dans l'inflexion que le sens se reflète,
Et je n'en admets pas la justesse incomplète.

D'un organe peu sûr corrigez les défauts :
Chanter juste à peu près, n'est-ce pas chanter faux ?

Sachez de votre voix mesurer l'étendue ;
Que des plus éloignés elle soit entendue,
Et que, de la poitrine exhalé sans effort,
Le son n'en soit jamais trop faible ni trop fort.
Vers des tons différents conduit avec adresse,
Que dans le *medium* il revienne sans cesse.
Là seulement l'acteur trouve le naturel,
Et sans le *medium* point de talent réel.
C'est Molé qui l'a dit ; un tragique sublime,
Talma, nous répétait cette vieille maxime.
Fuyez les sons aigus dans la tête jetés,
Et qui, trop entendus, ne sont point écoutés.
Seul, le *medium* plaît, touche, pénètre, enflamme,
Et lui seul par l'oreille il s'empare de l'âme.
Vainement dans sa chaire un orateur sacré,
Emporté par son zèle, et non point inspiré,
Nous conseille en criant la prière et l'aumône ;
C'est vainement qu'au nom du pays ou du trône,
Un député fougueux, avec des sons flûtés,
Dira de nobles mots, d'utiles vérités :
Nous restons froids devant Dieu même et la patrie,
Et toujours la raison déplaît quand elle crie.

Si, lisant du regard quelque livre attachant,
Votre œil vient se poser sur un endroit touchant,
De l'attendrissement vous goûterez les charmes,
Et pourtant, quoique ému, vous n'aurez point de larmes.
Mais pour se faire entendre ou pour en jouir mieux,
Si vous le relisez de la bouche et des yeux,
Et dès que la lecture est par vous commencée,
Si dans le *medium* votre voix s'est placée,
De larmes, malgré vous, vos yeux vont s'humecter,
Et ces larmes, qu'en vain vous voudrez arrêter,
Peut-être empêcheront votre voix de poursuivre :
Pour essuyer vos pleurs vous quitterez le livre,
Tant le cœur par les sons est prompt à s'émouvoir,
Tant notre propre voix a sur nous de pouvoir !

Aux tons les plus divers pour que la voix se plie,
Il faut par le travail qu'elle soit assouplie.

Des pensers du poète harmonieux échos,
Les sons doivent toujours nous apporter les mots.
Je préfère aux poumons de Stentor et d'Hercule
La voix qui sans effort nettement articule.
Parlez distinctement : c'est la première loi,
Et que chaque syllabe arrive jusqu'à moi.

Gardez-vous d'imiter l'acteur qui s'abandonne
A la triste langueur d'un débit monotone.
Le plus beau des discours est pour nous sans appas
Quand les phrases toujours marchent du même pas;
Et, si le même bruit résonne à son oreille,
Las de vous écouter, le spectateur sommeille.
De la variété l'attrait victorieux
Peut seul chasser l'ennui qui vient fermer les yeux.
Tantôt l'agile voix se précipite et vole;
Tantôt il faut savoir ralentir sa parole.
Ignorant de son art les plus vulgaires lois,
Plus d'un acteur se laisse entraîner par sa voix;
Sa rapide parole étourdit l'auditoire :
Il semble concourir pour un prix de mémoire.
Dans ce confus amas de mots retentissants
Où nous cherchons en vain la pensée et le sens,
Quelle incroyable peine, hélas ! on lui voit prendre
Pour n'être pas compris et ne se pas comprendre !
La vérité, voilà votre premier devoir :
Ayez l'air de penser et non pas de savoir.

Plus prompte que l'éclair qui traverse la nue,
Avant l'expression la pensée est venue;
Le geste et le regard l'annoncent à nos yeux :
L'enfantement des mots est plus laborieux.

Pour nous mieux abuser, sachez le reproduire.
Mais là, comme partout, le goût doit vous conduire.
Il faut qu'avec prudence, avec sobriété,
Ce travail de l'esprit soit par vous imité.
Craignez que des repos prodigués sans mesure
Ne provoquent l'ennui, peut-être le murmure.
On a vu quelquefois d'estimables talents
Qui se croyaient plus vrais en devenant plus lents,
Et, de leurs auditeurs lassant la patience,
Fuyaient le naturel à force de science.

Redoutez leur exemple, évitez cet écueil;
D'un pédantesque jeu n'affectez point l'orgueil.

Ayez un talent simple, une franche manière,
Et sachez placer l'ombre auprès de la lumière.
Tout doit avoir un sens : mais le but est manqué,
Lorsque du même accent chaque mot est marqué.
Quelquefois la pensée est dans une parole:
Des mots environnants que votre voix l'isole,
Et qu'au mot où le sens est surtout enfermé
Plus de nerf et d'éclat soit par vous imprimé;
Qu'au dessus de la phrase il brille et l'illumine.

Sous les traits de Talma, quand le fils d'Agrippine,
Pour secouer un joug dont son cœur était las,
Ordonnait que de Rome on exilât Pallas,
Sa parole courait, impétueuse et brève.
Burrhus obéissant à son superbe élève,
Narcisse retenu par un mot caressant,
Les licteurs renvoyés par un geste puissant,
Devant un tel tableau la terreur devait naître :
L'avenir de Néron commençait à paraître.
Les accents d'un courroux frappant de vérité
Nous étonnaient surtout par leur rapidité.
Avec un art exempt de recherche et d'emphase,
Quelques mots détachés du reste de la phrase
Se dressaient plus fougueux, plus fiers, plus menaçants,
Et, sans la ralentir, en complétaient le sens.
Dans cette action vive, altière, saisissante,
Néron nous dévoilait sa cruauté naissante.

Quand Fleury retraçait à nos yeux enchantés
Ce Clitandre ennemi des pédantes beautés,
Esprit plein de bon sens et cœur plein de franchise,
Comme de Trissotin il raillait la sottise !
Ce ridicule nom qu'au public il jetait
De sa bouche moqueuse avec peine sortait.
Pour un plat rimailleur à l'âme vaine et basse

Quel élégant mépris ! quel dégoût plein de grâce !
L'effet était immense et le rire certain
Au seul nom prononcé de Monsieur Trissotin.

La foule a ses erreurs que je ne dois point taire.
J'ai vu quelques acteurs très fêtés du parterre,
Mais dont un goût sévère à bon droit se moquait,
Qui prêtaient aux héros les grâces du hoquet.
Souvent j'ai craint pour eux leur absurde manie;
J'ai craint que, des beaux vers altérant l'harmonie,
Ce râle fatigant, fréquemment répété,
N'excitât une juste et triste hilarité.
Mais l'amour du vulgaire est une idolâtrie :
Les hoquets lui sont chers dans une voix chérie.
Cette mode a vieilli ; ne nous en plaignons pas :
Sur la scène on respire avec moins de fracas,
Et certains amateurs donnent des larmes vaines
Au règne évanoui des bruyantes haleines.

Trop souvent à l'oreille un antique travers
Impose la mesure et le rythme du vers,
Et des alexandrins, sur la scène tragique,
On entend retentir la cadence emphatique.
Le ciel en soit loué ! nous dit un esprit faux

Qui toujours en beautés érige les défauts.
Que servent la césure, et la rime, et le nombre,
Si nous ne devons pas même en retrouver l'ombre,
Et si sur le théâtre un débit terne et plat
De ce noble travail nous dérobe l'éclat ?

Ainsi des faux talents qui parlent en cadence
Plus d'un faux connaisseur embrasse la défense.
A l'uniforme bruit des vers psalmodiés,
Se partageant toujours en deux lourdes moitiés,
Une oreille barbare aisément s'accoutume,
Comme au bruit des marteaux retombant sur l'enclume.
Pour qui dans cette route une fois s'est jeté
Adieu le naturel et la variété !
Sous une mélopée insipide, éternelle,
L'inflexion s'efface, et le sens avec elle.
Baron fut un modèle en des genres divers :
Ce grand acteur jamais n'a cadencé les vers,
Et Le Couvreur, trop tôt ravie à Melpomène,
A parlé comme lui sur la tragique scène.
L'élève de Molière a-t-il jamais pensé
Qu'Achille pût avoir un courroux cadencé,
Que le Cid en chantant dût venger une injure,
Ou le second César pardonner en mesure ?
En lui la grandeur simple eut un fidèle amant,

Et dans un rôle noble il parlait noblement.
C'est dans la vérité qu'il puisait l'art de dire :
Déclamer est un mot qu'il eût voulu proscrire,
Et ses lèvres, dit-on, rarement prononçaient
Ce mot dont sa raison et son goût s'offensaient.

Un système récent gravement nous impose
L'art de donner aux vers la couleur de la prose.
« Assoupissant nos yeux sous un ennui mortel,
La rime et la mesure ôtent le naturel, —
Disent ces ennemis des acteurs poétiques,
De la réalité partisans fanatiques.
Eh bien ! dérobez-nous leurs prétendus appas ;
Que l'oreille les cherche et ne les trouve pas.
A quel propos vouloir, insensés que nous sommes !
Dans la langue des dieux faire parler les hommes ?
Que nous font des chagrins en cadence exprimés ?
Le cœur est toujours froid pour les malheurs rimés.
Guerre aux alexandrins ! que bientôt l'on s'étonne
De ne plus s'endormir à leur bruit monotone.
Dédaignons des vieillards les importuns regrets,
Et qu'on dise, enchanté de ce nouveau progrès
Où le théâtre encor n'avait osé prétendre :
Ce sont pourtant des vers que nous venons d'entendre ! »

Voilà ce que sans rire on ose débiter,
Et les bizarres lois que l'art doit accepter.
Les beaux vers de Racine, insipide merveille,
Comme un vulgaire bruit iront frapper l'oreille :
Corneille va tomber, grâce au jeu d'un acteur,
Du trône de poète au rang de prosateur :
On veut que le public désormais se propose
D'ignorer s'il entend des vers ou de la prose.

Mais quoi ! me dira-t-on, si d'un vers cadencé,
Si d'un débit chantant votre goût est blessé,
Pourquoi, des vieux sentiers s'éloignant avec joie,
Ne pas tenter du moins une nouvelle voie ?
Expliquez-vous : faut-il déclamer ou parler,
Faire sentir le vers ou le dissimuler ?

Ni l'un ni l'autre : haine à tous ces faux systèmes !
La vérité se trouve au milieu des extrêmes.
Les sentiments du cœur en cadence exprimés,
Et les alexandrins en prose transformés,
Excès qu'aux talents vrais jamais l'art ne conseille,
Choquent également le bon sens et l'oreille.
Eh ! pourquoi donc, bon Dieu ! s'embarrasser l'esprit
De ces préceptes creux dont la raison sourit ?

Des vers que pour la scène enfanta le génie
Gardez-vous d'altérer la savante harmonie.
Mais un récitatif monotone, ennuyeux,
Est-il donc pour l'oreille un bruit harmonieux ?
Plaignons ceux qui, d'un cœur tristement héroïque,
Affrontent sans pâlir cette étrange musique,
Ces cadençantes voix, dans leur lyrique ardeur,
Fuyant le naturel sans trouver la grandeur.

Pouvoir de l'habitude ! étonnant privilège
Des jeunes souvenirs emportés du collège !
C'est là qu'un savant maître enseigne avec succès
Ce grand art de scander l'hexamètre français.
Malgré lui, sa pensée est toujours obsédée
Par le léger dactyle et le pesant spondée,
Et veut des vers latins, dont le rythme lui plaît,
Sur les nôtres jeter l'inopportun reflet.
L'esprit, se rappelant un châtiment classique,
Croit revoir un *pensum* dans le débit tragique.

Arrière cet usage au théâtre fatal !
Ne privez pas nos vers de leur aspect natal.
Antique et lourd fardeau, la cadence leur pèse :
Donnez l'accent français à la langue française.

Parlez avec noblesse, et, sans être chanté,
Le vers apparaîtra dans toute sa beauté.
Si je ris d'un acteur qui follement s'escrime
A bien mettre en relief la mesure et la rime,
Et fait aux auditeurs, de leur tâche effrayés,
De ses alexandrins compter les douze pieds,
Je suis loin d'approuver l'absurde fantaisie
Qui, dépouillant les vers de toute poésie,
Prétend que les plus beaux, sur le théâtre offerts,
Jamais par le public ne soient pris pour des vers.
Si la rime à *ce* point vous blesse et vous chagrine,
Mettez plutôt en prose et Corneille et Racine.
Le bon Lamotte-Houdar, tout rayonnant d'orgueil,
Pour vous crier bravo, sortira du cercueil.

Chargé de nous parler une langue divine,
Pourquoi tenter contre elle une œuvre de ruine ?
Donnez à votre esprit un plus heureux emploi :
Que le sens de l'auteur soit votre unique loi.
Suivez-le dans sa marche, et, fidèle interprète,
Lorsque le sens finit, que votre voix s'arrête.
Quand au delà du vers le sens est prolongé,
Ne prenez pas un temps qui n'est point exigé.
Continuez la phrase, et la rime qu'il aime
Bientôt à l'auditeur s'offrira d'elle-même.

Dans l'autre excès surtout évitant de tomber,
Ne vous appliquez point à nous la dérober;
L'oreille, malgré vous, saurait la reconnaître :
Ne nous la montrez pas; mais laissez-la paraître.

Du même sentiment la juste expression
Doit amener partout la même inflexion.
Songez-y toutefois, le vers de tragédie
Veut une inflexion par la voix agrandie;
Et, d'un peu d'idéal ornant la vérité,
Jamais du vers comique il n'a l'agilité;
Le débit est plus lent, et le ton est plus grave.
Voilà les lois du genre, et celui qui les brave
Ne mêle point son nom à ces noms glorieux,
Honneur de notre scène et de l'art sérieux.

Il est, jeunes acteurs, pour la tragique muse
Des tons trop familiers que sa fierté refuse :
Soigneuse de son rang et de sa dignité,
Elle doit fuir surtout la trivialité.
Mais contre un faste absurde et de vaines échasses
N'allez point échanger son cothurne et ses grâces.
A chaque inflexion que le sens attaché
Sous un vague débit ne soit jamais caché,

Et que l'acteur tragique en son jeu se propose
D'unir le naturel avec le grandiose.
On peut, interprétant de touchantes douleurs,
M'arracher des sanglots et de vulgaires pleurs;
D'un art plus beau, plus grand, je veux goûter les charmes:
Que je verse par vous de poétiques larmes;
Et, de la vieille muse interprètes chéris,
En remuant les cœurs, élevez les esprits.

Tel est, vous qu'à sa cour un noble instinct amène,
Le sublime plaisir que donne Melpomène.

Employant tour à tour et la prose et les vers,
Thalie offre à nos yeux des attraits tout divers
Ses charmes variés ne sauraient se décrire :
Tantôt sa folle humeur fait déborder le rire,
Ce rire où, secouant son calme et sa froideur,
La sévère raison s'égare avec bonheur.
Puis, avec le bon sens tantôt d'intelligence,
Elle fait naître en nous une gaîté qui pense.
Sur nos lèvres parfois un sourire a passé,
Arraché par un trait que l'esprit a lancé.

Sachez vous emparer de ce don ineffable
Qu'au mobile Protée attribuait la Fable;
Vous sur qui du talent un pur rayon a lui.
L'art est divers : soyez aussi divers que lui.
Mais lorsque votre verve en mon âme ravie
Verse l'oubli charmant des peines de la vie,
Gardez-vous des écarts d'un comique trop bas
Pour que de mon plaisir je ne rougisse pas.
Qu'en vos plus gais accès la raison vous gouverne :
Ne briguez pas l'honneur d'un rire de taverne.
L'art et le naturel prennent soudain congé
D'un acteur de lazzis grossièrement chargé,
Ignorant favori des ignorantes masses,
Et provoquant le rire à force de grimaces.

Et vous, jeunes acteurs, qui venez des amants
Exprimer à nos yeux la joie ou les tourments,
C'est trop peu que chez vous la prodigue nature
Joigne les dons de l'âme à ceux de la figure;
Il faut qu'un ton parfait, un maintien gracieux
Charment du spectateur et l'oreille et les yeux.
Pour que toujours l'aisance au bon ton soit unie,
Soyez dès le matin de bonne compagnie.
De l'art le plus savant quel que soit le pouvoir,
Vulgaire le matin, on l'est encor le soir.

C'est ainsi que souvent l'homme nuit à l'artiste.

Quelquefois sur la scène un talent égoïste,
Trop amoureux de soi pour s'occuper d'autrui,
Veut que les spectateurs n'aient des yeux que pour lui.
Des applaudissements qu'aux autres l'on prodigue
Son envieux orgueil murmure et se fatigue;
D'un succès qu'il n'a pas il se croit offensé.
Oh! que je plains l'acteur auprès de lui placé!
Loin qu'à le seconder sa vanité se prête,
Il lui fait sans relâche une guerre secrète,
Lui refuse un regard qui pourrait le servir,
Jaloux de ses effets, cherche à les lui ravir;
Par un geste, un coup d'œil, traîtreusement s'applique
A détourner de lui l'attention publique.
Pratiquer l'art ainsi, c'est le pratiquer mal.
Distinguez-vous surtout par un talent loyal.
Sans briguer des succès qui ne sont point les vôtres,
Que votre jeu toujours serve le jeu des autres.
Par les moyens que l'art au talent vient offrir,
A l'effet général vous devez concourir.
La scène est un tableau; ses mobiles images
Sur des plans différents montrent les personnages,
Et l'artiste jamais, d'un sot orgueil poussé,
Ne doit sortir du rang où l'auteur l'a placé.

Un lazzi ridicule, égayant le parterre,
D'une scène souvent change le caractère:
Au milieu d'une noble et touchante action,
Le rire tout à coup sèche l'émotion.
L'art, en certains moments, veut qu'un acteur s'efface :
Condamnons tout succès qui n'est point à sa place.

Des mouvements fréquents, des gestes prodigués,
Les yeux du spectateur sont bientôt fatigués :
Un effort éternel trahit notre impuissance.
Rodrigue d'un affront veut obtenir vengeance :
Ira-t-il défier le comte avec fracas,
En secouant la tête, en agitant les bras?
Non: songez-y, plus tard c'est le Cid qu'on le nomme :
Dès son premier combat Rodrigue est un grand homme.
Trop d'agitation décèle de l'effroi,
Et l'on fait moins de bruit quand on est sûr de soi.

Le roi des rois, bravé par le fougueux Achille,
Le regarde en silence et demeure immobile.
C'est assez pour son rang, sa puissance et son nom :
Achille nous paraît moins grand qu'Agamemnon.

Il faut d'un geste simple appuyer la pensée :
La parole par lui doit être devancée.

On doit dire plus bas ce qui se dit à part :
Souvent pour geste alors il suffit du regard.

Joignez l'art d'écouter au talent de bien dire :
Spectateurs curieux, dans vos traits je veux lire
Sous quelle impression vous jette à chaque instant
L'action que je vois, le discours que j'entend.

Avec quel art exquis, quelles fines nuances,
D'un valet écoutant *les fausses confidences*,
Sur son front, dans ses yeux pleins d'un trouble enchanteur,
Mars laissait arriver le secret de son cœur.
Dans ce muet langage on pouvait reconnaître
Un sentiment d'amour qui demandait à naître.

Talma fut, je l'ai dit, un portrait effrayant
De Néron, jeune encore, au meurtre s'essayant.
Il me semble le voir écoutant de sa mère
Et l'éternelle plainte et l'invective amère :

Quelle fatigue alors semblait peser sur lui,
Et comme il étalait son insolent ennui!
Sa tête se penchait : sa main distraite et lasse
Des plis de son manteau se jouait avec grâce,
Remontait vers son front, et parfois s'arrêtait
Au mouchoir étoilé qui sur son front flottait.
Fils de Claude, tu vas périr, noble victime,
Et l'ennui de Néron se venge par le crime.

Un grand acteur anglais, cher à sa nation,
Garrick, fit admirer sa muette action.
Favorisé du ciel, il reçut en partage,
Avec l'âme et l'esprit, un mobile visage :
Ses traits à sa pensée obéissaient soudain.
Chagrin, plaisir, fureur, abattement, dédain,
Tant d'autres mouvements dont l'âme est agitée
Animaient tour à tour sa face de Protée.
On raconte qu'un jour, chez Clairon convié,
Le moderne Esopus par elle fut prié
De vouloir bien offrir à l'heureux auditoire
Une scène empruntée à son beau répertoire.
Dans la société que Clairon rassemblait,
La langue de Garrick, aucun ne la parlait,
Aucun ne l'entendait, et l'acteur fit comprendre
Que l'on ne peut goûter ce qu'on ne peut entendre.

« Comme du jeu muet d'un acteur étranger,
Sans connaître sa langue, on peut toujours juger,
Dit Garrick, de la voix me refusant l'usage,
J'userai seulement du geste et du visage. »
Puis, plaçant un mouchoir dans ses bras : « Maintenant,
Moi, je suis une mère, et voici mon enfant.
Ce fauteuil à vos yeux figure une fenêtre.
Là, j'attends mon mari, qui doit bientôt paraître. »
Parlant ainsi, ses traits changent rapidement,
Et ce n'est plus Garrick qu'on voit en ce moment :
C'est une femme, c'est une épouse, une mère,
Fière de réjouir l'œil et le cœur d'un père,
En lui montrant de loin l'enfant qu'il vient revoir.
D'un magique talent subissant le pouvoir,
Aux regards fascinés tout se métamorphose :
Le souris maternel sur ses lèvres se pose,
Et bientôt le mouchoir, entre ses bras bercé,
Se change en un enfant tendrement caressé.
A la surprise alors l'émotion s'ajoute ;
Le silence est profond : il semble qu'on écoute.
Plus tard on lit au front de l'acteur transformé
Que la mère aperçoit son époux bien-aimé.
Son doux regard de loin le salue et le fête ;
Pour s'en faire mieux voir elle avance la tête,
Elle penche son corps, et d'un air triomphant
Montre l'enfant au père et le père à l'enfant.

Quel amour, quel bonheur dans ses traits se déploie!
Mais, dans les mouvements d'une trop vive joie,
De ses mains échappé, l'enfant tombe... O stupeur!
Prestige du talent! art, sublime trompeur!
La douleur, la terreur courent dans l'assemblée,
Et Garrick, ou plutôt la mère désolée
Est là, le regard fixe et les bras étendus.
On pleure, l'on frémit, des cris sont entendus;
Mais ces cris, ce n'est pas l'artiste qui les jette :
Ses yeux ne pleurent point, sa douleur est muette.
Ce malheur est trop grand, trop pénible à porter,
Pour qu'un cœur maternel y puisse résister.
Sa raison par degrés bientôt s'est affaiblie,
Et du désespoir morne il passe à la folie.
On la voit commencer, s'accroître; dans ses traits
On en suit, l'œil en pleurs, les rapides progrès.
Puis l'image devient si tragique, si vraie,
Que chaque spectateur, malgré lui, s'en effraie.
Garrick s'en aperçoit, et, par pitié pour eux,
Cesse de prolonger ce tableau douloureux.
Alors, subitement redevenu lui-même,
Il rit de leurs frayeurs, cause de l'art qu'il aime,
Et d'un homme d'esprit le grand comédien
Remplit l'aimable rôle et le remplit très bien.

Brillant de naturel, de verve, de finesse,
Préville était parfait lorsqu'il jouait l'ivresse.
Le grand acteur (1) dont l'ombre habite Westminster
Aimait le grand acteur dont Paris était fier :
Les talents ont entr'eux un lien sympathique.
Mais parfois à l'éloge il mêlait la critique,
Par Préville toujours certain d'être écouté :
Les royautés de l'art aiment la vérité.
Un soir qu'il l'avait vu peindre de Larissole
Le maintien chancelant, la confuse parole :
« Quel portrait, dit Garrick, et fidèle et plaisant!
C'est bien l'homme ivre : il vit : d'autres jusqu'à présent
Ne m'en avaient offert qu'une grotesque ébauche :
Pourtant le vin manquait à votre jambe gauche. »

Portez sur l'action un esprit attentif :
Le silence jamais ne doit être inactif.
N'imitez pas l'acteur mécontent de se taire,
Qui, lorsqu'il ne dit rien, croit qu'il n'a rien à faire.

Quelquefois une actrice, à la honte de l'art,
Envoie aux spectateurs un caressant regard,

1. Garrick.

Un souris sans pudeur quêtant de loge en loge
Des élégants du jours le bouquet et l'éloge.
D'un triomphe pareil quand on brigue l'affront,
La chaste Muse fuit en se voilant le front.

CHANT TROISIÈME

CHANT TROISIÈME

Voulez-vous, du génie habiles interprètes,
Associer vos noms au renom des poëtes,
Et que sur le théâtre, où jadis vous brilliez,
Vos talents disparus ne soient point oubliés ?
Faites du cœur humain votre étude suprême.
Que l'acteur, observant les autres et lui-même,
Apprenne avec quel geste et quelle inflexion
Parle chaque travers et chaque passion.
Au courroux généreux qu'un noble cœur exhale
Ne prêtez point le ton de la fureur brutale.
Orgon est ridicule en maudissant Damis ;
Le père du Menteur, faisant rougir son fils,
Est beau dans sa colère et grand comme Corneille :

Les hommes sont divers, l'action est pareille.
Voyez de quel crayon Molière a dessiné
Marinette et Lucile, Éraste et Gros-René,
Comme par eux notre âme égayée, attendrie,
Se plait à ces amours dont la forme varie!

Saisissez, dévoilez ces contrastes charmants
Que le ciel a placés dans le cœur des amants;
Rendez-nous de l'amour les nuances sans nombre.
Tantôt plaisant, naïf, tantôt tragique et sombre,
Fécond en doux chagrins comme en plaisirs amers,
C'est l'âme des beaux-arts, la source des beaux vers.
Il consume Molière, il enfante Corneille;
De ses feux embrasé, Racine est sa merveille :
Aussi vieux que le monde, il est toujours nouveau,
Et la scène s'échauffe à son divin flambeau.

De ces auteurs fameux relisez les ouvrages;
Étudiez Racine en ses brûlantes pages.

Oreste, de Pyrrhus infortuné rival,
D'un amour méprisé porte le poids fatal.
Par un lâche abandon Hermione outragée

S'indigne de sa honte et veut être vengée,
Et l'ingrat, qu'en son cœur elle chérit encor,
Affronte les dédains de la veuve d'Hector.
Parmi ces passions ardentes, criminelles,
Qui grondent en beaux vers et se heurtent entr'elles
Apparaît à nos yeux, belle d'affliction,
La touchante moitié du héros d'Ilion,
Dans son cœur à la fois chaste, pieux et tendre,
Gardant un saint amour pour une noble cendre.

D'Oreste et de Pyrrhus observez bien les traits :
Quand vous reproduisez leurs tragiques portraits,
Du poëte toujours que le pinceau vous guide.
Sous quel aspect terrible il peint le fils d'Atride!
C'est un de ces mortels que d'un funeste sceau
La colère des dieux marqua dès le berceau.
Son éternel malheur sur son front se doit lire :
L'amour le pousse au crime, et le crime au délire.
Il faut, songez-y bien, dès le commencement
Préparer son forfait et son égarement.
Au sombre désespoir dont cette âme est remplie
Prêtez le sombre accent de la mélancolie.
Que, lancé vers le ciel, son regard furieux
Nous le montre tout prêt à défier les dieux
Nous présage de loin sa démence fatale,

Et les hideux serpents de la rive infernale.
Cependant à travers son crime et sa douleur
L'amitié vient répandre une douce lueur
Qui, sur ces noirs tableaux heureusement jetée,
Repose, en la charmant, notre vue attristée.

Mais quand Oreste, en proie à de fougueux transports,
Voit sa faible raison fuir devant les remords,
Gardez que de vos cris la fureur monotone
Ne range tous les cœurs du parti d'Hermione ;
Par l'assommant éclat d'une hurlante voix
Ne déshonorez pas le fils du roi des rois :
Qu'à son délire encor la noblesse s'allie :
Songez qu'il faut du goût jusque dans la folie.

Pyrrhus, fier de lui-même et du nom paternel,
Voit dans l'ombre d'Hector un rival éternel.
Sur le front d'un enfant suspendant l'anathème,
Il lui promet la mort ou bien le diadème.
Tendre, cruel, altier, suppliant tour à tour,
Il laisse aller son âme au gré de son amour.

Dans ces jours, illustrés par plus d'une merveille,

Où grandissait Racine à côté de Corneille,
Andromaque conquit un succès mérité,
Premier pas de l'auteur vers l'immortalité.
Sur le naissant éclat d'une brillante vie
Il fallut prélever le tribut de l'envie.
Les beaux esprits du temps se liguèrent entre eux
Pour blâmer de Pyrrhus l'amour peu généreux,
Son inhumanité, ses fureurs..... Vaine attaque!
Qui connut mieux l'amour que l'auteur d'*Andromaque?*
Il savait qu'excepté chez ces fades amants
Qu'à l'églogue jadis empruntaient les romans,
Céladons admirés des antiques ruelles,
Bénissant à genoux les rigueurs de leurs belles,
L'imparfaite nature, hélas! dans tous les cœurs
Mêle un peu d'égoïsme aux plus tendres ardeurs,
Et, se jouant de nous, sans cesse nous entraîne
Des langueurs de la plainte aux fureurs de la haine.
Eh! que ne peut encor sur un cœur irrité
L'orgueil de la victoire et de la royauté,
Cet orgueil qui, lassé d'attendre, se courrouce
De voir dans son amour un bienfait qu'on repousse!

En peignant de Pyrrhus l'injuste emportement,
Montrez-nous le héros à côté de l'amant.
Sur cette passion intéressée, altière,

Jetez le voile heureux de la fierté guerrière :
Qu'on retrouve en ce cœur audacieux et vain
Quelques gouttes d'un sang glorieux et divin.

Des insolents retards de son amant parjure
Trop longtemps Hermione a supporté l'injure :
Elle veut mettre un terme à sa honte, et pourtant,
Prête à fuir, elle hésite, elle espère, elle attend ;
Elle attend : mais, barbare à force de tendresse,
Contre le sang d'Hector elle excite la Grèce,
Et son cœur, impuissant à détester Pyrrhus,
S'en prend à la Troyenne et la hait encor plus.
Un hymen odieux se prépare : elle reste :
Il faut que Pyrrhus meure, et de la main d'Oreste ;
Et, le meurtre achevé, sur Oreste interdit
Elle lance ces mots cruels : *Qui te l'a dit ?*
Après l'avoir prescrit, elle maudit le crime,
Déteste le vengeur et pleure la victime.

Du chaos de son âme offrez-nous le tableau :
Le long amour d'Oreste est pour elle un fardeau.
Un accueil froid, contraint, à cet amant rappelle
L'insurmontable ennui qu'il fait tomber sur elle.
Elle voudrait l'aimer : il la voudrait haïr,

Et leur rebelle cœur ne leur peut obéir.

On la voit, quand Pyrrhus de sa foi se dégage,
D'une amère ironie emprunter le langage :
Chaque mot prononcé n'est qu'un affront sanglant
Qu'accompagne toujours un sourire insolent.
Mais au doute exprimé sur son ardente flamme,
Plus d'ironie : un cri s'échappe de son âme,
Un cri d'amour! soudain sa fierté se dément :
Elle semble exhaler un long gémissement,
Et ce n'est plus, hélas! qu'une plaintive amante,
Au regard sans colère, à la voix suppliante,
Conjurant un ingrat d'attendre au lendemain
Pour qu'elle puisse fuir un spectacle inhumain.
Elle implore humblement cette fatale grâce :
Lui n'écoute qu'à peine une voix qui le lasse,
Et son cœur infidèle et ses regards distraits
Cherchent une autre femme et de plus chers attraits.
Elle s'en aperçoit : à ce nouvel outrage,
Un éclair de courroux brille sur son visage;
Sa fierté reparaît : sur ce prince odieux
Elle appelle à grands cris la colère des dieux,
Lui jette avec la voix, le geste et le visage,
De sa prochaine mort le terrible présage.

Peignez-vous un amour violent, irrité?
Que tout chez vous soit brusque, et subit, et heurté.
Moins fougueux sont les vents qui, grondant sur nos têtes,
De leur souffle rapide allument les tempêtes,
Moins mobiles les flots se poussant tour à tour,
Que ces cœurs orageux envahis par l'amour.

Roxane, en ses ardeurs sans frein, sans retenue,
A l'orgueil d'une amante et d'une parvenue.
Pour Bajazet plus cher trahissant Amurat,
Ingrate, elle punit lâchement un ingrat.
De son jeune captif la beauté l'a séduite;
Un amoureux transport et l'embrase et l'excite.
Sur lui ses longs regards errant avec plaisir
Doivent étinceler des flammes du désir.
Mais vaine, ambitieuse, aux grandeurs elle aspire :
L'amour va lui frayer le chemin de l'empire :
Elle aime en Bajazet, prête à le couronner,
Le souverain pouvoir qu'elle lui veut donner.
Aux homicides nœuds quand elle l'abandonne,
Loin d'elle les remords et les pleurs d'Hermione!
De celui qu'elle aimait le trépas apprêté
Est attendu par elle avec tranquillité.
Foulant aux pieds pudeur, pitié, reconnaissance,
C'est l'esclave abusant de la toute-puissance,

Et joignant, à travers les périls affrontés,
A l'amour du pouvoir celui des voluptés.

A côté de Roxane on remarque Atalide,
Beauté moins orgueilleuse, amante plus timide :
Que son amour est tendre, imprudent, inquiet!
C'est en l'idolâtrant qu'elle perd Bajazet :
En croyant ne songer qu'à ce prince qu'elle aime.
Son cœur, à son insu, s'occupe d'elle-même.
Sa jalouse tendresse entoure incessamment
De renaissants périls les jours de son amant :
Faut-il de la sultane apaiser la colère?
Elle-même l'excite à la voir, à lui plaire;
Et, Roxane calmée, elle cherche comment
Tant de colère a pu tomber en un moment,
Quel regard l'a fléchie, et quel mot désarmée,
Roxane lui paraît trop sûre d'être aimée.
Changeant à chaque instant de doute et de terreur,
D'une altière rivale elle détruit l'erreur,
Et, conduisant ainsi Bajazet au supplice,
Expie, en s'immolant, sa cruelle injustice,

Chez Roxane l'amour est superbe, emporté :
Fière de son pouvoir, vaine de sa beauté,

Elle a je ne sais quoi d'orgueilleux, de sauvage,
Qui rappelle à la fois l'empire et l'esclavage.
Quand d'un ardent courroux son cœur est possédé,
Ses mouvements sont brefs, son débit saccadé.
Ses yeux laissent tomber, honteux de ne pas plaire,
Des larmes qu'aussitôt vient tarir la colère.
Atalide a des pleurs moins prompts à s'effacer :
C'est elle dont l'amour nous doit intéresser;
Qu'à son aspect touchant et noble, je devine
Une douleur cachée, une illustre origine.
Lorsqu'elle ose accuser un trop fidèle amant,
Qu'elle soit douce même en son emportement.
De Roxane toujours les plaintes sont amères,
Et ses douleurs soudain se tournent en colères.
Plus humble en sa tendresse, Atalide aime mieux;
Son inquiet chagrin n'est jamais furieux.
L'une, au fond de son cœur enfermant sa souffrance,
Est prête au sacrifice, et l'autre à la vengeance.

Partout vous retrouvez ces deux types divers,
Ces tourments de l'amour différemment soufferts.

L'amour!... Ah! j'aperçois sa plus triste victime,
Phèdre, avec sa vertu, résistant mal au crime,

Honteuse de revoir les clartés du soleil,
Trois jours sans nourriture et trois nuits sans sommeil,
Pâle, mourante, sourde aux prières d'Œnone,
Et tressaillant au nom du fils de l'Amazone.
Voyez ses yeux chargés d'une sombre langueur :
Elle traîne un corps faible, usé par la douleur :
Un remords incessant l'accable, la dévore ;
Elle approche en tremblant de celui qu'elle adore,
Quand d'une voix si chère elle entend le doux son,
Sur elle au même instant court un léger frisson.
En parlant de Thésée au superbe Hippolyte,
Son regard vient chercher le regard qu'elle évite :
Elle est prête à trahir sa criminelle ardeur,
Et retient le secret qui sortait de son cœur.
Mais cette passion, condamnée au silence,
De son âme bientôt tout entière s'élance.
Comme son œil alors, curieux, enflammé,
S'arrête avec bonheur sur un visage aimé !
La voix de la pudeur cesse d'être entendue :
Dans un songe enivrant sa raison s'est perdue.
Mais, quand des mots cruels, un regard plein d'horreur,
L'arrachent en sursaut à sa flatteuse erreur,
De quels sanglots affreux sa poitrine est brisée !
Que ses pleurs vengent bien le grand nom de Thésée !
Les yeux toujours fixés sur son jeune portrait,
Comme elle l'idolâtre, et comme elle se hait !

En peignant ses transports, songez bien que Racine
Fait parler à sa Phèdre une langue divine.
Gardez-vous d'imiter la tournure et l'accent
D'une ignoble bourgeoise au courroux glapissant.
Que d'un mouchoir toujours vos narines pressées
Ne nous informent point de vos larmes versées.
L'art tragique rejette un détail trivial :
Toujours sa vérité veut un peu d'idéal.

Devant son froid vainqueur que Phèdre s'humilie
Que plaintive, tremblante, elle pleure et supplie.
Est-il loin de ses yeux, sa folle passion
Entrevoit d'espérance un faible et doux rayon :
Il ose de Vénus méconnaître l'empire :
C'est par l'ambition qu'elle le veut séduire,
Tenter par les grandeurs ce cœur farouche et fier,
D'un brillant diadème orner ce front si cher.
Pourra-t-il repousser Œnone, qu'elle envoie?...
Malheureuse! tu vas payer cher cette joie!
Il revit, cet époux par ta flamme offensé :
Elle l'apprend; d'effroi tout son corps s'est dressé;
Son œil est sans regard; raide, froide, immobile,
Elle offre une attitude affreusement tranquille :
C'est Niobé, le cœur par la terreur frappé,
Qui tout à coup se change en un roc escarpé.

Songeant à cet hymen dont le nœud se relie,
Dans un linceul de honte elle est ensevelie:
Puis, quand elle revient de sa morne stupeur,
Son œil errant exprime une mortelle peur :
Elle a peur de son front, du palais qu'elle habite,
Dont les murs parleront, à défaut d'Hippolyte.
Que faire donc? mourir? Mais d'un nom détesté
Elle lègue l'opprobre à sa postérité.
De funestes conseils sa nourrice l'enlace :
Tandis qu'un long remords qu'en son cœur rien n'efface,
Triste et seule vertu que lui laissent les dieux,
L'excite à repousser des secours odieux,
Elle voit, de douleur et de honte épuisée,
Hippolyte paraître à côté de Thésée,
Et soudain la voilà, tremblante, qui consent
Que, pour ne la point perdre, on perde un innocent.
Arrêtant d'un époux les transports légitimes,
Et détournant des yeux qui trahiraient ses crimes,
N'osant dire, n'osant taire un secret impur,
Sa voix est incertaine et son langage obscur :
Deux hommes sont présents dont l'aspect l'intimide,
Et qu'elle fuit bientôt d'un pas brusque et rapide.

Que d'orages affreux dans son cœur amassés!
Les dieux sont-ils contents? Non, ce n'est point assez

Vénus à tous les maux dont cette âme est saisie
Va joindre le plus grand des maux, la jalousie.

Phèdre, effrayée, entend la voix de son époux
Des dieux contre Hippolyte invoquer le courroux.
Peut-être, pour calmer une injuste colère,
Elle va révéler son amour adultère.
Mais, gros de repentir, son cœur s'est arrêté;
Un mot, un mot fatal lui vient d'être jeté :
Il aime!... elle ne peut en croire son oreille..
Ah! quand de sa surprise enfin elle s'éveille,
Faites bien retentir en nos cœurs oppressés
Les cris du désespoir de son sein élancés.
Accompagnez le nom d'une rivale heureuse
D'un déchirant accent de fureur douloureuse.
Montrez aux spectateurs, de pitié frémissants,
Le désordre du cœur, de l'esprit et des sens.
Que de vos sentiments le contraste rapide
Échauffe du public l'attention avide :
Mais que ces mouvements soient séparés entre eux
Par de fréquents repos, des silences nombreux
(Sachez, jeunes talents, comprendre mon langage) :
Des repos pour la voix, et non pour le visage,
Qui doit, toujours mobile, exprimer promptement
De vos impressions le soudain changement.

Ces silences, qu'ignore une actrice frivole,
Savent éloquemment préparer la parole.
De tous ces tas de vers récités au hasard
Je hais le sot débit rapidement bavard.

Il faut, pour bien jouer, commencer par bien lire.
Quand Phèdre arrive enfin au comble du délire,
Voyez par quels chemins sa raison a passé,
Sous quel poids de douleurs son cœur s'est affaissé.
D'abord elle s'épanche en larmes abondantes;
Bientôt, le sein gonflé de colères ardentes,
Sa rivale est pour elle un poignant souvenir :
Du bonheur d'être aimée elle la veut punir.
Elle court, de fureur et d'amour embrasée,
A sa vengeance affreuse associer Thésée,
Et, prête à l'implorer dans ses fougueux transports,
S'arrête, et jette un cri d'horreur et de remords.
Tremblante, ses cheveux sur son front se hérissent
Soi-même s'accablant de noms qui la flétrissent,
En proie à ses terreurs, elle semble chercher
Des lieux mystérieux qui la puissent cacher.
De ses honteux forfaits indignée et confuse,
Il lui semble que tout la regarde et l'accuse.
Elle veut fuir l'aspect des cieux, de l'univers,
Par un soudain trépas se sauver aux enfers.

Leurs gouffres seront-ils pour elle un sûr refuge?
Non : elle voit son père y devenir son juge,
Et (présage effrayant de sa sévérité!)
L'urne échapper des mains de Minos irrité.
Trop faible pour les maux que lui promet la tombe,
Elle demande grâce, elle pleure, elle tombe.
Bientôt l'heureux effet d'un contraste nouveau
Rend plus sublime encor ce tragique tableau :
Phèdre à peine d'Œnone entend la voix funeste
Par l'exemple des dieux justifier l'inceste,
D'un langage flatteur lui verser le poison,
Reprenant par degrés sa force et sa raison,
Et sortant lentement d'un effroyable rêve,
Elle frémit, regarde, et tout à coup se lève,
Et du geste et des yeux, terrible, elle poursuit
Celle par qui son cœur au crime fut conduit.
Aux vils adulateurs de la grandeur suprême
L'entendez-vous lancer ce terrible anathème,
Ces beaux vers qui, depuis répétés tant de fois,
Retentissent en vain à l'oreille des rois?

Il est d'autres amours qui, fougueux, énergiques,
N'en sont pas moins touchants pour être moins tragiques.
Considérez Alceste, esprit sombre et hautain,
Implacable frondeur des torts du genre humain.

Mais leur payant sa part de la commune dette
Par l'amour qu'à son cœur inflige une coquette.
Molière, à nos travers faisant un gai procès.
De la raison superbe a condamné l'excès :
Il veut que, dépouillant l'orgueil qui nous offense,
La vertu, pour charmer, se pare d'indulgence.
Misanthropes chagrins, que servent vos fureurs?
Plus sensés, gardez-les pour vos propres erreurs.
Et, laissant de côté la sagesse qui gronde,
Réformez-vous avant de réformer le monde.
Qu'un sonnet soit mauvais, c'est un léger malheur :
Mais se sentir brûlé d'une honteuse ardeur,
Suivre, en la condamnant, l'erreur qui nous entraîne,
Ne pouvoir secouer l'opprobre de sa chaîne,
Vil jouet d'un esprit frivole, faux, altier,
A qui n'a pas de cœur donner son cœur entier,
Se préparer, au bout d'une longue souffrance,
Un regret sans noblesse, un mal sans espérance,
Voilà des torts plus grands que l'innocent travers
D'un rimeur importun lisant de méchants vers.
D'une indigne beauté si ton âme est éprise,
Aux écueils de l'amour si ta raison se brise,
D'où te vient tant d'orgueil, de fiel, et contre nous
Qui t'a donné le droit d'un éternel courroux?
Médecin, guéris-toi : tel est le vieil adage
Que doit pour son honneur, pratiquer un vrai sage

D'Alceste toutefois l'amour profond, ardent,
Qui, toujours furieux, se soumet en grondant,
Par ses accents si vrais intéressant notre âme,
Inspire la pitié plus encor que le blâme.
D'une teinte comique il faut savoir l'orner :
Par ses brusques accès prompt à nous étonner,
Sur lui-même toujours incapable d'empire,
Qu'à ses dépens souvent il provoque le rire.
Sans descendre jamais de cet air de grandeur,
De ce ton qu'un haut rang, la noblesse du cœur,
Impriment au visage, à la parole, au geste :
Passionné, comique et grand, tel est Alceste.

Sachez accompagner un vers brusque et plaisant
D'une attitude noble et d'un geste imposant.
Pour peindre cette humeur si fièrement chagrine,
Que votre inflexion largement se dessine.

N'exagérez jamais son incivilité.
Sur un fâcheux sonnet lorsqu'il est consulté,
Déclare-t-il d'abord que cet œuvre l'assomme?
Non; et, moins misanthrope alors que gentilhomme,
Devant un sot orgueil qu'il craint d'humilier,
Aux formes qu'il condamne il tâche à se plier.

Au lieu de se livrer à sa brusque franchise,
Il veut faire comprendre un avis qu'il déguise,
Et, quand Oronte croit pénétrer ses détours :
Je ne dis pas cela, répète-t-il toujours.
Puis l'importunité, lassant sa patience,
Fait échapper enfin la terrible sentence.
Mais les conseils qu'entend l'auteur infortuné
Nous révèlent encor l'amant passionné
Que vers son fol amour, malgré lui, tout ramène :
En jugeant un sonnet, il rêve à Célimène.
Il ne peut concevoir dans l'univers entier
Un mortel assez froid pour oser employer,
En peignant les tourments de son ardeur brûlante,
Et la fade antithèse et la pointe galante.
Par sa puissante voix l'âme parle surtout
Plus encor que l'esprit, la raison et le goût,
Et la vieille chanson qu'il récite et commente
Devient un chant d'amour pour son ingrate amante.

Plus de doute en son cœur soupçonneux, inquiet :
Il vient, il est armé d'un odieux billet ;
On a trahi sa flamme : Éliante et Philinte
L'entendent exhaler une orageuse plainte.
Cherchant une perfide afin de la braver,
Il frémit, s'interrompt et ne peut achever.

Et mêle encore au cri de ses douleurs cuisantes
De sa bizarre humeur les boutades plaisantes :
Le comique, jeté sans préparation,
Ici semble bondir parmi l'émotion.
L'insensé devrait fuir sa maîtresse parjure;
Mais il lui veut porter la menace et l'injure.
Que devant elle un geste empreint de dignité
Corrige du discours la sanglante âpreté;
Qu'il soit plein de grandeur en ses formes acerbes :
Un ciel sombre a souvent des tempêtes superbes.
La perfide ose en vain effrontément nier,
Et de l'écrit fatal il va la foudroyer.
Mais d'un mot, d'un regard Célimène l'effraye :
Prêt à lire, il s'arrête, il se trouble, il bégaye;
L'humilité soudain remplace la hauteur,
Et la coupable fait trembler l'accusateur.
Du fier emportement à la crainte timide
Que la transition soit frappante et rapide.

Qui saura jamais peindre, en ces cruels moments,
Ce que l'âme d'Alceste enferme de tourments?
Il comprend sa fougueuse et funeste imprudence :
Il croyait en sa force, il voit son impuissance,
Et, reprenant ses fers, tout en les maudissant,
L'orgueilleux misanthrope à sa honte consent.

Quand ta plume traça ces peintures fidèles,
Molière, en ta maison tu trouvais tes modèles :
L'amour, qui de ta vie eut une large part,
T'égara, déjà mûr, vers la jeune Béjart :
Tu fus, hardi censeur de la nature humaine,
L'Alceste infortuné d'une autre Célimène,
Et dans ses mains parfois, surveillant importun,
Tu surpris un billet de Guiche ou de Lauzun.
Tu faisais éclater ta fureur vengeresse :
Puis confus, suppliant, tu voyais la traîtresse
T'accorder le pardon que de son faible époux
Elle eût dû vainement implorer à genoux.

Enfin, lorsque plus tard le chef-d'œuvre s'achève,
De son abaissement Alceste se relève.
Il a vu sans rien dire, immobile, navré,
Les outrages tomber sur un front adoré,
Et de la vérité la terrible lumière
Condamner au silence une coquette altière.
Son cœur à la vengeance est noblement fermé;
Il respecte l'objet qu'il a toujours aimé,
Et ne veut point mêler une offense nouvelle
A tant d'affronts publics accumulés sur elle.
Il attend, d'un visage et triste et résigné,
Que tout regard moqueur d'elle soit éloigné;

Et quand de vrais amis peuvent seuls les entendre,
Que son reproche est doux! que sa colère est tendre!
Plus de mouvements vifs, brusques, impétueux :
Son langage devient presque majestueux :
Rien chez lui désormais ne doit être comique;
Il a, comme le cœur, l'accent mélancolique.
Offrant sa main à qui le trompe indignement,
Cet acte de folie, il le fait gravement;
Et ce gage insensé d'une lâche tendresse
Est la borne posée à sa longue faiblesse.
Du désert qui l'attend le salutaire abri
Aurait pu sous son nom cacher un nom flétri;
Mais en le refusant la coquette impudente
Accepte, sans rougir, une honte récente,
Et dans son cœur ingrat n'a point assez d'amour
Pour fuir seule avec lui dans ce lointain séjour.
O cruelle douleur profondément sentie!
De ses illusions la dernière est partie.
Lassé de tant de honte, il l'abjure soudain,
Et lance à Célimène un écrasant dédain.
Son attitude est fière et sa parole lente :
Il montre une froideur noblement insolente.
Elle absente, sa voix, son visage altéré
Trahissent le chagrin dont il est dévoré;
Accablé sous le poids de ce dernier outrage,
Sa faiblesse se montre encor dans son courage :

On sent, en l'écoutant, que des pleurs orgueilleux
S'échappent de son cœur sans couler de ses yeux.
Pourra-t-il se guérir du mal qui le tourmente ?
Il emporte l'amour tout en fuyant l'amante.

Par ce rôle abondant en suprêmes beautés
Les acteurs sont toujours effrayés et tentés;
Et plus d'un, en sa longue et brillante carrière,
N'aborda qu'en tremblant cette œuvre de Molière.

De l'amour du théâtre un jeune homme animé
Avait vu dans Alceste un acteur renommé,
Fleury, brillant Moncade aux manières charmantes,
Moins fait pour les amours, les haines véhémentes.
A ce talent aimable et qui l'avait séduit
Il avait des bravos prodigué le doux bruit.
On aime à contempler l'acteur qu'on idolâtre,
Lorsqu'il vient de quitter son masque de théâtre;
On éprouve en son cœur l'impatient besoin
De voir de près celui qu'on admirait de loin.
Le jeune homme est admis dans la discrète loge
Où l'ami va porter le conseil et l'éloge :
Comme en un sanctuaire il entre dans ce lieu,
Heureux de regarder, d'entendre un demi-dieu.

L'artiste l'accueillit d'un gracieux sourire;
Puis, ayant écouté ce qu'il lui venait dire :
« De louanges, Monsieur, par vous je suis comblé;
Trop jeune, vous n'avez jamais connu Molé,
N'est-ce pas ? je veux, moi, vous le faire connaître :
Le véritable Alceste à vos yeux va paraître. »
Il dit, et le jeune homme, avec étonnement,
Admire dans l'acteur un soudain changement.
Tout Fleury se transforme aux regards de son hôte :
Son port devient plus noble et sa taille plus haute,
Son regard est plus fier, son geste plus puissant.
C'est ainsi que, changée en mortelle un instant,
Et reprenant bientôt sa céleste noblesse,
Vénus aux yeux d'un fils redevenait déesse.
Les mêmes vers semblaient au jeune spectateur
D'autres vers prononcés par un nouvel acteur :
C'était un naturel plus beau, plus poétique;
Le moderne prenait la grandeur de l'antique.
« D'un tel jeu, dit Fleury, vous comprenez l'effet,
Et je vois le plaisir que Molé vous a fait.
Quel débit simple et grand! quelle large manière!
Voilà le misanthrope enfanté par Molière.
Vous n'osez m'adresser, visiteur trop poli,
Certaine question que dans vos yeux je li :
Pourquoi ne pas jouer ainsi que ce grand maître,
Et, Molé maintenant, pourquoi cesser de l'être?

C'est que je ne pourrais soutenir, j'en convien.
Un ton si grandiose et qui n'est pas le mien.
Avec mes souvenirs si parfois je l'imite,
Des dons que j'ai reçus je connais la limite.
Chacun à sa nature obéit ici-bas :
Je contrefais Molé, mais je ne le suis pas. »

CHANT QUATRIÈME

CHANT QUATRIÈME

A côté des amants dont la flamme intéresse
Il en est dont la sotte et burlesque tendresse,
Poussant, pour nos plaisirs, des soupirs malheureux,
Inspire des souhaits contraires à leurs vœux.
Tel d'Arnolphe trompé l'amour systématique
Arrache au spectateur un rire antipathique.

Quelques esprits, séduits par son titre d'amant,
Ont réclamé pour lui notre attendrissement :
C'est Agnès, c'est Horace, à l'âme fraîche et pure
D'un mutuel ami recevant la blessure.

C'est de leurs jeunes ans l'aimable et doux attrait
Qui doivent du public exciter l'intérêt.
Par quels soins délicats, quelle noble tendresse
Arnolphe d'un rival combat-il la jeunesse ?
Par quelle précieuse et rare qualité
Rachète-t-il le tort de sa maturité ?
Est-il esprit plus faux, amant plus égoïste ?
L'Ecole des Maris montre le vieil Ariste
Faisant par sa bonté, par ses soins complaisants,
A sa jeune pupille aimer ses soixante ans :
Mais Arnolphe, pourquoi faut-il que je le plaigne ?
Pour qu'on puisse l'aimer il veut trop qu'on le craigne.
Loin d'être pour Agnès un généreux appui,
Cette enfant qu'il élève, il l'élève pour lui.
Il croit que la frayeur unie à l'ignorance
Nous assure d'un cœur l'amoureuse constance.
D'un jeune objet par lui sans cesse humilié
Il veut faire une esclave et non une moitié;
Et pour elle jamais de sa bouche sévère
Il ne sort un mot tendre ou d'amant ou de père.
La solitaire Agnès pour divertissement
A l'ennuyeux sermon, le dur commandement,
Les menaces d'enfer, de peines éternelles,
De chaudière où cuiront les femmes criminelles.
Celle dont il devrait cultiver la raison,
Qui d'une chaste joie emplira sa maison,

Qu'à son propre bonheur lui-même a destinée,
A l'abrutissement est par lui condamnée :
Il veut, dans l'intérêt d'un chimérique honneur,
La priver de raison, de joie et de bonheur.

Qu'en voyant des malheurs à l'hymen ordinaires
Patiemment portés par des fronts débonnaires,
Arnolphe, dès longtemps de ce tableau frappé,
D'un salutaire choix se soit préoccupé,
Qui pourrait le blâmer de cette prévoyance?
Mais *rien de trop*, voilà la première science.
Quand d'un péril futur la terreur nous poursuit,
Trop de précaution souvent nous y conduit.

Si Molière en ce rôle est pour vous un mystère,
Relisez sa *Critique*, amusant commentaire :
Voyez-le racontant les transports de gaîté
Qu'excitait cet amant par lui représenté,
Ces nombreux spectateurs venant se pâmer d'aise
Au comique tableau de sa douleur niaise.

Près d'Arnolphe une simple et timide beauté
Croissait dans l'ignorance et dans l'obscurité.

L'amour vient dissiper cette nuit qui la couvre;
A ses naissants rayons l'âme d'Agnès s'entr'ouvre,
Elle éprouve un naïf et doux étonnement
En comptant de son cœur le premier battement,
Et cette émotion inconnue et charmante
Par qui la jeune vierge a des soupirs d'amante.
Elle exhale, modeste et délicate fleur,
Un suave parfum d'innocente candeur.
Calme presque toujours, sans paraître indolente,
Dans tous ses mouvements qu'elle soit un peu lente,
Que son débit jamais ne soit précipité.
Loin d'elle de ses ans la folâtre gaîté!
C'est une intelligence au néant asservie,
Heureuse, par l'amour, de recevoir la vie.
Mais son bonheur n'a rien d'enjoué ni de vif;
Au dedans d'elle-même elle le tient captif.
Ce jeune cœur, malgré sa naïve innocence,
S'il ne sait point mentir, sait garder le silence;
Il faut, pour être franc, qu'il soit interrogé :
Témoin le long récit par Arnolphe exigé.
Dès qu'on veut lui ravir la présence d'Horace,
La ruse chez Agnès a déjà de l'audace.
Cette lettre et ces mots, avec le grès jetés,
Montrent de son esprit les subites clartés,
Et la métamorphose imprévue et complète
Qu'Amour sut opérer d'un coup de sa baguette.

Sans trouble, sans courroux, s'exprimant simplement,
Comme elle est intrépide en son attachement!
Amante sans transports, courageuse sans faste,
Entr'elle et son tyran quel éternel contraste!
Jeté hors du bon sens et de la vérité,
Arnolphe est par Agnès toujours déconcerté.
Voyant comme avec lui son élève argumente,
Vaincu par une enfant, son dépit s'en augmente.
Le pathétique manque à ses douleurs d'amant,
Ainsi que la grandeur à son emportement.
Employant tour à tour prières et menaces,
Près d'Agnès il s'épuise en stupides grimaces,
En langoureux soupirs, en regards languissants,
En propos dépourvus de noblesse et de sens,
Qui, sur sa passion justement méprisée,
Au lieu de l'intérêt, appellent la risée.
Par la tranquille Agnès avec un froid dédain
Le souvenir d'Horace est opposé soudain,
D'Horace, beau d'amour, de grâce, de jeunesse,
Indiscret par excès de joie et de tendresse,
Mais qui, maître d'Agnès, protège contre soi
L'innocente pudeur qui se livre à sa foi.
Faites bien ressortir cette aimable nuance :
Que de sa loyauté naisse sa confiance;
Que, supplice innocent de son propre rival,
Il soit par sa franchise à lui-même fatal.

Lorsqu'il parle du grès lancé par son amante,
Porteur mystérieux d'une lettre charmante,
Que son regard est fier! de celle qu'il chérit
Comme il vante avec feu la tendresse et l'esprit!
Il est joyeux du tour qu'il se plaît à décrire,
Et sa gaîté s'échappe en longs éclats de rire.
Qu'elle se communique avec rapidité :
Tout le monde doit rire, un seul homme excepté.
Mais s'il vient à montrer cet écrit qui l'enchante,
Il ne rit plus; sa joie est émue et touchante.
Il caresse des yeux le billet adoré,
Et chaque mot d'Agnès est par lui savouré.
Il lit avec délice, et s'arrête, et soupire,
Et veut faire admirer les choses qu'il admire :
Ivresse d'un cœur jeune et qu'il jette au dehors!
Ses larmes, ses baisers, attestent ses transports;
Il en couvre vingt fois cet écrit plein de charmes :
C'est dans l'amour surtout que la joie a des larmes.

Lisant avec chaleur, sans pourtant se hâter,
Jamais sur un seul mot il ne doit hésiter.
Ce chef d'œuvre d'amour, de candeur et de grâce
A déjà, sans témoins, été lu par Horace.
Un billet amoureux dans le cœur d'un amant,
A peine lu par lui, se grave en un moment.

Les traits, le style, tout à ses yeux se retrace :
Il s'en redit les mots, il en connaît la place;
Et lorsqu'il le relit, c'est pour goûter encor
Le plaisir de l'avare admirant son trésor.
Quand Valère, l'amant de la jeune Isabelle,
Autre esclave trompant le tyran Sganarelle (1),
Ouvre le doux billet dans la boîte apporté,
Sa surprise est égale à sa félicité.
C'est la première fois qu'il voit cette écriture :
Il en hâte des yeux l'adorable lecture;
Mais la voix n'a jamais, dans ces instants heureux,
Cette rapidité du regard amoureux.
Haletante d'espoir, inquiète, pressée,
Elle achève en courant la lettre commencée.
Valère lit l'écrit qui comble son désir;
Mais Horace relit : c'est un plus doux plaisir.

Vous devez sur la scène, en lisant une lettre,
Montrer les sentiments dont elle vous pénètre
Par un jeu de visage et des inflexions
Moins fidèles au sens qu'à vos impressions.

1 Sganarelle dans l'*Ecole des Maris*.

Ces finesses de l'art, dans un rôle semées,
Donnent les vrais succès, les longues renommées :
Sans elles transformant votre art en un métier,
Vous êtes du théâtre un vulgaire ouvrier.
Nous aimons que l'on parle à notre intelligence :
Pous nous faire penser il faut que l'acteur pense.

Un comique souvent croit que, pour divertir,
L'âme, oisive chez lui, ne doit jamais sentir.
Pierrot du *Don Juan*, quant il le représente,
Etale une gaîté froidement amusante.
Il cherche le succès de ce rôle charmant
Dans un patois picard, breton ou bas-normand.
Il se trompe : Pierrot a pour sa paysanne
L'ardente passion d'Alceste ou d'Orosmane,
Et Molière retrace avec fidélité
Cet amour énergique en sa naïveté.
C'est d'un cœur villageois la curieuse histoire;
Et le jargon rustique, ornement accessoire,
Ne doit point dérober à l'œil du spectateur
Le plus noble côté du travail de l'auteur.
De quelque nom obscur ou brillant qu'il se nomme,
Rustre, seigneur, bourgeois, je veux d'abord voir l'homme.
Je veux que Gros-René, de dépit enflammé,
Aime encor Marinette, en soit encor aimé;

Que, se rendant tous deux leurs gages de tendresse,
Ils aient un vrai dépit d'amant et de maîtresse,
Et ne deviennent pas, froidement grimaciers,
Des passions d'autrui parodistes grossiers.

Parfois un Gros-René burlesquement se jette,
Pour imiter son maître, aux pieds de Marinette;
Celle-ci le relève et contrefait le ton
De Lucile accordant un amoureux pardon.
Peut-on faire à Molière un plus sanglant outrage,
Rendre plus infidèle une fidèle image?
Dans un double tableau cet auteur accompli
A peint l'amour grossier près de l'amour poli.
Soigneux de nous offrir des portraits véritables,
Il en marque les points différents et semblables :
Il nous montre ces cœurs, l'un par l'autre excités,
Rendant avec courroux tous les dons acceptés.
A l'état des amants les présents sont conformes;
Chaque couple a son ton, et sa langue, et ses formes.
De l'épais Gros-René la lourde passion
Ne doit point pratiquer la génuflexion;
Eraste ne rompt point la paille avec Lucile.
Ne changez pas d'un rôle et l'allure et le style;
N'excitez pas des sots la facile gaîté
En outrageant le sens, le goût, la vérité;

Respectez votre auteur : telle est la loi première,
Surtout quand cet auteur s'est appelé Molière.

Jeunes acteurs, aimez Molière ; étudiez
Ces types si nombreux, si vrais, si variés,
Ces immortels portraits de la figure humaine :
C'est au peintre d'Agnès que l'on doit Célimène.

Célimène ! qu'elle offre, en nous apparaissant,
De ses nobles attraits l'éclat éblouissant,
Son sourire enchanteur et toutefois étrange,
Révélant le démon sous la beauté de l'ange,
Sa grâce un peu hautaine et ses regards vainqueurs,
Illuminant la scène et soumettant les cœurs.
Son fauteuil est un trône où s'assied cette reine,
Son éventail un sceptre, et sa voix souveraine
Lance à ses courtisans, attentifs et charmés,
De son mordant esprit les traits envenimés.
Dans sa course moqueuse aucun frein ne l'arrête;
Sur ses lèvres toujours la médisance est prête.
Quelle verve et quel charme en sa malignité !
Le mot railleur s'échappe avec rapidité :
C'est la flèche qui part, portant une blessure.
Un insolent bonheur brille sur sa figure.

Je ne sais quelle grâce et quel charme caché
Se mêle encore au fiel par sa bouche épanché.
Sa parole l'enivre et son succès l'excuse :
On l'adore, on la craint, elle effraye, elle amuse.
Qui n'applaudirait pas à son esprit charmant ?
Tout le monde est par elle immolé si gaîment !
D'une homicide langue on pardonne les crimes
Quand le bourreau fait rire aux dépens des victimes.

Chez elle Arsinoé vient apporter l'ennui :
Célimène jadis, elle est prude aujourd'hui,
Et dans une coquette, heureuse d'être belle,
Elle hait les attraits que l'âge efface en elle.
Hélas ! elle s'efforce en vain à retenir
Ceux pour qui sa beauté n'est plus qu'un souvenir :
Plus d'amants, plus de cour qui la suive et l'encense,
Et ses appas trop mûrs ont perdu leur puissance.
Eh ! comment dans son cœur, par l'envie ulcéré,
Ne pas haïr l'objet qu'Alceste a préféré,
D'Alceste à qui l'on offre, insinuante et douce,
Des consolations que le cruel repousse ?
Sur sa jeune rivale elle veut s'en venger,
Et, ne pouvant la vaincre, elle aime à l'outrager.

Tel est en ce moment le dessein qui l'amène :
Elle cherche à blesser l'orgueil de Célimène,
A jeter la rougeur sur un front odieux
Dont le trop jeune éclat importune ses yeux.
Célimène l'écoute, et, gardant le silence,
Subit, en souriant, sa mielleuse insolence,
Accepte le combat qu'on vient lui présenter,
Et prépare les coups qu'elle lui doit porter.
Avec l'aplomb menteur de la diplomatie,
De ses avis donnés elle la remercie,
Et veut payer aussi d'un avis mérité
Cette haine affectant des dehors de bonté.
De l'air le plus charmant la coquette orgueilleuse
Avec civilité sait être injurieuse :
Tels, prêts à l'immoler, les sacrificateurs
Ornaient pieusement la victime de fleurs.
En butte aux coups portés par un tel adversaire,
Arsinoé regrette un défi téméraire,
Et devant les éclairs de ce brillant esprit
Son sang-froid disparaît, sa vanité s'aigrit.
Pendant qu'elle soutient cette lutte cruelle,
Tout à coup, pour l'abattre, un mot tombe sur elle;
Sa rivale a parlé d'âge, et ce mot affreux
Retentit dans son cœur comme un bruit douloureux.
Célimène, qui veut sa déroute complète,
D'une voix éclatante à la face lui jette

Les vingt ans déjà loin de son front suranné,
Et dont avec orgueil le sien est couronné.

Que la grâce à l'audace en elle se marie;
Qu'elle soit belle et grande en son effronterie.
Devant l'écrit coupable à ses yeux présenté
Elle ne peut nier son infidélité.
Mais, loin de se courber sous le poids de sa faute,
Frémissant de courroux, l'œil fier, la tête haute,
Lorsque de s'expliquer tout lui fait une loi,
L'insolente répond : *Il ne me plaît pas, moi;*
Et se réfugiant dans le dédain, du geste,
De la voix, du regard, elle domine Alceste;
D'un superbe cynisme elle arme sa beauté,
Et la honte jamais n'eut plus de majesté.
Alceste est terrassé par cet excès d'audace;
La prière bientôt succède à la menace.
De batterie alors changeant subitement,
La trompeuse beauté feint l'attendrissement.
Déployant de son art la séduisante adresse,
Son regard douloureux le gronde et le caresse;
Elle emprunte à l'amour, ignoré de son cœur,
De son plaintif accent la suave douceur,
Murmure, en soupirant, des reproches d'amante :
Les yeux, la voix, le geste, il n'est rien qui ne mente.

D'un invincible charme Alceste enveloppé,
La regarde, l'écoute, et sent qu'il est trompé.
Mais, impuissant à rompre une chaîne honteuse,
Il se confie encore à cette foi douteuse
Jusqu'au moment fatal où, lu publiquement,
Chacun de ses billets devient un châtiment.

Quand elle voit sur elle éclater la tempête,
Elle ne doit baisser ni relever la tête :
Aux outrages subis la superbe beauté
Oppose le silence et l'immobilité.
De son cœur ulcéré trahissant le supplice,
Un sourire glacé sur ses lèvres se glisse.
Devant Alceste enfin courbant son front altier,
Elle convient des torts qu'elle ne peut nier.
D'un trop juste courroux étouffant le murmure,
Il ose encor offrir sa main à la parjure ;
Mais il veut que, fuyant un monde qui la perd,
Célimène le suive en un lointain désert.
D'un pardon généreux celle-ci peu touchée
Ne veut pas qu'au désert sa beauté soit cachée,
Et refuse, malgré des affronts éclatants,
D'aller dans un exil enterrer ses vingt ans :
La coquette à cette offre est poliment rebelle.
Quoique l'hymen offert soit sans attraits pour elle,

Elle s'y résoudrait, mais trop tard : ce moment
D'Alceste voit finir le long aveuglement,
Et son cœur, détestant une indigne maîtresse,
De l'hymen à son tour refuse la promesse.
Elle est calme; nul pli sur son front, nul coup d'œil
Ne trahit les tourments qu'endure son orgueil :
Elle se tait, salue, et toujours séduisante,
Dans son abaissement est encore imposante.

Corneille sur la scène a souvent présenté
L'amour par le devoir noblement surmonté.

Dans Pauline, à la fois cœur tendre, esprit austère,
Pleine d'un chaste amour que sa raison fait taire,
Un talent délicat se doit faire admirer.
Jamais la passion ne la vient égarer :
Dans ses doux souvenirs, dans son devoir constante,
Elle pense en épouse, elle sent en amante.
Révélez, par un art aujourd'hui peu connu,
La puissance d'un jeu savamment contenu.
Que des inflexions d'une finesse extrême
Indiquent la vertu veillant sur elle-même,
Gardant pieusement la salutaire peur
Qui seule nous fait vaincre en ces luttes du cœur.

Loin d'oser le blâmer, on admire, on révère
Le sentiment fidèle inspiré par Sévère.
On l'entend consoler son courage abattu,
Lui tracer son devoir, raffermir sa vertu,
Lui donner à la fois le précepte et l'exemple.
Après l'outrage aux dieux accompli dans le temple,
De son époux chrétien blâmant l'impiété,
Elle veut que son nom ne soit pas insulté.
Son trépas la rendrait à l'amour de Sévère :
Pour ses jours menacés elle implore son père.
Lorsqu'il veut du martyre affronter les douleurs,
Elle tente sur lui la prière et les pleurs:
Et, dans les mouvements où son zèle l'engage,
Elle emprunte à l'amour son plus tendre langage.
Mais qu'elle n'en ait point les transports et l'accent :
C'est l'amour du devoir que Pauline ressent:
Et devant les périls que cherche une sainte âme,
Jusqu'à la passion s'il s'exalte et s'enflamme,
La vive expression de ce pur sentiment
Ne peut point de l'amour avoir l'emportement.
Gardez qu'un cri, qu'un geste impétueux n'altère
De son émotion le noble caractère.
Quand Polyeucte, avant de marcher à la mort,
A Sévère étonné la cède sans effort,
Celui-ci, que confond une vertu semblable,
Ne comprend pas qu'un homme en puisse être capable;

Avant de la céder il eût perdu le jour...
Craignant et pressentant des paroles d'amour,
Pauline l'interrompt, et bientôt lui retire
Jusqu'au plus vague espoir qui le pourrait séduire.
Elle ose confier même, en un tel moment,
Le salut d'un époux à l'honneur d'un amant :
D'une âme honnête et grande ô beauté sans pareille !
On connaît à ces traits les filles de Corneille.

Du sublime discours par Sévère écouté,
Pas un mot au hasard ne doit être jeté.
Vous la voyez et simple, et grave, et mesurée,
Respectant du devoir la limite sacrée,
Et dans le cercle étroit que lui trace l'honneur
Enfermant son regard, sa parole, son cœur.
Ne soyons pas surpris que la grâce divine
Vienne de ses rayons illuminer Pauline :
Peut-elle du vrai Dieu méconnaître la loi ?
Elle est par sa vertu préparée à la foi,
Et cette âme, au devoir toujours assujettie,
Etait chrétienne avant que d'être convertie.
Aussi quand elle voit d'un corps vil et mortel
Polyeucte sortir pour conquérir le ciel,
Ce supplice pour elle est un sanglant baptême.
Cette femme, au martyre aspirant elle-même,

N'a plus rien de terrestre; à son père étonné
Elle apparaît le front de splendeur couronné.
Je sais, je vois, je crois : cette mystique phrase
La plonge, en s'échappant, dans une sainte extase.
Elle voit Polyeucte et Néarque : tous deux
Tendent les bras vers elle et l'appellent près d'eux;
Elle voit au séjour où s'élance son âme
La palme qui l'attend, le Dieu qu'elle proclame.

D'un si rare trésor comprenant la valeur,
Sévère s'en rend digne à force de malheur.
Il ne veut pas, prenant Pauline pour modèle,
En courage, en grandeur être vaincu par elle.
Il accomplit ses vœux, loin de leur résister,
Et la perd à jamais pour la mieux mériter.
Ressentant pour sa belle et vertueuse amante
Une admiration que chaque instant augmente,
Il ignore du cœur les mouvements pieux :
C'est sans y renoncer qu'il doute de ses dieux.
Sans vouloir l'adopter, vantant la foi chrétienne,
Ce cœur n'a pas besoin d'un Dieu qui le soutienne.
Dans les cultes divers sa raison ne veut voir
Qu'une base donnée au souverain pouvoir :
Aux dogmes, quels qu'ils soient, il a fermé son âme
Qu'un noble amour possède et que l'honneur réclame.

Baron, qui nous laissa des exemples si beaux,
Dans Sévère, disant aux convertis nouveaux
De *bien servir leur Dieu,* de *servir leur monarque,*
Donnait d'un talent fin une éclatante marque :
Son accent varié, sa figure, son jeu
Ordonnaient le monarque et permettaient le Dieu.

Parlerai-je du Cid, de cette âme espagnole
Que révèlent si bien sa première parole,
Et son front jeune et fier où monte la rougeur
A cette question : *Rodrigue, as-tu du cœur?*
Devant l'indigne affront qui flétrit son vieux père
Il est tout frémissant de honte et de colère.
Prêt sur l'heure à donner, à braver le trépas,
Il demande quel nom doit châtier son bras;
Et ce nom prononcé fait tomber son audace,
Et l'épée, en ses mains remise, l'embarrasse.
Que résoudre? Va-t-il, en ce funeste jour,
Oublier son honneur, immoler son amour?
Dans un long monologue il hésite, il balance.
Enfin à son amour il impose silence :
A l'honneur paternel se vouant tout entier,
Il veut punir Gormas et court le défier.
Sans paraître touché du péril qu'il affronte,
Sans colère, sans bruit il provoque le comte.

Quand celui-ci s'emporte, il l'invite au sang-froid.
Sûr de lui, confiant dans sa force et son droit,
D'un superbe adversaire il brave l'arrogance :
On sent qu'un cœur rempli d'une telle assurance,
A son premier danger s'offrant si simplement,
Porte d'un grand destin le fier pressentiment.

On a vu des acteurs (il m'en souvient encore)
Affecter dans *le Cid* des airs de matamore :
Ils changeaient les défis en de bruyants débats,
Et Rodrigue criait en disant : *Parlons bas!*

Après qu'il a tué le père de Chimène,
Son amoureux chagrin près d'elle le ramène :
Elle le voit, tombant à genoux, la prier
De tourner contre lui son glaive meurtrier.
En peignant sa douleur respectueuse et tendre,
Au ton fade et plaintif gardez-vous de descendre,
Et dans tout ce qu'il dit sachez faire sentir
L'accent de la tristesse et non du repentir.
Ce n'est point un pardon que Rodrigue demande :
Peut-il se reprocher ce que l'honneur commande?

Quand du jeune héros les rapides exploits
Viennent sauver ses jours du châtiment des lois,
Lorsque don Sanche oppose un bras sans renommée
Au jeune et fier vainqueur d'un héros, d'une armée,
Rodrigue ne veut point. dans sa fidélité,
Combattre le vengeur par Chimène accepté:
A mourir pour Chimène il veut mettre sa gloire.
Celle-ci. pour forcer le Cid à la victoire.
Dans ce cœur amoureux, que la douleur abat,
Laisse tomber un mot qui l'appelle au combat.
Le héros tout à coup s'éveille, se ranime,
Et même aux plus vaillants jette un défi sublime.
Mais que, dans ce moment, don Quichotte nouveau,
Il n'aille pas tirer son glaive du fourreau.
Il est seul : à quoi bon la valeur solitaire?
Pour tirer votre épée ayez un adversaire,
Ou. du fou de la Manche émulateur fervent,
Que devant lui l'acteur ait un moulin à vent.

Des femmes que créa ta muse vigoureuse.
Corneille, ta Camille est la plus amoureuse.
La patrie et l'honneur, mots stériles et vains!
L'amour est tout pour elle. et ses rayons divins
Échauffent seuls le cœur de la jeune Romaine.
Que la vertu des siens lui paraît inhumaine!

Que lui font ces devoirs dont ils parlent toujours?
Adorer Curiace et conserver ses jours,
A cette seule loi son âme est asservie :
C'est là le seul devoir de son cœur, de sa vie :
A ses yeux fascinés tout autre est criminel,
Et l'amour filial, et l'amour fraternel,
Et Rome triomphant par les exploits d'Horace,
Qu'est-ce que tout cela près de son Curiace?
Aussi comme elle écoute avec anxiété
Cet horrible duel longuement raconté!
Comme elle suit, l'œil fixe et d'effroi palpitante,
Tous les détails affreux de la lutte sanglante!
Lorque du coup mortel Curiace est frappé,
On entend un sanglot de son sein échappé;
Sur un siège voisin elle tombe immobile :
Mais la voix de son père a ranimé Camille.
La joie a du vieillard effacé les douleurs :
Au nom de Rome heureuse il lui défend les pleurs.
Mais, pour le braver mieux, on voit l'infortunée
Soi-même se contant sa propre destinée;
Elle veut attrister la gloire d'un tel jour,
Et du triomphateur insulter le retour :
Rebelle à sa famille et fidèle à sa flamme,
De colère et de haine elle gonfle son âme.
Horace vient, la joie et l'orgueil dans les yeux;
Il montre, en le vantant, son bras victorieux :

Devant elle, à la voix de ce frère barbare,
Des armes des vaincus la muraille se pare,
Camille se contraint : mais lorsqu'insolemment
Ce vainqueur lui prescrit d'oublier son amant,
Le torrent contenu déborde avec furie :
Elle insulte à la fois son frère et sa patrie,
Rome, cette cité fière d'affreux exploits,
Dont par elle le nom prononcé quatre fois
Emprunte à la douleur, au courroux qui l'entraîne,
Quatre accents différents de foudroyante haine.
S'armant d'un front superbe et d'un geste insolent,
Sa loquace fureur grandit en s'exhalant :
Avec cette fureur semble grandir encore
L'image des malheurs que pour Rome elle implore.
Son regard semble errer sur cent peuples divers,
Et contre son pays appeler l'univers;
Et vers le ciel ses yeux et ses mains qu'elle lève
Y vont chercher les maux que sa vengeance rêve.
Mais c'est peu que du ciel le terrible pouvoir
Déchaîne ces fléaux : Camille veut les voir,
Comme un déluge affreux voir la flamme descendre,
Et Rome se changer en un monceau de cendre,
Heureuse d'arrêter ses regards inhumains
Sur le dernier soupir du dernier des Romains.
De cet affreux tableau cruellement ravie,
Elle sent que la joie emporterait sa vie.

Il faut qu'au dernier vers on frémisse, en voyant
Tout son corps agité par un rire effrayant.

Des tragiques acteurs que la scène proclame
Les peintres éloquents de l'amoureuse flamme,
Le grand nom de Lekain est le plus glorieux.
Son aspect, on le sait, ne flattait point les yeux :
Aussi devant la cour lorsqu'il eut le courage
De remplacer Grandval au séduisant visage,
Ce brillant favori du beau sexe titré,
Et d'être le sultan par Zaïre adoré,
Un murmure grondeur et de sinistre augure
Du nouvel Orosmane accueillit la figure :
« Qu'il est laid! » disait-on avec un froid dédain.
Mais de son jeu vainqueur le charme fut soudain;
Et quand la passion de son âme exhalée
Lui prêta ces regards dont la vue est troublée,
La salle frissonna d'un murmure nouveau;
Les femmes, l'œil en pleurs, s'écriaient : « Qu'il est beau! »

Quand Nérestan, cédant au zèle qui l'inspire,
Au superbe soudan vient demander Zaïre,
Lekain, après avoir des prisonniers chrétiens
Refusé la rançon et brisé les liens,

Devant le chevalier tournait vers sa maîtresse
Un long regard empreint d'une douce tendresse,
Un regard amoureux ensemble et protecteur;
Puis, d'un maître bientôt reprenant la hauteur,
Souriait de dédain à l'insolente idée
Que Zaïre aux chrétiens par lui fût accordée.
Enivré de l'amour d'un jeune objet charmant,
Il unissait en lui le monarque et l'amant :
Étalant sur la scène avec magnificence
Le fastueux orgueil de la toute-puissance,
Sous son calme imposant le spectateur sentait
L'ardente passion dont son cœur palpitait.

Le chevalier, qui plaint la chrétienne infidèle,
La regarde et soupire, en se séparant d'elle;
Orosmane le voit, et dans son cœur blessé
S'élève un doute injuste, et bientôt repoussé.
Il s'étonne, il rougit de ce moment d'ombrage :
Il y voit pour Zaïre un odieux outrage.
C'est alors que Lekain disait avec fierté :
Je ne suis point jaloux; puis, comme un cri jeté,
Il laissait échapper ces mots, présage horrible :
Si je l'étais jamais!... Et son accent terrible,
Et l'éclair dont soudain s'enflammait son regard,
Et sa main où semblait s'agiter un poignard,

Tout préparait de loin, tout révélait d'avance
D'un cœur impétueux la tragique souffrance,
Les fougueuses douleurs qui l'allaient traverser,
Les larmes de ses yeux, indignés d'en verser,
Les injustes fureurs dont Zaïre est victime,
Et lui-même sur lui se vengeant de son crime.

Dans Tancrède il montrait non moins heureusement
Et le guerrier loyal, et le loyal amant.

Quand de mes jeunes ans l'image me caresse,
Des récits des vieillards je berce ma vieillesse.
Je n'entends plus leurs voix qui me vantaient toujours
Du Théâtre-Français les antiques beaux jours.
Ces conteurs d'un passé dont j'admirais l'histoire,
Et dont mes rêves vains ressuscitaient la gloire,
Ils sont partis : vers eux m'abrégeant le chemin,
Chaque jour me conduit au jour sans lendemain.
Ils aimaient à parler de cet art que j'adore,
Et de leurs souvenirs je me souviens encore.
Jamais ils ne trouvaient de termes assez forts
Pour peindre du public l'ivresse et les transports,
Quand Tancrède, prenant pour son digne interprète
Lekain, brillant écho des pensers du poëte,

Sur les lieux dont il fut proscrit injustement
Promenait des regards pleins d'attendrissement;
Sentant par le bonheur sa poitrine oppressée,
S'arrêtait, reprenait sa marche commencée,
A chaque objet nouveau qu'apercevaient ses yeux
Tressaillait, s'écriait en regardant les cieux
Pour les remercier d'un retour si prospère :
A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Du jeu muet, dit-on, par l'acteur inventé
Si grande, si touchante était la vérité,
Que tous les spectateurs, impatients d'entendre
Le vers qu'avec tant d'art il leur faisait attendre,
Au moment où ce vers s'échappait de son cœur,
En même temps que lui le murmuraient en chœur.

Au milieu des douleurs dont son âme est flétrie,
Oui, Tancrède est heureux de revoir sa patrie,
Cette terre qui fut son berceau, les doux cieux
Par un cruel exil rendus plus précieux,
Ce pays qu'il aimait et qu'il revient défendre :
Mais son accent trahit un sentiment plus tendre.
Là, sur le sol natal par lui tant désiré,
Respire de ses vœux l'objet pur et sacré,

Et l'amour du pays qui l'anime et le guide
S'échauffe de l'amour qu'inspire Aménaïde.
Mais que dis-je? à l'amour quand un cœur s'est donné,
Tout autre sentiment est par lui dominé :
L'astre du jour ainsi vient couvrir de son ombre
Ces étoiles, ces feux, soleils de la nuit sombre.

Amante de Tancrède, ô toi si justement
Fière de ton amour, fière de ton amant,
Que ton âme, unissant la force à la tendresse,
Porte avec dignité la douleur qui l'oppresse !
Au guerrier qui t'adore égale en loyauté,
Superbe de courage et de fidélité,
De tes accusateurs tu dédaignes l'offense :
Que t'importe en effet ce qu'un vain monde pense !
Tu sais, tu crois du moins que, certain de ta foi,
Ton chevalier jamais ne doutera de toi :
Et cependant, ô honte! ô comble de l'injure!
Il doute, il te soupçonne, il croit à ton parjure :
C'est par pitié pour toi qu'il devient ton appui.
Dans quel étonnement tu tombes devant lui !
Puis songeant à ce prix de ta longue tendresse,
Accablée un moment, ta fierté se redresse !
Ton indignation éclate : ce n'est pas
Ce courroux ressenti par d'orgueilleux appas,

Ces mouvements jaloux, cruels, où s'abandonne
La farouche Roxane ou l'altière Hermione :
C'est l'orgueil d'un cœur tendre et sensible à l'honneur
Qui d'une illusion a perdu le bonheur.
Le soupçon de Tancrède est un poids trop pénible.
Et chez un tel amant lui semblait impossible.
Impossible! ce mot comme un cri doit partir :
Clairon avec éclat le faisait retentir.
Mais comme Aménaïde est belle en sa vengeance!
Aux dangers que Tancrède affronte elle s'élance;
Elle veut près de lui mourir, et que sa mort
A son injuste amant laisse un juste remord.
Les mots amour, honneur, que porte la bannière
Du héros, de l'ingrat dont elle était si fière,
Sont la devise aussi que la noble beauté
Porte au fond de son cœur avec fidélité.
Si le ciel l'eût faite homme, il eût offert en elle
De la chevalerie un sublime modèle.

Me faut-il maintenant montrer à vos regards
Le fol amour troublant la raison des vieillards?

Quand l'horloge du temps, qui marche avec vitesse,
Sonne pour un mortel l'heure de la vieillesse,

Devant lui s'ouvre un court et nouvel avenir;
Il tient au monde encor, mais par le souvenir.
Vieillir, c'est au tombeau s'apprêter à descendre :
C'est un commencement de néant et de cendre.
Toujours, nous regardant d'un œil sombre et jaloux,
L'impitoyable mort veille à côté de nous.
Chaque jour est un bien que la mort nous envie;
Et dès nos premiers pas, tout nous montre la vie
Incertaine, rapide et prête à nous quitter :
L'heure où je la reçois commence à me l'ôter.

Dans les corps vieillissants que les ans affaiblissent
Heureuses mille fois les âmes qui vieillissent!
Du joug des passions quand ils sont affranchis,
Heureux les fronts ridés et les cheveux blanchis!
L'amour, l'ambition, que le bon La Fontaine
Nomme les deux démons de l'existence humaine,
Ces hôtes, dont toujours il se faut défier,
Ne viendront plus troubler la paix de son foyer.
Un des plus grands malheurs est d'avoir en partage,
Avec l'âge qu'on a, les penchants d'un autre âge.
Du moins un noble but, des travaux glorieux,
Peuvent justifier un cœur ambitieux
Qui, d'une longue vie apportant la science,
Nous fait part du trésor de son expérience.

Mais l'amour d'un vieillard est toujours insensé;
Il ne peut point, pour plaire, invoquer son passé :
A la jeune beauté dont il porte la chaîne
Il offre un vain débris, une tombe prochaine.

Mithridate, bravant des destins inhumains,
Est vaincu par l'amour plus que par les Romains;
Ses lauriers sont flétris, sa gloire est éclipsée,
Et toujours une femme attire sa pensée.
L'aspect de ses deux fils vient redoubler ses maux :
Ce ne sont point des fils pour lui, mais des rivaux.
Ils ont quitté les lieux confiés à leur garde,
Et d'un œil courroucé leur père les regarde.
Parlant à tous les deux en maître mécontent,
Il est pour Xipharès moins sévère pourtant;
Puis il les congédie, et, seul avec Arbate,
Du vieillard ombrageux la jalousie éclate.
Il conte en peu de mots avec rapidité
Sa défaite, sa fuite et son adversité,
Pour en venir plus tôt à parler de Monime;
Et sa voix à ce nom s'émeut et se ranime,
Et son front de vaincu se lève menaçant.
Tout montre du vieux roi l'amour jeune et puissant,
Prompt à la défiance ainsi qu'à la colère,
Et tout prêt à punir, quand il craint de déplaire.

Il sait aimer, haïr avec la même ardeur.
Sans générosité, mais non pas sans grandeur,
Ame passionnée, inquiète, hardie,
Rusée, et descendant jusqu'à la perfidie,
Tandis qu'un fol amour bouillonne dans son sein,
Son esprit vaste enfante un sublime dessein.
Il fait marcher de front l'amant et le grand homme :
Vaincu par les Romains, il veut assiéger Rome,
La vaincre dans ses murs, en face de ses dieux.
De ce héros, traçant son plan victorieux,
Que la parole soit nette, fière, agitée,
Grave, quoique rapide, et non point emportée.
Quand d'un hymen lointain il ordonne les nœuds,
Il porte sur Pharnace un regard soupçonneux,
Pharnace qui, d'un père affrontant l'anathème,
Aime Rome qu'il hait et Monime qu'il aime.
Il hait avec plaisir ce fils toujours fatal :
Mais lorsqu'en Xipharès il découvre un rival,
En songeant à ce cœur si loyal, si fidèle,
Il porte avec chagrin cette haine nouvelle;
Pour ravir à Monime un secret dangereux,
Il la trompe, en feignant un amour généreux;
Et dès qu'il a surpris le secret de sa flamme,
Son visage soudain change, et trahit son âme.
Brizard en cet instant faisait frémir d'effroi :
On tremblait en voyant dans les yeux du vieux roi,

Sur son front, qui du calme affectait l'apparence,
S'allumer la colère et passer la vengeance.
Dans ce jeu de visage, où Brizard excellait,
Au public effrayé son silence parlait.
Au bruit des ennemis amenés par Pharnace
Comme il était saisi d'une héroïque audace !
Tout à coup sur son casque il jetait ses deux mains,
Et d'une voix terrible il cria *Les Romains !*

Qu'un double sentiment à nos regards éclate,
Et que toujours l'acteur nous peigne en Mithridate
Des rois humiliés le vengeur orgueilleux,
Et le vieillard brûlé d'un amour malheureux.

La comédie encor m'offre le vieux Danville,
Faible et fier tout ensemble, à s'alarmer facile,
Et, près d'un jeune objet orné de vingt printemps,
Gardien ombrageux d'un front de soixante ans.
Lui, de sa passion rien ne le vient distraire :
Pour le bonheur d'Hortense il s'efforce à lui plaire ;
A ce tendre devoir tout est sacrifié :
Père, son fils par lui semble presque oublié ;
Maître, un vieux serviteur l'importune et l'irrite ;
Ami, son vieil ami de collège il l'évite.

Sous le joug de l'hymen, hélas! courbé trop tard,
Adieu le doux repos, si chéri du vieillard!
Adieu de son passé la longue indépendance!
L'amour des vains plaisirs, la parure, la danse,
Le désir d'attirer les regards et les cœurs,
Les jugements du monde et ses propos moqueurs,
Les modernes Lauzuns, dont la gloire consiste
A grossir chaque jour une indiscrète liste,
Comédiens d'amour privés de cœurs d'amants,
Pour lui que de périls, de terreurs, de tourments!
Eh! comment triompher de l'âge qui l'accable?
De tous ses ennemis c'est le plus implacable.
Jeune de passion, il voit avec douleur
Ses rides de son âge attester le malheur,
A son front noble et bon la vieillesse attachée :
Dans le fond de son cœur sa jeunesse est cachée.
Cet ornement fragile et regretté par lui,
Avec des yeux chagrins il le voit en autrui.
Le duc, de quel accent sa colère le nomme!
Comme il déteste en lui le rival, le jeune homme!

Que Danville, courbé sous un joug qu'il chérit,
Soit faible par le cœur, mais jamais par l'esprit,
Et qu'évitant le ton d'un Géronte crédule,
Son malheur à nos yeux ne soit point ridicule.

Des beaux jours qu'il n'a plus vainement envieux,
Avec quelle amertume il se dit : Je suis vieux !
Ah ! si la jalousie, au temps de la jeunesse,
Est un des plus grands maux que notre âme connaisse,
Combien son aiguillon est plus vif mille fois
Quand des ans sur sa tête on sent le triste poids !
C'est du ciel doublement éprouver la colère
Qu'aimer dans la saison où l'on cesse de plaire ;
Il est dur pour des cœurs de tendresse altérés
De lire leur vieillesse en des yeux adorés :
Des amants surannés c'est l'éternelle crainte.
Sans cesse redoutant la froideur ou la feinte,
Attachant sur l'objet de leur culte amoureux
Un regard inquiet, suppliant, malheureux,
Leurs discours sont contraints, leurs transports sont timides :
En parlant de leur flamme ils songent à leurs rides

Danville, dans sa jeune et frivole moitié,
A défaut de l'amour, implore l'amitié.
Sa touchante douceur, attendrissant Hortense,
De l'âge en ce moment efface la distance.
Quand, le récompensant par de tendres égards,
Elle préfère au bal un souper de vieillards,
Age, chagrin, tout fuit, et, dans son allégresse,
Il semble illuminé d'un rayon de jeunesse.

Quel coup de foudre, ô ciel! lorsqu'un billet fatal
La lui montre fuyant le souper pour le bal!
Une subite fièvre agite sa pensée.
De confus mouvements l'âme bouleversée,
Il s'habille en disant : *Je reste*, et cette fois
Sa parole n'est plus d'accord avec sa voix.
Dans le moment terrible où le trouble d'Hortense
Atteste d'un rival la secrète présence,
Il contient la fureur dont il est possédé;
Mais au baiser du soir par elle demandé,
Dans son regard surpris tout à coup on voit naître
Une indignation, dont il se rend le maître.
Le voilà donc enfin, ce duc si détesté!
Par un défi soudain, à sa face jeté,
Comme il se sent heureux de venger son outrage,
De redevenir jeune en montrant son courage,
De prouver que le temps encor n'affaiblit pas
La chaleur de son cœur, la vigueur de son bras!
Mais, tout en s'exhalant, son ardente colère
Redoute les éclats d'une voix qu'il modère,
Et le vieillard jaloux, dans sa maison, la nuit,
Veut du moins échapper au scandale du bruit.
Talma faisait sentir cette exquise finesse
Qui de son rôle encor rehaussait la noblesse :
Un grand acteur ajoute, en son jeu créateur,
De nouvelles beautés aux beautés de l'auteur.

CHANT CINQUIÈME

CHANT CINQUIÈME

J'ai conté de l'amour les tragiques fureurs,
Les tourments douloureux, les sanglantes horreurs :
En dois-je négliger de plus douces images,
Ces portraits dont Molière égaya ses ouvrages,
Ces couples d'amoureux qui, prompts à s'irriter,
En jurant de se fuir, ne se peuvent quitter?
La querelle, aux amants chose si familière,
Dans sa marche, toujours prévue et régulière,
Partant du même point, arrive constamment,
Par le même chemin, au même dénoûment.
Dans un sujet futile elle prend sa naissance,
Et sa gradation mène à sa décroissance.

Sitôt qu'en son orgueil l'amant se croit blessé,
Un serment de rupture est par lui prononcé.
A peine ce serment de sa bouche s'envole,
Prêt à désavouer l'imprudente parole,
Par un sot point d'honneur il se sent retenir,
Et prolonge son tort pour n'en point convenir.
Il pourrait d'un seul mot terminer la querelle :
Mais il veut s'éloigner afin qu'on le rappelle;
Et voyant qu'en sa fuite on ne l'arrête pas,
Pour bien montrer qu'il part il revient sur ses pas;
Et l'amante à son tour, qui ressent cette offense,
Masque son fier dépit d'un air d'indifférence.
Ils soulagent leurs cœurs de colère oppressés
Par mille traits blessants rapidement lancés.
Mais, loin qu'un tel débat nous donne quelque alarme,
C'est un courroux d'enfants dont le tableau nous charme.
Les Grecs peignaient l'amour sous des traits enfantins :
Il est ce qu'il était aux temps les plus lointains.
La figure du monde en vain se renouvelle :
Il porte avec orgueil son enfance immortelle.

Ces scènes de dépit, d'un effet si piquant,
Veulent qu'avec chaleur les acteurs s'attaquant,
Portent, parent les coups avec même vitesse;
Qu'on sente de leur ton l'uniforme justesse;

Qu'ils sachent l'un et l'autre accorder constamment
Le regard, le débit, les temps, le mouvement.
Le jeu des deux côtés est vif, leste, rapide :
Faux braves affectant une allure intrépide,
Et par des mots amers désavoués tout bas,
S'excitant au courage et n'y parvenant pas.
Vaincus par un amour ardent, jeune, sincère,
Tout près de se briser, leur lien se resserre :
Gênés de leur serment qu'ils voudraient violer,
Leur orgueil expirant cherche à capituler.
La scène dans sa marche est ici ralentie :
L'attendrissement vient, la colère est partie.
Mais ces amants encor semblent prendre plaisir
A retarder l'instant qu'appelle leur désir :
L'un veut demander grâce et craint qu'on le refuse ;
L'autre pour pardonner attend que l'on s'accuse.
Ils retiennent tous deux le mot tendre et charmant,
Signal accoutumé du raccommodement :
Ce mot échappe enfin ; mais avant qu'ils le disent,
Il faut que dans leurs yeux les spectateurs le lisent,
Qu'on sente de leurs cœurs l'inquiet repentir
Aux soupirs amoureux qui n'osent en sortir,
Mais par qui leur parole hésite et leur voix tremble
C'est un duo qui veut un admirable ensemble.
D'un mouvement égal l'un l'autre s'irritant,
L'impression donnée est rendue à l'instant.

Des sexes différents la nuance s'observe :
Si l'un a plus de feu, l'autre a plus de réserve.

C'est pour nous un tableau suave et ravissant
Qu'un amour ignoré du cœur qui le ressent.
Enfant du bon Sedaine, aimable Victorine,
J'ai vu Mars te prêter, avec sa voix divine,
Les attraits ingénus qu'épargnait, dans son cours,
Le vieillard si pressé d'emporter nos beaux jours.
Le fils de la maison, par le lait de ta mère
Entre vous partagé, devint presque ton frère :
Il est beau, jeune, aimable; et toi, dans ta candeur,
Tu l'aimes autrement que ne l'aime sa sœur.
Au seul mot de duel la frayeur te domine;
L'amour non-seulement prévoit, mais il devine :
Tremblante pour des jours qui te sont précieux,
D'involontaires pleurs humectent tes doux yeux.
Il tarde à revenir, et toujours vers la porte
Ou ton pas se dirige, ou ton regard se porte;
Plus tard, folle de joie, on te voit en sautant
Annoncer le retour que tu désirais tant :
Ainsi, sans que jamais un mot d'amour t'échappe,
Chez toi l'amour toujours se révèle et nous frappe,
Ce jeune maître, hélas! si tendrement chéri,
Abusée un instant, tu crois qu'il a péri.

Dans les yeux de son père alors cherchant à lire,
Un effroi douloureux t'oppresse et te déchire,
Et toute au désespoir d'un si cruel trépas,
Tu dis en sanglotant : *Je ne pleurerai pas.*
Mais il vit; le voici, l'objet de tes alarmes :
Le bonheur en tes yeux amène d'autres larmes;
De ton sein tout à coup un cri s'est élancé;
Le chagrin par la joie est soudain effacé.

Dans ce rôle parfois des actrices vulgaires,
Fières d'exagérer ces mouvements contraires,
Des passions du drame affectent les élans :
L'excès est le défaut des modernes talents.
Chez notre Mars, toujours gracieuse et gentille,
C'étaient des mots, des pleurs, des cris de jeune fille.
Un rôle d'innocence et d'ingénuité
Même dans la douleur veut de la chasteté.

J'aperçois Chérubin que son âge tourmente :
En lui le cœur s'éveille et le désir fermente,
Et le sein tout gonflé par d'inquiets soupirs,
Il appelle l'amour, en cherche les plaisirs,
Les mystères charmants qu'il rêve et qu'il ignore.
Il a quitté l'enfance et n'est point homme encore :

Aussi c'est une actrice au jeune et doux minois
Dont le beau page emprunte et les traits et la voix.
Chaque femme le charme et lui semble divine :
Prêt, au besoin, d'aimer la vieille Marceline,
Il voudrait une oreille, un cœur pour y poser
Ce mot : *J'aime*, suivi d'un amoureux baiser.
Leste, espiègle, hardi parfois, il ose à peine
Lever ses deux grands yeux sur sa belle marraine :
Il se trouble à l'aspect de ses nobles appas,
Et du trouble qu'il cause il ne s'aperçoit pas.
Quel bonheur le transporte et quel feu le dévore,
En sentant sur son front la bouche qu'il adore!
Parle-t-on d'un soufflet en chemin détourné,
Par un autre reçu, mais à lui destiné,
A demander raison le voici qui s'apprête,
Et la main sur l'épée, il redresse la tête.
Cet officier imberbe est un héros naissant :
En le voyant si tendre et si fier, on pressent
Que son cœur, poursuivant une double victoire,
Aura pour passions les femmes et la gloire.

Montrez dans Chérubin du feu, de la gaîté;
A la grâce surtout joignez l'agilité.
Il court plus qu'il ne marche, et, prompt à fuir son maître,
Se jette en un fauteuil, saute par la fenêtre :

C'est, Beaumarchais l'a dit, un polisson charmant
Qu'envierait une mère, et qu'on gronde en l'aimant.

Pour lui quel sentiment éprouve la comtesse?
De l'amour? Pas encore : une vague tendresse,
Un de ces sentiments funestes au devoir,
Et tout pleins d'un danger qu'on voudrait ne pas voir.
Son époux la néglige, et, dans sa solitude,
D'un air distrait, rêveur, elle a pris l'habitude.
Où vont sa rêverie et sa distraction?
Observez-la : voyez sa vive émotion
Quand au page charmant, qu'elle regarde à peine,
Elle adresse l'adieu que doit une marraine :
Elle rougit, hésite, et n'ose envisager
Ce jeune Chérubin, son rêve et son danger;
Craignant une fatale et séduisante amorce,
Elle veut se combattre et n'en a pas la force.
Cet enfant, à la voix si tendre, à l'œil si doux,
Elle l'entend chanter son amour à genoux,
Et par mille détails de toilette, elle semble
Rechercher un péril dont pourtant elle tremble.

Aux types féminins créés par Marivaux
Le public a toujours prodigué ses bravos.

Charmante Italienne à Paris transplantée,
Silvia les offrit à la foule enchantée :
Un rôle, où son talent jamais ne s'oublia,
Fut orné par l'auteur du nom de Silvia.
Contat et Mars, depuis, ont de ces personnages
Reproduit à leur tour de brillantes images.
Toutes deux possédaient le secret d'exprimer
Et le désir de plaire et la crainte d'aimer,
Cet amour plein d'esprit, de bon ton et de grâces,
Et dont notre sourire accueille les disgrâces.
L'une et l'autre savaient, avec un art charmant,
Retarder un aveu jusques au dénoûment :
Car cet aveu si doux que l'on brûle d'entendre,
Marivaux s'ingénie à nous le faire attendre.
C'est là que son talent se montre avec bonheur :
Connaissant, disait-on, tous les sentiers du cœur
Dont notre Poquelin a su les grandes routes,
Il offre à nos regards de gracieuses joûtes
Où, le combat fini, ceux qui luttaient entre eux
Sont des vainqueurs soumis et des vaincus heureux.

Marivaux, de l'amour retraçant la puissance,
Pour mieux peindre *ses jeux*, le montre à sa naissance.
Redoutant le danger des nœuds mal assortis,
Dorante et Silvia, tous les deux travestis,

S'éprouvent; mais il faut qu'en les voyant paraître,
Sous l'habit du valet on devine le maître,
Qu'ils s'étonnent l'un l'autre, et qu'insensiblement
L'étonnement amène un tendre sentiment.
Imitez de l'auteur la faute volontaire :
De leur déguisement trahissant le mystère,
Les héros de sa pièce, en leur galant jargon,
Prêtent à l'antichambre un esprit de salon.
Pasquin, Lisette, avec leur attitude outrée,
Sous leurs brillants habits ont un ton de livrée,
Et de la vérité l'auteur peu soucieux
Veut ici divertir notre esprit et nos yeux.
Chacun d'eux à singer son maître s'étudie,
Et l'imitation est de la parodie :
Mais on les voit du moins tenter un vain effort
Pour mettre leur langage et leurs habits d'accord.
Les maîtres, moins sensés, semblent croire inutile
De réformer en eux la tournure et le style.
La naissance et le rang semblent les séparer :
Maudissant leur destin, ils doivent l'admirer :
Rencontrer chez des gens de condition basse
Cette distinction, cet esprit plein de grâce,
Ce langage au ton noble, aux tours ingénieux,
Tout ce qui charme enfin l'esprit, l'âme et les yeux,
Ce contraste éclatant de l'état, du mérite,
Injustice du sort dont notre cœur s'irrite,

Que de séductions! comment leur échapper?
L'amour de toutes parts les vient envelopper.
Dès le commencement leur défaite est certaine :
Combat-on un danger qu'on aperçoit à peine?
Livrés en imprudents qui ne redoutent rien
Au charme de leur vue et de leur entretien,
Ils se laissent glisser sur l'invisible pente.
Etincelle d'abord, et plus tard flamme ardente,
Le sentiment qu'en eux on voit naître sitôt
Grandit à chaque scène et presque à chaque mot
A l'oubli de leur rang on sent qu'il les entraîne.
Silvia, qui déjà tient Dorante en sa chaîne,
Des douceurs d'un laquais en vain se défendant,
S'étonne de rester, et reste cependant.
Repoussant faiblement un amour qui l'outrage,
Par des mots trop flatteurs sa bouche l'encourage;
Puis elle sent sa faute, et pour la réparer,
Affecte une rigueur qui permet d'espérer.
Sans le vouloir enfin, son imprudence jette
Le faux Pasquin aux pieds de la fausse Lisette.
Quelle confusion alors la vient saisir!
Sa honte toutefois se mêle de plaisir.
Mais aux propos moqueurs et d'un père et d'un frère,
Elle sent de son cœur déborder la colère,
Et l'actrice doit faire éclater avec art
L'impétuosité d'un courroux babillard.

Avec art, ai-je dit : car son débit rapide
Ne doit jamais cesser d'être net et limpide.
Et sous un fol excès de volubilité
La noblesse s'efface ainsi que la clarté.

Confuse, en elle-même elle n'ose descendre ;
Elle a peur d'y trouver un sentiment trop tendre.
Ici doit se montrer un jeu discret et fin.
Mais, hélas! que prévoir? qui pourra mettre fin
Aux combats, à la honte où son âme est en proie?
Ciel!... un mot change tout : d'une ineffable joie
On voit dans son regard luire un subit éclair,
Et son cœur peut sans crainte aimer : *elle y voit clair.*
A ses tourments succède un bonheur qui l'enivre :
Ainsi d'un songe affreux le réveil nous délivre.
O de ses maux secrets fortuné dénouement!
Mais c'est peu : Silvia veut que son jeune amant,
Pour la rendre de lui plus certaine et plus fière,
Sacrifie à l'amour sa raison tout entière,
Et que son nom, son rang, il les ose oublier
Jusqu'à ne point rougir de se mésallier :
Il faut à son orgueil cette nouvelle joie.
Que de coquetterie alors elle déploie!
La ruse féminine éclate en tout son jour.
Renfermant son bonheur et voilant son amour,

Que de piéges charmants tendus avec adresse!
Montrant, sans les livrer, des trésors de tendresse,
Elle ne donne pas, mais n'ôte pas l'espoir :
Galathée, en fuyant, se laisse apercevoir.
Elle veut cet amour qui brave un sort funeste,
Que l'obstacle grandit et qu'une faute atteste,
Et que Dorante, heureux d'aimer et d'être aimé,
Forme avec joie un nœud par le monde blâmé.
Mais pour justifier la faute qu'elle exige,
Pour que la passion aille jusqu'au vertige,
Pour qu'il puisse surtout d'elle s'enorgueillir,
D'une nouvelle grâce elle sait s'embellir.
Quelle délicatesse et d'âme et de langage!
A lui cacher sa flamme elle-même l'engage.
En d'étranges erreurs craignant de le jeter,
A cette ardeur si vive on la voit résister.
Mais quelle résistance et molle et séduisante!
Quel regard attendri! quelle voix caressante!
Non; si charmant qu'il fût, nul aveu n'offrirait
De ce refus si doux le gracieux attrait.
Dorante tombe aux pieds de cette enchanteresse,
Et Silvia, trop sûre enfin de sa tendresse,
D'un essai dangereux sortie avec honneur,
Est brillante d'amour, d'orgueil et de bonheur.

Dubois (1), valet rusé, d'espèce peu commune,
D'un maître qu'il chérit veut faire la fortune.
Voyez comme par lui, de détour en détour,
Une opulente veuve est conduite à l'amour.
Sans pitié pour Dorante et sa flamme insensée,
Quand elle croit qu'une autre a troublé sa pensée
(Une femme plaint peu, vaine de ses appas,
Le délire amoureux qu'elle n'inspire pas),
Prête à chasser l'amant à sa beauté rebelle,
Et qui, brûlant d'amour, ne brûle point pour elle,
Elle apprend de Dubois qu'il l'adore, et soudain
Adieu l'altier dépit et l'apparent dédain!
Semblable au pur rayon d'une aurore nouvelle,
Une douce lumière en son œil étincelle :
L'heureux étonnement qui la vient ranimer
Peint le bonheur de plaire et le désir d'aimer.
A de menteurs récits dont elle s'émerveille
Elle suspend ses yeux, son âme, son oreille.
Elle interroge, et veut savoir le lieu, le jour,
L'instant qui de Dorante a vu naître l'amour.
Non sans quelque plaisir, croyant à sa démence,
C'est par la vanité que son amour commence.
Ici d'un cœur ému les mouvements secrets
Doivent se réfléter en de mobiles traits..

1 Dans *les Fausses confidences* de Marivaux.

Rappelons-nous de Mars la figure charmante :
Dans ses regards plus doux on présageait l'amante.
Le tendre sentiment en son âme naissant
De la compassion prenait l'aimable accent.
Dans ce rôle Contat, sa belle devancière,
Portait son jeu brillant, sa piquante manière,
Et peut-être ses yeux, qu'animait le désir,
S'arrêtaient sur Dorante avec trop de plaisir.
Des dons extérieurs Mars semblait moins charmée;
Elle se laissait prendre au bonheur d'être aimée,
Et dans l'expression d'une croissante ardeur
L'une avait plus de verve et l'autre de pudeur.

Mais laissons Marivaux et sa muse coquette;
Que de sombres couleurs chargent notre palette :
Varions nos aspects, et sachons, en nos vers,
Après l'amour galant peindre l'amour pervers.

Néron, impatient de ses vertus factices,
Sent au fond de son cœur bouillonner tous les vices.
D'une longue contrainte il abjure l'ennui,
Et trois ans d'innocence ont trop pesé sur lui;
Il est las des devoirs où s'enfermait sa vie,
Il est las d'Agrippine, il est las d'Octavie.

Nul obstacle, nul frein ne saurait l'arrêter;
Il a soif de mal faire et se veut contenter.
Aux crimes de son règne il s'apprête, il s'excite :
Néron déjà commence à mériter Tacite.
Dans la nuit, sans égards pour son sexe et son rang,
Junie est entraînée au palais du tyran :
Il a, sans être vu, contemplé ses alarmes,
Sa pâleur, son désordre et ses yeux pleins de larmes;
Et ce triste spectacle, enflammant son désir,
A versé dans son âme un odieux plaisir.
Lorsqu'il fait ce récit à l'infâme Narcisse,
Que sa voix, que son corps de volupté frémisse;
Que son sourire affreux nous donne le frisson.
Mais surtout de la voix ne forcez pas le son.
Néron n'altère point, de ses chants idolâtre,
Une voix par son ordre applaudie au théâtre,
Et son talent d'acteur est par lui respecté;
Il unit l'élégance avec la cruauté.
Puis son âme, plus tard aux forfaits enhardie,
N'a point encor goûté le meurtre et l'incendie :
L'opprobre de son règne est tout dans l'avenir,
Et sur ses pas Néron peut encor revenir.
Aussi, quand du passé lui retraçant les charmes,
Burrhus verse à ses pieds de généreuses larmes,
La vertu rentre au cœur du fils d'Ænobarbus :
Mais Narcisse a bientôt fait oublier Burrhus.

Par lui l'instinct pervers tout à coup se réveille,
Et va continuer les crimes de la veille.
Et ce n'est pas l'amour qui du jeune empereur
Fait renaître soudain l'homicide fureur;
Non, c'est l'ennui du joug maternel, c'est la rage
Contre un esprit altier dont son sort est l'ouvrage,
Qui ne veut voir en lui qu'un fils obéissant,
Et non de l'univers le maître tout-puissant.
C'est par là que Narcisse et l'attaque et le blesse,
Et qu'il pousse aux forfaits sa fougueuse faiblesse.
L'amour n'est chez Néron qu'un désir effronté,
Un caprice des sens et de la vanité,
Qu'amuse la douleur et que la plainte irrite.
Lâche tyran, tout fier des terreurs qu'il excite,
Dans ses hideux penchants jusqu'à ce jour contraint,
Il brave, en la fuyant, Agrippine qu'il craint,
Et les coups qu'à Pallas a portés sa colère
Par-dessus l'affranchi vont atteindre la mère.
Octavie est sa femme, et ce titre est son tort :
Le divorce est pour elle un chemin vers la mort.
Lui, les honteux excès, le sang, les jeux scéniques,
Seront ses seuls penchants et ses plaisirs uniques.
De sa terrible mère il n'a point hérité
La vaste ambition, l'altière majesté :
Il le sait, s'en irrite, et murmure loin d'elle;
Mais, présente, à son joug il redevient fidèle.

Ce joug, sous qui son front s'indigne de fléchir,
Le parricide seul pourra l'en affranchir.
Dans le Néron naissant présenté par Racine
Que le futur Néron s'annonce et se dessine;
Que l'acteur sache enfin, par un coup de son art,
Dans ce qu'il fait, montrer ce qu'il fera plus tard.
Indice de fureur et d'une mort certaine,
Qu'un regard soit lancé sur la femme hautaine
Qui même envers la mort gardera sa fierté,
Offrant aux coups le ventre où Néron fut porté.
Ce bourreau des Romains que la pourpre décore,
L'amitié l'importune, et l'amour, il l'ignore,
Et par les nations lâchement obéi,
Il hait le genre humain comme il en est haï.

Tartuffe dans son sein cache un honteux mystère :
Aimant secrètement d'un amour adultère,
Il veut séduire Elmire, et par la trahison
Payer son bienfaiteur et souiller sa maison.
Il ne se combat point ; de remords incapable,
Il n'implore point Dieu contre un amour coupable;
Il veille sur Elmire en jaloux, en amant :
Mais nulle trace en lui d'un amoureux tourment.
Loin de perdre un seul jour l'appétit et le somme,
Loin de vivre de pleurs, de soupirs, le saint homme

De la chair des perdrix nourrit son teint vermeil,
S'humecte de bon vin et dort d'un long sommeil.

Elmire de Tartuffe a deviné la flamme;
L'œil d'une femme lit si vite dans notre âme !
Pendant quelques instants elle sait esquiver
La déclaration toujours près d'arriver.
Pour lui, de sa santé s'informant avec zèle,
Doucement il s'efforce à se rapprocher d'elle;
Il parcourt tant d'attraits de ses cyniques yeux,
Pieusement baissés pour les admirer mieux.
Sans en oser parler, il montre sa tendresse,
S'empare de ses doigts qu'avec amour il presse,
Pose sur ses genoux une indiscrète main,
Sait, s'il fut trop hardi, s'arrêter en chemin,
Pour ses témérités invente des excuses,
Et s'avance à travers mille petites ruses.
Ecoutez ses discours remplis d'un si doux miel;
Comme il parle toujours de Dieu, toujours du ciel !
C'est avec un langage humble, ardent et mystique
Qu'il attente à l'honneur du foyer domestique.
A l'épouse d'Orgon déclarant son ardeur,
Son impudicité lui parle de pudeur.
Mais il ne la doit pas condamner au martyre
D'une nymphe exposée aux transports d'un satyre,

Et le fourbe sait trop qu'à lui-même fatal,
Il la révolterait par un amour brutal.
Heureux d'un tête-à-tête où l'on daigne l'entendre,
Sa voix, sans s'élever, est animée et tendre;
D'un ton mystérieux il s'exprime, et toujours
Suit d'un œil inquiet l'effet de ses discours.
Avec quelle mielleuse et sournoise impudence
Il vante des dévots l'amoureuse prudence !
Pour attirer Elmire en un piège trompeur,
Il l'espère tenter par *un plaisir sans peur* :
Sans peur ! et c'est ainsi que, pour toute morale,
Il prêche effrontément la crainte du scandale,
Et qu'il ose, poussant l'audace jusqu'au bout,
Nier Celui que nul ne voit, et qui voit tout!

Accusé par Damis, l'aveu même du crime
Aux yeux trompés d'Orgon est un acte sublime :
Ce qui dut les briser resserre leurs liens;
Avec sa fille encor il lui donne ses biens,
Et l'auteur, par un trait de son puissant génie,
Renoue une action que l'on croyait finie.
Mais au but qu'il poursuit comment parviendra-t-il ?
Par quel moyen tromper un trompeur si subtil ?
Ici Molière encor mérite qu'on l'admire.

Tartuffe est par Dorine appelé près d'Elmire.
Honteux de son secret par Damis dénoncé,
Et contre elle le cœur doublement courroucé
De l'accusation par sa bouche appuyée,
Et du fâcheux accueil dont sa flamme est payée,
D'un outrage récent supportant mal le poids,
Son abord est contraint, froid et fier à la fois.
Celle dont il reçut ce vertueux outrage
Lui tient en ce moment un différent langage :
Il l'entend, la regarde, et de ce changement
Lui demande la cause avec étonnement.
Puis. avec défiance il observe, il écoute
Cette femme faisant un aveu qui lui coûte,
Et dont l'émotion, que doit toujours sentir
La sincère vertu condamnée à mentir,
Peut aux yeux de Tartuffe, en cet instant d'épreuve,
D'une illicite flamme être l'heureuse preuve.
Trop imprudent d'abord, Tartuffe maintenant,
A force de prudence, est trop entreprenant ;
Il ose de l'amour vouloir le dernier gage :
Il demanderait moins s'il croyait davantage.
Bientôt le spectateur voit du fourbe effronté
S'accroître les désirs et la témérité.
Dans ses sens tout à coup une fièvre s'allume :
Elmire s'arme en vain de son pudique rhume,
Et par le double sens qu'enferment ses discours,

En feignant de se rendre, appelle à son secours.
Mais on croirait qu'Orgon, moins mari que complice,
Attend que devant lui son affront s'accomplisse.
Notre imposteur, que rien n'arrête en ce moment,
Marche aux *réalités*, qu'il convoite ardemment,
Et, dans l'expression de sa flamme insolente,
Son regard est hardi, sa parole brûlante.
Tout obstacle est vaincu, tout scrupule levé;
Encor quelques instants, le crime est achevé :
Devant un mot pourtant il s'arrête, il hésite;
Le ciel, dont tant de fois a parlé l'hypocrite,
Tout à coup par Elmire entre eux deux est placé;
Et c'est devant ce mot, par lui tant prononcé,
Que le masque arraché tombe enfin, et Molière
Du monstre nous fait voir la laideur tout entière.
Mais toujours, par l'effet d'un art prodigieux,
Tartuffe est ridicule, en étant odieux.
Sous deux aspects divers sa figure nous frappe :
L'indignation gronde et le rire s'échappe.
Pour être reproduit avec fidélité,
Il faut qu'il soit comique en sa perversité.

Cet air faux et cafard sur un visage austère,
Ces yeux levés au ciel, ou baissés vers la terre,
Et d'où s'enfuit parfois la feinte humilité

S'effaçant sous l'audace et la lubricité,
Ces mains jointes, toujours simulant la prière,
Cette langue mystique, à lui si familière,
Et dont il use même en ses propos d'amour;
Et quand son imposture éclate en tout son jour,
Cet homme, qui devrait implorer l'indulgence,
Osant, au nom du ciel, promettre la vengeance,
Son plaisir du malheur par lui-même apporté
Sous le toit bienfaisant qui l'avait abrité,
Et du nom révéré du prince, le perfide,
Comme du nom du ciel, se faisant une égide,
Ce scélérat à tous parlant superbement,
Et muet tout à coup devant son châtiment;
Ces fiers coups de pinceau donnés par un grand maître
Que rien n'a surpassés, n'égalera peut-être,
Voilà ce qu'au théâtre un acteur studieux
A le noble devoir de montrer à nos yeux.
Que jamais au travail votre talent rebelle
Ne recule devant une tâche si belle!
Que l'admiration sache vous inspirer!
C'est ne comprendre point que ne point admirer.

L'auteur d'une telle œuvre eut un affreux salaire.
Des bigots démasqués l'implacable colère
Persécuta sa vie et châtia sa mort,

Et Bossuet s'unit à leur barbare effort :
On voit avec douleur, lorsque Molière tombe,
L'Aigle de Meaux lancer la foudre sur sa tombe
O grand prédicateur de la divine loi,
Le grand poète, hélas ! fut outragé par toi ;
Tu ne pardonnas point, ainsi que Dieu l'ordonne :
Mais l'ombre de Molière aujourd'hui te pardonne,
Molière, qu'à sa mort bénit la charité.
Tu ne prévoyais pas que la postérité,
Juge intègre de ceux que leur siècle renomme,
Dans chacun de vous deux saluerait un grand homme ;
Qu'égaux devant la gloire, un jour du même éclat
Ses rayons couvriraient l'acteur et le prélat.
Molière pouvait-il, du haut de son génie,
S'abaisser jusqu'à croire à son ignominie ?
Dans les jeux de la scène habile à nous charmer,
Ce qu'écrivait l'auteur, l'acteur sut l'exprimer.
Les méchants et les sots, race toujours nombreuse,
Sur la scène traînés par sa main vigoureuse,
Flagellés par ses traits pleins de verve et de sel,
Y subissaient l'affront d'un rire universel.
Tandis que Bossuet, éloquemment austère,
Etalait le néant des grandeurs de la terre,
Enseignait nos devoirs avec sévérité,
Molière plaisamment disait la vérité,
Sur le théâtre, à tous faisant justice égale,

Frappait du vice heureux l'impunité légale.

C'est pour de tels forfaits que son nom fut flétri,
Son cercueil insulté, ses mânes sans abri.
O honte ! ô d'un beau siècle indigne barbarie !
France, n'entends-tu pas sa veuve qui te crie :
Quoi ! point de sépulture à ses restes mortels !
Et la Grèce à cet homme eût dressé des autels !
Ah ! celle qui parlait ainsi devant son ombre
Le condamna vivant à des tourments sans nombre.
Elle lui refusa ces plaisirs du foyer
Où les chagrins publics se viennent oublier,
Ce bonheur domestique où, dans les jours d'orage,
L'âme prête à faillir retrempe son courage.
Parmi tant de soucis, de travaux accablants,
Quelques doux mots mêlés à des pleurs consolants,
Les soins affectueux, la causerie intime,
Un regard qui repose, un souris qui ranime,
Voilà ce qui manquait à ce cœur enflammé
Mourant de la douleur d'aimer sans être aimé.
Toi, sourde tant de fois à ses cris de détresse,
Pourquoi ces vains élans de tardive tendresse ?
Va, cesse d'étaler si fastueusement
Ton hypocrite deuil, tes larmes d'un moment.
Offre de tes remords une plus sûre preuve :

Femme infidèle, sois une fidèle veuve;
Garde pieusement son souvenir... Mais non:
Dans un vulgaire hymen tu cours perdre un beau nom.
Honte sur ta mémoire, âme froide et grossière,
Qui n'as pas su mourir la veuve de Molière!

CHANT SIXIÈME

CHANT SIXIÈME

Des tendres sentiments, présents de l'Éternel,
Le plus beau, le plus saint est l'amour maternel.
La mère ne vit point pour elle; non : ravie
De placer dans un autre et son âme et sa vie,
Les douleurs qu'il coûta le lui rendent plus cher :
C'est le sang de son sang et la chair de sa chair.
Il n'est rien que pour lui son courage n'affronte :
Elle brave la mort, elle accepte la honte.
Quel oubli de soi-même en tous ses dévouements!
Quelle affection pure, immense! et des amants
Combien l'amour charnel, égoïste, éphémère,
Est petit à côté de l'amour d'une mère!

Voyez Mérope : un fils, au trépas arraché,
Dans le fond des déserts est loin d'elle caché,
Elle le croit frappé par une main barbare :
Jusqu'à la rage alors sa tendresse s'égare;
Elle veut le venger par un meurtre nouveau,
Et, reine, elle se change en un sanglant bourreau.
A nous faire accepter cette affreuse vengeance
Appliquez et votre âme et votre intelligence.
Que ce cœur maternel à se troubler soit prompt;
Que son pâle visage et les plis de son front
D'une longue douleur attestent l'habitude;
Que son regard, errant avec inquiétude,
Semble chercher partout cet enfant précieux,
Ou, tourné vers le ciel, aille implorer les dieux.
Hors le fils qu'elle pleure, il n'est rien qui la touche;
Elle n'a que deux noms dans le cœur, dans la bouche :
Narbas, Égisthe.... Hélas! quand reparaîtra-t-il,
Narbas, ce vieil ami qui guida son exil,
A qui fut confié le noble sang d'Alcide?
A-t-il quitté les champs de Messène? l'Élide
A-t-elle recueilli ce fils, son cher trésor?...
O doute! affreux soupçon! Respire-t-il encor?...
De pensée en pensée ainsi flottant sans cesse,
Ce n'est point la langueur d'une morne tristesse
Qui s'exhale de l'âme en un accent plaintif :
Sa plainte est inquiète et son chagrin actif.

La douleur d'Andromaque est moins impétueuse :
Dans son malheur, d'Hector la veuve vertueuse
Au fruit de leur hymen peut du moins chaque jour
Porter quelques baisers permis à son amour ;
Au destin qui l'opprime elle soumet son âme :
Mais elle craint Pyrrhus et sa fougueuse flamme,
Et composant ses yeux, son maintien, son accent,
Évite de blesser un vainqueur tout-puissant,
Prêt, dans son orgueilleuse et féroce colère,
A venger sur l'enfant les mépris de la mère.
Pour éteindre l'amour dont s'accroît son malheur,
Elle montre ses traits flétris par la douleur,
Et combat de Pyrrhus la barbare tendresse
Par ses discours tout pleins d'une pieuse adresse.

Mérope a plus d'audace : au sujet orgueilleux
Qui, pensant qu'un soldat peut se passer d'aïeux,
Ose offrir à sa reine une main déloyale,
Elle oppose l'orgueil de sa race royale.
Mais les événements se pressent : à l'instant
Qu'Égisthe va périr, un cri part : elle entend,
Elle revoit Narbas qui, pâle, hors d'haleine,
Accourt pour épargner un remords à sa reine.
Ses autres fils, l'époux qu'elle a longtemps pleurés
Par l'affreux Polyphonte ont été massacrés ;

Narbas le lui révèle, et cependant l'infâme
Veut ravir de Cresphonte et le trône et la femme;
Il est proclamé roi par le peuple aveuglé.
Surpris qu'en sa douleur Mérope ait reculé
D'un obscur assassin le juste sacrifice,
Craignant dans ce retard un secret artifice,
C'est à lui seul, dit-il, qu'elle doit confier
Le châtiment prochain du jeune meurtrier.
Condamnée aux tourments d'une horrible contrainte,
Il faut qu'elle déguise et sa haine et sa crainte,
Et devant le tyran nous la voyons trembler,
En défendant celui qu'elle allait immoler.
Quand, fièrement bravé, Polyphonte, en sa rage,
Commande de frapper l'insolent qui l'outrage,
Que l'actrice réponde à cet ordre cruel
Par les cris déchirants de l'amour maternel.
On dit que Dumesnil, cette sublime artiste,
Traversant le théâtre, accourait vers Égisthe,
Le couvrait de baisers, de pleurs, semblait alors
Lui faire contre tous un rempart de son corps,
Par son regard, empreint d'une superbe audace,
Défendait d'attenter au dernier de sa race;
Puis, s'effrayant soudain de sa témérité,
Aux genoux du tyran qu'elle avait insulté
Tombait, et n'opposait alors pour toutes armes
Que son humble prière et ses touchantes larmes.

Jadis, il m'en souvient, j'ai vu plus d'un vieillard
Heureux de me conter ces triomphes de l'art,
Que l'art même inscrivit dans ses glorieux fastes.
De son jeu, disaient-ils, les rapides contrastes,
Cette craintive voix, cet accent foudroyant,
Cet œil fier se voilant d'un regard suppliant,
Ces cris que l'âme jette et qui vont saisir l'âme,
Ce désordre éloquent, cette tragique flamme
Passionnaient la foule ; et chaque spectateur,
Oubliant le théâtre, et l'actrice, et l'auteur,
Pleurait, et ne voyait qu'une mère éplorée
Pour le salut d'un fils saintement inspirée ;
Et ces vieillards émus, dont j'écoutais la voix,
Retrouvaient dans leurs yeux les larmes d'autrefois.

Andromaque nous montre, à la fois douce et fière,
Non l'insolent courroux d'une captive altière,
Mais le respect d'un nom qui des Grecs fut l'effroi.
La veuve d'un héros, digne fille d'un roi,
Sans murmure subit des maux sans espérance :
On plaint, en l'admirant, cette noble souffrance.
Mais ses pleurs pour son fils ont vainement coulé ;
Aux frayeurs de la Grèce il doit être immolé ;
Andromaque a lassé d'une plainte inutile
Et la fille d'Hélène et l'héritier d'Achille.

Ah! quand d'Astyanax l'arrêt est prononcé,
Entendez-vous le cri de son sein élancé?
Voyez-vous tout à coup quelle terreur l'entraîne
Aux genoux du cruel qui retrace à sa haine
Son Ilion détruit, les siens qu'il fit périr,
Son époux qui n'est plus, son fils qui va mourir?
Vains efforts! vain espoir!... Que faire? Sera-t-elle
Une infidèle veuve, une mère cruelle?
De deux devoirs pieux lequel sera vainqueur?
Elle charme l'oreille en déchirant le cœur.
Quelle antique beauté! quelle langue divine!
C'est Homère inspirant la Muse de Racine.
Comment sauver l'enfant promis à des bourreaux?
Sur sa tombe elle ira consulter le héros
Qu'Œacide a plongé dans la nuit éternelle,
Et ses ordres sacrés seront suivis par elle.
Il parle : à son arrêt Andromaque souscrit.
Pour assurer un père à l'orphelin proscrit,
Elle épouse Pyrrhus, qui l'attend dans le temple :
Là, devant son époux dont l'ombre la contemple,
Sa main, pour s'épargner la honte d'un remord,
Va la faire passer de l'hymen à la mort.
Sous un calme apparent, de chagrin oppressée,
A la triste Cléone elle dit sa pensée,
Confie à sa fidèle et tendre affection
Le seul débris vivant des grandeurs d'Ilion;

Elle espère trouver dans ses soins, dans son zèle,
Pour l'enfant qu'elle quitte une mère nouvelle :
Elle contient ses pleurs dans son sein, mais parfois
L'émotion qui monte altère un peu sa voix.
Que l'actrice toujours simple, noble et touchante,
N'offre point à l'oreille une douleur qui chante.
Espérons que les jours sont à jamais passés
Des roucoulantes voix, des chagrins cadencés :
Que, bannissant l'emphase, une raison plus saine
Fixera pour jamais sur la tragique scène
Ce débit poétique ensemble et naturel
Dont l'art, depuis Talma, fit présent à Rachel.

Près des vaisseaux oisifs aux rivages d'Aulide,
Quel orgueil brille au front de l'épouse d'Atride !
Son port majestueux et son langage fier
Nous révèlent un sang chéri de Jupiter.
La fille de Léda, par de saints nœuds unie
Au plus puissant des rois qu'honore l'Hellénie,
Pour disputer son sang à des dieux en courroux,
Clytemnestre d'Achille embrasse les genoux,
Tant l'amour maternel, qu'un grand devoir réclame,
Au-dessus de l'orgueil sait élever une âme !
Cependant, d'une mère humiliant les droits,
Elle ne tombe point aux pieds du roi des rois :

Si la valeur d'Achille est par elle implorée,
Elle traite en égale avec le fils d'Atrée.
Quand elle veut répondre à ce prince odieux
Ordonnant sans pitié l'obéissance aux dieux,
Ses paroles d'abord sont lentes, mesurées;
Elle a les yeux ardents, fixes, les dents serrées,
Et bientôt de son sein gonflé par la fureur
Débordent le mépris, et la haine, et l'horreur.
Oh! comme, en gémissant, elle se représente
Sa fille, chaste vierge et victime innocente,
Par Calchas immolée, et ce prêtre cruel
Dans ses flancs déchirés interrogeant le ciel!
D'un affreux désespoir à ce tableau frappée,
Sa voix est de sanglots, de pleurs entrecoupée;
On la voit succombant sous le poids de son deuil,
Et son corps est sans force, et son front sans orgueil.
Tout à coup (d'une mère, ô vaillante tendresse!)
De toute sa hauteur la voilà qui se dresse,
Et lançant vers Atride un défi menaçant,
Redevient orgueilleuse en désobéissant.
C'est là qu'il faut tonner, là qu'il faut être belle
De maternel amour et de fierté rebelle,
Et, dans un jeu sublime en sa simplicité,
Allier le désordre avec la majesté.

Est-il un plus beau nom que celui d'Antigone?
Des siècles écoulés le respect environne
Cette touchante image et ce type idéal
De l'amour fraternel, de l'amour filial.
Ducis à nos regards l'offre près de son père,
Guidant et consolant une grande misère :
Elle est d'un triste roi détrôné par les dieux
Le bâton de vieillesse, et la joie, et les yeux.
Si Ducis a chargé de couleurs infidèles
Les superbes tableaux de ses fameux modèles,
Du moins il sut trouver, poète par le cœur,
De réelles beautés qu'avec un ris moqueur
A sa mémoire en vain la justice dénie :
A force de vertus il avait du génie.
Eh ! qui peut contempler sans respect, sans pitié,
Ce proscrit du destin sur sa fille appuyé,
Ce coupable innocent, cette grandeur qui tombe,
Mendiant un asile et cherchant une tombe ?
Traînant en fugitif ses déplorables jours,
Il n'a que son enfant pour abri, pour secours.
Quand ses fils l'ont chassé, quand chacun l'abandonne,
Il partage ses maux avec son Antigone.
Pour elle point d'hymen ! son époux, le voilà :
Le sentir, le toucher, s'assurer qu'il est là,
Qu'il conserve la vie en perdant la lumière ;
S'il implore les dieux, se joindre à sa prière ;

Quand il lance l'insulte à ces dieux ennemis,
Seuls auteurs des forfaits que ses mains ont commis,
Endormir sa fureur dans ses douces étreintes,
Mêler sa voix plaintive à ses amères plaintes,
Calmer de ses esprits l'égarement cruel,
Le rendre à la raison par l'amour paternel,
Faire, à ses doux accents, des lèvres de son père
Descendre le pardon sur un coupable frère :
Telle est, vierge fidèle à ses chastes liens,
La sainte de la Fable et l'ange des païens.

Un père a l'attitude et la voix imposante :
S'il bénit ou maudit, c'est Dieu qu'il représente.
Corneille se fait voir dans toute sa hauteur
Quand Géronte irrité gourmande un fils menteur.
Voyez, en flétrissant une indigne faiblesse,
Quelle noble origine il donne à la noblesse ;
Entendez-le à ce fils déclarer fièrement
Que, lorsqu'il s'ose dire un gentilhomme, il ment.
Celui-ci de Cliton offre le témoignage :
Le vieillard sent monter la honte à son visage,
S'approche de Dorante, et, s'exprimant plus bas,
Lui demande comment son front ne rougit pas,
En s'abaissant ainsi jusques à reconnaître
Qu'un valet peut avoir plus d'honneur que son maître.

Molière en don Juan peint un cœur vicieux
Bravant les lois, les mœurs, les enfers et les cieux.
Il a (vous en jugez à sa froide attitude)
Du courroux paternel une longue habitude ;
Les discours du vieillard ne sauraient l'émouvoir,
Et pour toute réponse il l'invite à s'asseoir.
Don Louis, à ce trait de sublime impudence,
Surpris, indigné, garde un instant le silence,
Sur ce fils, de son nom trop indigne héritier,
Tourne un triste regard plein d'un courroux altier,
Un front où la grandeur respire, où se retrace
La majesté du père et l'orgueil de sa race.
Quand il laisse échapper ces mots: *Non, insolent,*
Je ne veux pas m'asseoir, que son débit soit lent.
Il faut qu'ici l'acteur se contienne et s'observe,
Des brusques mouvements que son corps se préserve,
Qu'on sente sous un calme apparent, solennel,
Les nobles grondements du courroux paternel.

Vieillards du grand Corneille, ô fière et noble race,
Salut, père du Cid ! salut, père d'Horace !
Par un corps sans vigueur ton courage est trompé,
Don Diègue, et de ta main le fer s'est échappé.
Devant ton déshonneur un instant immobile,
Ton cœur vaillant maudit ta vieillesse débile ;

Ton nom est à jamais flétri... mais, ô bonheur;
Un fils digne de toi te va rendre l'honneur.
Le jeune homme paraît : dès qu'il entend son père
Lui dire : *As-tu du cœur ?* il bondit de colère :
Son héroïque accent, son geste, son regard,
Jettent la joie au cœur du généreux vieillard.
Pourtant Rodrigue hésite au nom de sa maîtresse.
Don Diègue le fait taire : il le pousse, il le presse
D'aller venger l'affront qu'un père va pleurer.
Et comme son amour se plaît à l'admirer,
Quand la mort de Gormas est son vaillant ouvrage !
Comme il lui fait baiser la place où fut l'outrage !
Il a vengé l'honneur de son père offensé :
Qu'il sauve maintenant son pays menacé.
Et Rodrigue obéit ; il va joindre le Maure :
Il s'appelle le Cid. Ce n'est pas tout encore :
Chimène le poursuit jusque sous ses lauriers,
Et demande sa tête à tous les chevaliers.
A de nouveaux combats en vain le roi s'oppose ;
Don Diègue ne veut pas que son fils se repose,
Et, certain de son bras ainsi que de son cœur,
Il cherche des périls pour ce jeune vainqueur.

Ne faites pas d'Horace un vieillard trop farouche.
Citoyen, on l'admire : il faut encor qu'il touche ;

Car ce Romain est père. Au moment des adieux,
Il sent son cœur fléchir, des pleurs mouillent ses yeux ;
Et quand les deux cités semblent d'accord entre elles
Pour mettre en d'autres mains le soin de leurs querelles,
Il est heureux de croire, au moins quelques instants,
Qu'elles se vont choisir de nouveaux combattants.
De l'époux de Sabine on raconte la fuite :
Comme il est indigné de sa lâche conduite !
Devant des ennemis trahir ainsi l'État !
Ils étaient trois : qu'importe ? il fallait qu'il restât,
Qu'il mourût; et ces mots, dont l'oreille est avide,
Doivent être lancés d'un ton bref et rapide.
C'est un sublime élan, saintement inhumain ;
C'est le cri de l'honneur que jette un vieux Romain ;
Et, non content encor d'un énergique blâme,
Il jure de verser le sang de cet infâme.
Quand l'âmour du pays a-t-il jamais fait voir
De plus mâles transports, un plus beau désespoir ?
Tout à coup quelques mots prononcés par Valère
Dissipent son erreur, éteignent sa colère.
C'est pour Rome qu'aux siens son fils a survécu ;
Le guerrier avait fui pour vaincre : il a vaincu.
Et son père est saisi d'une héroïque ivresse ;
Il verse avec fierté des larmes d'allégresse.
Quand ce fils s'est souillé du trépas de sa sœur,
Horace consterné le blâme avec douceur.

Et ne veut point venger, à soi-même funeste,
La fille qu'il n'a plus sur le fils qui lui reste.
Pour défendre les jours du coupable vainqueur,
Quelle éloquente voix s'échappe de son cœur!
Il atteste les lieux témoins de sa victoire,
Ces murs retentissants de sa récente gloire,
Et le sacré laurier qui, respecté des dieux,
Protège, en le couvrant, son front victorieux.
Le sien semble entouré d'une sainte auréole:
Un lyrique transport échauffe sa parole,
Et le jeune héros que le vieillard défend,
Comme au champ de bataille est encor triomphant.

Et, détournant les yeux de ces cœurs magnanimes,
Je vois l'amour du trône enfanter de grands crimes.
D'un fils, dont le nom seul excite encor l'horreur,
Les forfaits d'Agrippine ont fait un empereur:
Mais, en le revêtant de la pourpre suprême,
Elle l'a fait régner pour régner elle-même.
Las de son joug, Néron, l'évitant avec soin,
Méconnaît ses bienfaits et la brave de loin:
Car devant elle plein d'une impuissante rage,
Il sent fléchir sa force et tomber son courage.
De celle qui le mit au trône des Césars
Il craindrait d'affronter la voix et les regards,

Et, fuyant le courroux d'une mère outragée,
Par elle vainement sa porte est assiégée.
De la veuve de Claude humiliant l'orgueil,
Burrhus insolemment l'arrête sur le seuil.
Dans l'exil de Pallas sans peine elle devine
Une mortelle atteinte au crédit d'Agrippine.
Elle voit dans Junie au trône s'asseyant,
De ses honneurs détruits le présage effrayant,
Et sa colère, alors perdant toute mesure,
Ajoute imprudemment la menace à l'injure.
Mais, songeant que peut-être on va briser demain
Le sceptre que longtemps a dirigé sa main,
Elle craint, au moment de commencer la lutte,
Que Néron en tombant ne l'entraîne en sa chûte.
Quel repos, quel espoir lui peut être permis
Dans une cour nouvelle, au milieu d'ennemis,
Ses maîtres maintenant, naguère ses victimes,
Et prêts à la punir des maux dûs à ses crimes ?
Elle croit (vain espoir d'un orgueil insensé !)
Faire renaître encor son éclat effacé :
Elle croit qu'à sa voix, si longtemps obéie,
Néron va regretter une chaîne haïe,
Un joug qui maintenant commence à lui peser,
Et qu'il ne reprendra que pour le mieux briser.
Mais enfin elle obtient l'entretien qu'elle implore ;
Elle peut épancher le fiel qui la dévore.

Montrant que sa fierté survit à son pouvoir,
Assise, elle commande à César de s'asseoir.
Il prend place auprès d'elle et l'écoute en silence,
D'un discours orgueilleux subit la longue offense,
Et l'entend raconter un horrible passé,
Jusqu'au poison qu'à Claude elle a jadis versé,
Tant d'odieux secrets, de honteux artifices,
Bienfaits intéressés, sanguinaires services,
Forfaits qu'elle reproche à ce Néron qu'un jour
Ses forfaits montreront digne d'un tel amour.
Dans ses discours, empreints d'une subtile adresse,
Elle mêle au courroux des accents de tendresse;
D'un sinistre avenir son cœur semble effrayé :
La menace a parfois le ton de la pitié.
Mais lorsque, par Néron facilement trompée,
Elle croit ressaisir sa puissance échappée,
Quel délire d'orgueil éclate en ses regards !
Dans ton triomphe, ô veuve, ô mère des Césars,
Avec quelle fierté ta tête se redresse !
Te fiant aux transports d'une feinte tendresse,
Aux semblants imposteurs du respect filial,
Ta main semble tenir le sceptre impérial.
Quelques instants ont vu s'évanouir ton rêve ;
De tes illusions le vain nuage crève.
Britannicus a bu le poison fraternel,
Et bientôt à tes yeux s'offre le criminel.

C'est alors que d'avance insultant sa mémoire,
En vers majestueux tu fais parler l'histoire :
D'une tonnante voix tu maudis le pervers
Qu'en silence bientôt maudira l'univers.
L'actrice en ce moment est plus qu'une mortelle ;
Fière divinité, tout doit grandir en elle :
C'est Némésis qui jette au desposte irrité
L'épouvantable arrêt de la postérité.

Bourreau de ses enfants, d'elle seule idolâtre,
Plus criminelle encore, apparaît Cléopâtre.
Oh ! comme on sent brûler dans cette âme d'airain
L'inextinguible soif du pouvoir souverain !
Eh quoi ! du rang suprême il lui faudrait descendre,
Elle, de qui l'orgueil n'a jamais pu comprendre
Que, si le sang versé fraye au trône un chemin,
On ose refuser d'ensanglanter sa main !
Avant que de son front le diadème tombe,
Ses fils, tués par elle, entreront dans la tombe;
Le trône est son seul but, sa seule passion :
Rempli par l'avarice ou par l'ambition,
Aux plus doux sentiments le cœur humain se ferme,
Et pour ses vœux jamais d'obstacle ni de terme.
Opulent, on s'efforce à grossir son trésor;
Au faîte parvenu, l'on veut monter encor.

Observez bien comment la muse du théâtre
Fait parler, fait agir Harpagon, Cléopâtre,
Comment, types parfaits dans des genres divers,
Se montre de leurs cœurs l'égoïsme pervers.
Voyez de quelle ardeur tristement inquiéte
L'une aime sa couronne et l'autre sa cassette :
Alceste à Célimène eût trouvé moins d'appas ;
Phèdre sent des remords : mais eux, ils n'en ont pas.
Tous deux, multipliant autour d'eux les victimes,
Marchent de honte en honte et de crimes en crimes.
Jamais pour ses enfants Harpagon n'eut d'amour :
Dans Elise et Cléante, à chaque heure du jour,
Il croit voir deux larrons guettant l'instant propice
De lui voler cet or, son tourment, son délice.
Sans respect pour leur père et sans affection,
L'un, payant d'un bon mot sa malédiction,
Reproche à ce vieillard que la colère enflamme
Son ridicule amour et son usure infâme ;
L'autre, non moins rebelle à son autorité,
Complice d'un amant, brave un père irrité.
Rival de son fils même, à l'ardeur de Cléante
Il dispute la main d'une fille charmante ;
Mais aux jeunes appas dont son cœur est touché
Le sordide vieillard veut plaire à bon marché.
Cet homme, possédé d'une double démence,
D'un budget amoureux comprend peu la dépense,

Et, joué par son fils, se plie en enrageant
A des attentions qui coûtent de l'argent.
Ravi lorsque sans dot sa fille est acceptée,
Il lui faut par sa femme une dot apportée.
Son oreille toujours écoute; son regard,
Errant de tous côtés, est sinistre et hagard.
Quel endroit ignoré, quelle sûre cachette
Pourra protéger l'or qu'enferme sa cassette?
Chaque bruit est pour lui l'indice d'un malheur :
Un chien jappe : ce chien vient d'entendre un voleur;
Ses enfants se font signe : ô funeste pensée !
C'est que par ses enfants sa bourse est menacée.
En proie à la colère, agité de soupçons,
D'une peur invincible éprouvant les frissons,
Le jour, la nuit se passe en dévorantes fièvres,
Et le rire jamais n'approcha de ses lèvres.

Cléopâtre nourrit un odieux espoir,
Et veut par la vengeance assurer son pouvoir.
Elle emploie à la fois et la ruse et l'audace;
Mais jamais la grandeur en elle ne s'efface :
Fièrement vers le crime elle marche à grands pas,
Et le ciel en tombant ne l'arrêterait pas.
Séleucus va périr sous un fer homicide :
Au moment de l'hymen, une coupe perfide

A de jeunes époux viendra donner la mort;
Et devant leur trépas sans pitié, sans remord,
Elle ressaisira, dans sa hideuse joie,
Ce sceptre, son amour et sa sanglante proie.
Le sort a déjoué son projet infernal:
Antiochus devant le breuvage fatal
Hésite, retenu par une main aimée.
Lasse d'un long débat, de dépit enflammée,
Elle prend le poison, et (moment plein d'horreur !)
Le verse dans son sein que gonfle la fureur.
C'est ainsi que sa main défait son propre ouvrage.
Contre une mort trop prompte elle lutte avec rage,
Et redressant son corps tordu par les douleurs,
Son front est menaçant, son œil vide de pleurs.
Elle semble braver son horrible agonie,
Vante les attentats dont le ciel l'a punie,
Et sur ceux dont la vie échappe à ses forfaits
Vomit, en expirant, d'exécrables souhaits.

Contemplez maintenant l'Harpagon de Molière;
Il n'a point l'attitude et la parole fière :
Etranger aux forfaits nés de l'ambition,
Son âme est sans grandeur, mais non sans passion.
Ses entrailles, son sang, c'est ainsi qu'il appelle
Cet or que lui ravit une main criminelle.

Dès qu'il s'est aperçu de son trésor volé,
Qu'on entende les cris du vieillard désolé,
Avant qu'il entre, avant qu'à nos yeux il déploie
L'insensé désespoir qui fera notre joie.
Il paraît : la douleur, la fureur à la fois,
L'agitent, font trembler ses membres et sa voix,
Et de ses mouvements la brusque véhémence
Nous indique un chagrin voisin de la démence.
On le voit, en criant, précipiter ses pas ;
Dans son égarement il aperçoit un bras :
C'est celui du voleur ; et soudain il s'élance,
Se saisit de ce bras, puis avec violence
Le presse, le secoue, et redemande encor
Au prétendu larron son argent, son trésor.
Mais il s'agite en vain : rien à sa voix criarde
Ne répond... Il s'étonne, il s'arrête, il regarde ;
Il voit ce qu'en son trouble il ne soupçonnait pas,
Et ce bras qu'il pressait était son propre bras !
Alors, confus, il pleure, il sanglote, il adresse
A son argent perdu des mots pleins de tendresse.
Pâle, tremblant, l'esprit de douleur égaré,
Il rêve qu'il est mort et se croit enterré.
On dirait, en voyant la langueur qui l'accable,
Que de tout mouvement son corps est incapable ;
Mais, en secret, le cœur lui bat, le sang lui bout.
Il croit entendre un bruit : soudain il est debout,

Et son œil inquiet sans pudeur se hasarde
A chercher son voleur parmi ceux qu'il regarde.
Quelqu'un a remué, parlé: c'est son voleur:
On rit: les insolents! ils raillent son malheur:
C'est qu'ils ont part au crime.... Allons, qu'on les punisse!
Holà! juges, bourreaux, instruments de supplice,
Venez; pour rassurer son esprit éperdu,
Il faut que tout le monde à l'instant soit pendu.
Et s'il ne trouve pas l'or qu'on vient de lui prendre,
Tout le monde pendu, lui-même ira se pendre.

Ainsi, dès le début jusques au dénouement,
Sa vile passion jamais ne se dément.
Pour garder le pouvoir, froidement homicide,
Du sang de ses deux fils Cléopâtre est avide.
Harpagon (il le dit en pleurant son trésor)
A son enfant noyé préférerait son or.
Le style est différent, mais le cœur se ressemble:
Pourtant je ris de l'un, devant l'autre je tremble.

Puissance du génie! admirables tableaux!
Vieux chefs-d'œuvre, toujours plus jeunes et plus beaux.
Heureux qui, consacrant à de telles merveilles
Son esprit, son courage, et son âme et ses veilles,

Se figure parfois que ces illustres morts
D'un sourire indulgent couronnent ses efforts!

Quel spectacle imposant me ravit et m'étonne !
Du grand-prêtre des Juifs j'entends la voix qui tonne :
En des vers où respire une sainte grandeur,
Il annonce aux mortels le réveil du Seigneur :
Leur montre Jéhovah, par un terrible exemple,
Châtiant les forfaits qui souilleront son temple,
Du peuple de Juda la chûte et les douleurs ;
Et sur ces maux futurs ses yeux versent des pleurs.
Bientôt il voit, sortant de sa longue ruine,
Jérusalem briller d'une splendeur divine,
Et par les rois sa gloire adorée en tout lieu,
Et la terre s'ouvrant pour enfanter son Dieu.
L'Esprit-Saint le transforme, et, prophète, lui-même
A d'un Dieu sur son front la majesté suprême.
Peignez-nous son respect pour la divine loi,
Son amour pour l'enfant qui doit être son Roi,
Et que, du sang royal sacré dépositaire,
Il a caché huit ans au fond du sanctuaire.
Il déteste en Mathan le prêtre déloyal
Quittant les saints autels pour l'autel de Baal :
Quand il le voit, ému d'une haine farouche,
L'insulte à flots pressés s'élance de sa bouche:

Il invoque sur lui la colère du ciel
Livrant jadis aux chiens l'infâme Jézabel.
Pour rétablir Joas au rang de ses ancêtres,
Rassemblant près de lui les lévites, les prêtres.
Et les appelant tous au secours de leur Roi,
Il assigne à chacun son poste, son emploi :
Il a le fier accent, la parole animée
D'un héros aux périls entraînant son armée.
Avec quelle douceur il parle au jeune enfant
Que ses mains ont sauvé, que son amour défend !
Du pontife quittant la majesté sévère,
C'est un ami fidèle, un bon et sage père,
Enseignant à son fils avec simplicité
Les devoirs de sa race et de la royauté.
Qu'on admire, aussitôt que l'action commence,
Dans le Maître des cieux sa foi profonde, immense,
Inébranlable : il met sa force au Dieu puissant
Qui contre l'oppresseur protège l'innocent,
Terrasse l'orgueilleux et parle à la tempête,
Et devant qui des flots le fier courroux s'arrête.
Le poète jamais n'avait de vers plus beaux
Enrichi notre langue, et charmé Despréaux.

Offert aux spectateurs, le merveilleux ouvrage
D'un accueil dédaigneux subit l'indigne outrage :

Pour la dernière fois le cygne avait chanté,
Et de son chant suprême on niait la beauté!

De Joad, il est vrai, malheureux interprète,
Manquant de la grandeur du saint et du prophète,
Beaubour, acteur outré, sans principes, sans art,
Au succès quelquefois conduit par le hasard,
Sur la scène étalait le spectacle effroyable
D'un prêtre du Seigneur inspiré par le diable :
Sous ce jeu sans noblesse abaissant sa hauteur,
L'ouvrage était vulgaire aussi bien que l'acteur.

Mais quand Baron revint, exilé volontaire,
Baron, cher aux auteurs, aux loges, au parterre ;
Quand de l'art attristé consolant le long deuil,
De notre vieux théâtre il redevint l'orgueil ;
Quand le public courut pour y voir reparaître
Ce vivant souvenir des leçons d'un grand maître,
Unissant aux trésors dans le passé conquis
Les dons de son génie aidé d'un goût exquis,
Le Roscius français, sans avoir le courage
De renoncer encore aux rôles du jeune âge,
Y voulut ajouter ceux d'un âge plus mûr :
Il vit, talent profond, souple, brillant et pur.

D'un triomphe de plus sa carrière embellie.
Et le nouveau Joad fit comprendre *Athalie*.
Vingt-neuf ans de repos avaient encor grandi
Le vieillard triomphant, toujours plus applaudi,
Qui sentait, sous les bruits de la foule charmée,
S'accroître son génie avec sa renommée.

Mais la mort, l'épiant de son regard cruel,
Allait le condamner au repos éternel :
Elle avait sur la scène été prendre Molière :
Elle y frappa Baron de sa faux meurtrière.
Un an plus tard, hélas! un mystère d'horreur
A l'amour du public enleva Le Couvreur,
Et son corps, sans honneurs, fut jeté dans la terre,
Tandis qu'auprès des rois de la libre Angleterre,
Auprès des morts fameux qui flattent son orgueil,
Oldfields voyait placer son glorieux cercueil.
Témoin d'un tel contraste et de telles injures,
L'art français éclatait en douloureux murmures.

Des bords de la Garonne un jeune esprit ardent,
Caractère exalté, mobile, indépendant,
Accourait vers Paris pour consoler la scène
De celui que pleuraient Thalie et Melpomène.

Il a, pour réussir dans ce projet hardi,
L'audace familière aux enfants du Midi :
Sous son brûlant soleil Toulouse le vit naître.
Préparé par l'étude aux saints devoirs du prêtre,
Une parole aisée, un son de voix flatteur
Promettaient à la chaire un nouvel orateur.
Bientôt de son esprit l'inconstance ordinaire
Lui fit pour le barreau quitter le séminaire.
Las d'être sous sa robe un éloquent bavard,
A la géométrie il aspira plus tard ;
Puis, les calculs pour lui cessant d'avoir des charmes,
Il s'éprit tout à coup de la gloire des armes,
Et, montant à cheval sous l'habit de dragon,
D'un maréchal de France il rêva le bâton.
Ce n'est pas tout : amant de la muse tragique,
Il couronna son front du laurier poétique,
Et d'un *Jules-César* par sa verve enfanté,
Et dans le lieu natal par lui représenté,
Le succès lui marqua sa nouvelle carrière.
Il cache son vrai nom sous celui de Banière,
Et, du théâtre à peine ayant touché le seuil :
« Je suis comédien ! » dit-il, avec orgueil.
Un début n'est pour lui qu'une brillante fête :
Sûr, dès les premiers pas, de s'élever au faîte
Et que l'art doit en lui reconnaître son roi,
Sur la scène française il monte sans effroi.

Repoussant du souffleur l'utile ministère,
Dans un adroit discours il s'adresse au parterre,
L'engage à protéger son périlleux essai,
Et, vantant de Baron le talent noble et vrai,
De le lui rappeler humblement il se flatte.
Jeune encore, il jouait le vieux roi Mithridate
Où l'on se souvenait toujours du grand acteur.
On couvrit de bravos la voix de l'orateur.
Il reparaît bientôt, armé de son audace,
Gourmandant tour à tour Xipharès et Pharnace.
Mais à peine dix vers sont prononcés par lui,
Grandeur simple, raison, mesure, tout a fui :
Il s'emporte, il éclate en fougues imprudentes ;
De son ciel toulousain les flammes trop ardentes
L'entraînent loin du but et de la vérité :
Mais il n'entendit point ce sifflet redouté
Qu'un parterre clément semble aujourd'hui proscrire :
Comment pouvoir siffler celui qui nous fait rire ?
Poisson, dans ses moments les plus gais, les plus fous,
De ce succès comique aurait été jaloux :
Par ses joyeux éclats la salle tout entière.
Saluait Mithridate à son heure dernière.

Cet affront, qui d'un autre aurait brisé le cœur,
Banière le subit sans trouble, sans fureur.

Opposant aux rieurs un obstiné courage,
Il achève son rôle au milieu de l'orage ;
Puis, d'un visage calme et d'un ton assuré :
« De la leçon, Messieurs, je me ressouviendrai ;
Vous pourrez samedi juger si j'en profite :
Revenez ce jour-là, c'est moi qui vous invite. »
Le tumulte renaît, et des rires nouveaux,
Où viennent se mêler d'ironiques bravos,
De l'acteur toulousain accueillent la prière ;
On lui crie : « Au revoir, à samedi, Banière. »

Au jour marqué, la foule accourt au rendez-vous ;
Et de l'honneur de l'art le parterre jaloux
Veut punir cet orgueil stupide, opiniâtre,
Outrageant sans pudeur la muse du théâtre.
Derrière le rideau les acteurs s'effrayaient
Des sifflets turbulents qui déjà s'essayaient.
A ce bruit, d'un cœur seul la crainte était absente :
Banière, défiant la tempête naissante,
Nouvel Agamemnon, en dépit du fracas,
Tranquille, s'apprêtait à réveiller Arcas.

Le rideau s'est levé : les murmures s'apaisent ;
Les yeux sont attentifs et les sifflets se taisent.

Un silence glacé sur la salle s'étend,
Et, l'arme dans la main, on observe, on attend;
On épie un ton faux, un ridicule geste.
Tout autre, frémissant de ce calme funeste,
Eût perdu tout à coup la mémoire et la voix :
Lui, rien ne l'intimide : il est le roi des rois.
Il se lève, il s'avance : un mouvement farouche
A soudain rapproché le sifflet de la bouche.
Mais comment se servir de l'instrument fatal
Devant un geste sobre, un port vraiment royal?
Mesuré, large, pur, le débit de Banière
Rappelait de Baron la savante manière :
De Racine par lui les beaux vers prononcés
Étaient harmonieux, sans être cadencés.
Un sentiment nouveau dans les âmes s'éveille;
Il remuait le cœur, il caressait l'oreille :
On cachait le sifflet qu'on avait apporté :
Et, sans s'étonner trop d'un succès mérité,
L'enfant du Languedoc entendait sur sa tête
Des applaudissements l'agréable tempête.
Les spectateurs, surpris d'un changement si prompt,
Mesuraient noblement le triomphe à l'affront.
Melpomène écoutait, et, calmant ses alarmes,
Par l'espoir ranimée, elle essuyait ses larmes.
L'incroyable succès eut des échos nombreux,
Et ce jour fut suivi de jours non moins heureux.

Devant le jeune acteur quel avenir se lève
Le succès qu'il rêvait n'était plus un vain rêve.

Hélas! trop courts instants d'allégresse et d'orgueil!
Toujours l'extrême joie est voisine du deuil:
C'est dans un ciel serein que se forme l'orage :
Jeune insensé, ta perte est ton fatal ouvrage.
Au service du roi son devoir l'attachait,
Et sous un nom d'emprunt en vain il se cachait
Avait-il cru, soldat, pouvoir rompre sa chaîne,
Dépouiller l'uniforme et monter sur la scène,
Et qu'entendu de tous et de tous regardé,
Un secret si public serait toujours gardé?
Pensait-il revenir du théâtre à l'armée?
Avide de talents, de bruit, de renommée,
Jeune, ardent au travail, d'un orateur brillant,
D'un sublime poète et d'un guerrier vaillant,
D'un grand acteur prêtant aux œuvres du génie
Du geste et de la voix la puissante harmonie,
Il voulait, esprit vain et cœur ambitieux,
Qu'on admirât en lui tous les dons précieux,
Et, s'assurant de loin une illustre mémoire,
Fatiguer les cent voix qui racontent la gloire.
L'obstacle, pour son cœur, n'avait rien d'effrayant
Il croyait quelquefois le vaincre en l'oubliant.

Mais toute son audace est soudain abattue
Par un mot : Déserteur! mot terrible et qui tue.
De la loi militaire implacable rigueur!
Acteurs, public, en vain confondant leur douleur,
Implorent le pardon du malheureux Banière,
Et l'heure qui s'approche est son heure dernière.
Il entend son arrêt sans pâlir, sans trembler;
Il marche, et sur son sein les balles vont siffler.
Des applaudissements adieu la douce ivresse,
Et le bel avenir rêvé par sa jeunesse!
La mort est là : soldat, il l'eût, au champ d'honneur,
En cherchant l'ennemi, reçue avec bonheur.
Mais d'un nom flétrissant subir l'horrible injure;
Mais mourir de la mort du lâche, du parjure,
S'appeler déserteur, lorsque l'on porte en soi
La loyale fierté d'un cœur exempt d'effroi!...
Sans doute à ces pensées, par l'orgueil retenues,
Dans ses yeux, malgré lui, des larmes sont venues.
Laissait-il une mère, un père gémissants,
Une amante adorée et des amis absents?
L'un d'eux vint-il du moins, à cette heure cruelle,
Dire l'adieu touchant d'une amitié fidèle?
Nul ne l'a su jamais : sous l'homicide plomb
Il expire, et l'oubli vient emporter son nom.
Dans les fastes de art qu'il obtienne une page!
Je lui viens en ces vers offrir mon humble hommage.

Je n'ai, pour célébrer ce cruel souvenir,
Qu'une impuissante voix, des chants sans avenir.
Daigne t'en contenter, ô fatale victime :
Reçois de ma pitié le tribut légitime.
Banière, que ton ombre honore d'un regard
Un soldat de Molière, un vétéran de l'art,
Qu'on vit trente-sept ans fouler la noble scène
Où tu devais grandir, où tu parus à peine!

CHANT SEPTIÈME

CHANT SEPTIÈME

De la muse comique aimables interprètes,
Facétieux valets, amusantes soubrettes,
Que votre seul aspect soit un signal joyeux ;
Divertissez l'esprit en égayant les yeux.
Si votre froid visage atteste une humeur triste,
Le spectateur, souffrant des efforts de l'artiste,
Sent tout à coup son cœur s'attrister avec lui,
Et contre la tristesse il invoque l'ennui.
Gardez-vous de penser que j'aille vous prescrire
De montrer au public un éternel sourire :
La bouche qui sans cause incessamment sourit
Peut trahir quelquefois l'indigence d'esprit.

. . . .

Pourquoi cette soubrette est-elle si rieuse ?
Pour étaler les dents dont elle est glorieuse.
Il est plus d'un moyen d'exciter la gaîté.
Labranche, de Crispin camarade effronté,
Lui raconte comment une fausse apparence
A fait emprisonner sa douteuse innocence.
Son rire nous serait insipide, odieux :
Il ne sera plaisant que s'il est sérieux.

Chez Térence et chez Plaute on voyait maint esclave,
Fourbe portant le nom et le masque de Dave.
Parmi nous transporté du théâtre latin,
L'ancien Dave devint Mascarille ou Frontin.
Déployez dans ce rôle une audace impudente ;
Ayez une parole incisive et mordante,
Et qu'une majesté comique, à tous moments,
Éclate dans vos traits et dans vos mouvements.
Rien n'égale l'orgueil de ce Dave moderne,
Surpassant par l'esprit le maître qu'il gouverne.
Par Léandre Scapin (1) à genoux supplié
D'un amant malheureux daigne prendre pitié.
Comme dans son manteau Mascarille (2) se drape !

(1). *Les Fourberies de Scapin.*
(2). *Mascarille* dans *l'Et urdi*

Chaque coup d'étourdi dont son maître le frappe,
S'il l'irrite un instant, ne sert qu'à redoubler
L'impétueuse ardeur dont il se sent brûler.
Son grand cœur des périls jamais ne se fatigue ;
Il croit en son génie, il est né pour l'intrigue ;
Sa vanité fait taire une juste fureur,
Et des fourbes en lui proclame l'empereur.
Quand il parle d'honneur et de sa renommée,
Ne croit-on pas entendre un général d'armée
Qui sait, dans ses desseins hardi non moins qu'adroit,
Unir à la valeur l'aplomb et le sang-froid ?
Dans un tel personnage, à nos mœurs si contraire,
L'exagération est presque nécessaire :
Sa diction, qu'anime une extrême chaleur,
Du tragique débit a la superbe ampleur.
Il porte le front haut, sa démarche est rapide,
Son geste est vif et large et son œil intrépide.
Tel Monrose, marchant sur la scène à grands pas,
De sa vibrante voix lançait les fiers éclats,
Et, de ce rôle ainsi marquant le caractère,
Du feu de ses regards échauffait le parterre.

Au goût d'une autre époque habile à se plier,
Dave devint plus tard Figaro le barbier.
Avec moins d'idéal il a plus d'élégance ;

L'épigramme chez lui tempère l'arrogance.
Philosophe chantant, versifiant, rasant,
Sans peur de l'avenir, sans souci du présent,
Le crayon dans la main, à son dos la guitare,
Assez vain d'un esprit dont il n'est point avare,
Est-il barbier, valet, poète, aventurier?
Il n'est rien, il est tout; et, type singulier
D'un serviteur qui sert beaucoup moins qu'il ne fronde,
Et, pas plus que Scapin, n'a de modèle au monde,
Ce personnage heureux, vif, brillant, enjoué,
Créé par Beaumarchais, par Préville joué,
Jeune, après tant de jours d'une gloire éclatante,
Éblouit la raison plus qu'il ne la contente.

Aisé dans vos discours comme en vos mouvements,
Que votre esprit s'échappe en gais pétillements;
Que le ton soit léger, l'allure cavalière:
Quittez la majesté des Dave de Molière:
L'exagération ici serait un tort.
Soyez spirituel sans apprêt, sans effort.
Que vos yeux au public ne disent point sans cesse:
Écoutez ce bon mot; goûtez cette finesse.
Ne soulignez point tout: ambitieux acteur,
Gardez-vous d'affecter plus d'esprit que l'auteur.
Des temps trop prolongés vous devez vous défendre:

L'esprit de Figaro ne se fait pas attendre.
Bannissez de vos traits l'air grave et soucieux ;
Que votre impertinence ait un ton gracieux.
Mais, dans votre gaîté montrant de la réserve,
Fuyez de quelques-uns la turbulente verve
Et ce jeu tapageur qui rend les sots heureux :
L'acteur le plus bruyant est le meilleur pour eux.

Mais Figaro plus tard n'habite plus Séville ;
Pour le château du comte il a quitté la ville,
Le rasoir, les chansons, la folle liberté.
Valet, contre son maître il lutte avec gaîté :
Car le comte réclame, amant illégitime,
Sur ses plaisirs d'époux une secrète dîme.
Fidèlement aimé de sa chère Suzon,
De son perfide maître il veut avoir raison,
Et punir par la ruse un mari trop volage
Qui pour le lit d'autrui déserte son ménage.
Plus artificieux parfois qu'il ne le faut,
Il voit, sans sourciller, sa finesse en défaut ;
Un mot plaisant le sauve, et, sans changer de face,
Il remplace soudain le succès par l'audace,
Et conservant toujours son ton leste et moqueur,
Dans ses défaites même on le croirait vainqueur.
Peu fier de ses parents que le ciel lui renvoie,

Le voilà qui pourtant rit et pleure de joie.
Comme à la raillerie à l'artifice enclin,
Avec un cœur sensible il a l'esprit malin.
Un instant vient, hélas! où sa gaité s'altère :
D'une épingle perdue il surprend le mystère.
Tout à coup, le soupçon dans son cœur se glissant,
Il devient soucieux et sombre et menaçant.
Au rendez-vous où doit se consommer sa honte
Venu pour épier et Suzanne et le comte,
De son rêve jaloux la fièvre le poursuit;
Il regarde, il écoute et tremble au moindre bruit,
Va, s'arrête, et courant de pensée en pensée,
Sa vie est par lui-même à ses yeux retracée.
Le voilà seul, la nuit, se contant longuement
Et ses chagrins passés et son nouveau tourment.
Ce fameux monologue où l'épigramme abonde
Présage l'ouragan qui s'approche et qui gronde,
Et brisera bientôt, pour le renouveler,
Un monde qui chancelle et s'apprête à crouler.
Trompé, comme il le croit, par une femme aimée
Son trait est plus amer, sa voix plus animée.
Ce monde, en s'en moquant, il l'a toujours haï :
Cette haine s'accroît de son amour trahi.
Dans l'amoureux chagrin dont son âme est flétrie,
Il mêle les soupirs avec la raillerie;
Car Figaro n'a point un langoureux amour :

À travers le malheur sa gaité se fait jour.
Aussi sa folle joie est bientôt revenue,
Quand par lui de Suzon la voix est reconnue ;
Et comme il joue, après son conjugal ennui,
La maligne beauté qui se jouait de lui !
Comme, tout en riant de leur méprise étrange,
D'un maître déloyal le couple heureux se venge,
Ravi de tourmenter, ne fût-ce qu'un moment,
Cet éternel trompeur qu'on trompe incessamment !

Mais Figaro vieillit, et son esprit morose
Du jeune Beaumarchais n'a plus la vive prose ;
Aussi bien que son front son esprit s'est ridé ;
Aux vices de ce monde il s'est accommodé.
L'épigramme plus rare est aussi moins hardie ;
Pour le drame on le voit quitter la comédie.
Mais comme sa vieillesse est pleine de verdeur !
Contre un fourbe effronté luttant avec ardeur,
Entre deux ennemis dont la force est égale
C'est un duel à mort, une lutte infernale,
Où Figaro toujours attaque et se défend,
Et, vaincu quelquefois, est enfin triomphant.
Dans ses traits radieux quel orgueil se déploie,
Et, malgré ses vieux ans, comme il bondit de joie !
Ravi de démasquer un fourbe audacieux,

D'un impuissant courroux il réjouit ses yeux,
Et, pour ne laisser pas sa victoire imparfaite,
Accable le vaincu du poids de sa défaite,
Lui lance avec plaisir l'insulte et le mépris.
Généreux serviteur de ses maîtres chéris,
Dans l'or qu'on lui propose il voit presque une offense.
Mourir chez eux, voilà sa seule récompense.
Il veut dans ses vieux ans, meilleur et plus sensé,
Racheter les erreurs d'un orageux passé.
Jadis c'était l'esprit qui parlait par sa bouche ;
Il faisait rire alors : maintenant il nous touche,
Et pourtant, à travers sa sensibilité,
Brille un rayon de jeune et maligne gaîté.

Il est pour les valets plus d'un genre de rôles.
Voyez ce personnage aux allures si drôles :
C'est Crispin, grand hâbleur et joyeux fanfaron
Qui, portant sur l'oreille un petit chapeau rond,
D'une moustache orna sa grotesque figure.
Une fraise, une épée, une large ceinture,
Sa veste, un court manteau sur l'épaule glissant,
Et sa main s'appuyant sur un glaive innocent,
Sa démarche, son air, tout commande qu'on rie :
Il est l'ancien héros de la bouffonnerie,
t l'acteur peut ici, par sa verve emporté,

Se livrer aux écarts d'une folle gaîté.
C'est Poisson qui, dit-on, au temps de Louis treize,
Produisit le premier sur la scène française
Ce plaisant personnage, aujourd'hui dédaigné.
Trois acteurs de ce nom au théâtre ont régné :
Facétieux esprits, bouffons par caractère,
Ils ont dans les Crispins diverti le parterre,
Ei tous se ressemblaient par un bredouillement
Qui fut d'un jeu naïf le bizarre ornement :
Aussi, quand vint Préville, il manqua de déplaire
Avec son débit net et sa parole claire.
La laideur de Poisson enchantait nos aïeux,
Et le nouveau Crispin sembla trop gracieux.
L'engouement est aveugle, et dans l'acteur qu'il aime
Le public applaudit jusqu'à ses défauts même.
Mais de Préville enfin le talent reconnu
Sut vaincre le public contre lui prévenu,
Qui, faisant succéder l'éloge à la critique,
Vit du théâtre en lui le plus parfait comique
La finesse s'unit à la vive gaîté,
Et, moins grossier, Crispin n'en fut que plus fêté
Évitez les lazzis dont le bon goût se blesse :
Que la bouffonnerie ait de la gentillesse.
C'est peu de faire rire, il faut encor charmer.
Au style de Regnard sachez vous conformer :
Dans sa joyeuse verve aimant la parodie,

Il prête à ses valets des vers de tragédie;
Puis, parmi ces grands mots, pour nous mieux égayer,
Tout à coup tombe un vers comique et familier.
L'auteur du *Légataire* en traits pareils abonde.
Suivez, en le jouant, sa marche vagabonde.
Qu'en vos transitions rien ne semble apprêté :
La langue doit du corps avoir l'agilité.
Prompt à se travestir, que Crispin soit habile
A varier les airs de sa face mobile.
On le voit tour à tour insolent campagnard,
Veuve au ton déluré, cacochyme vieillard,
Flairant avec Labranche[1] une assez forte somme,
Il singe le ton fat d'un jeune gentilhomme.
Faux brave, il est hardi, vantard et tapageur,
Et son front de la honte ignore la rougeur.
Qu'à sa verve souvent un jeu fin se marie;
Mêlez un peu de grâce à son effronterie.

La vieille comédie, en sa gaillarde humeur,
D'une oreille moderne offense la pudeur:
Mais d'un débit adroit la prudente magie
Sait des mots un peu crus tempérer l'énergie.

1 Dans *le Crispin rival* de Lesage.

Mieux vaut manquer le rire auquel vous aspirez
Que de le provoquer par des moyens outrés.
L'exagération, voilà ce qu'il faut craindre:
On dépasse le but quand on ne peut l'atteindre.
La charge théâtrale,en de certains emplois,
Est un excès que l'art nous permet quelquefois;
Mais fuyons un abus dont la raison murmure:
C'est dans l'excès surtout qu'il faut de la mesure.

Le plaisant Dugazon, par la foule adopté,
Avait reçu du ciel des trésors de gaîté.
De ce bien précieux il devint trop prodigue:
Comme un fougeux torrent qui renverse la digue
Vainement opposée à ses flots destructeurs,
Son beau talent de l'art déserta les hauteurs,
Et souvent il conquit, en excitant le rire,
Un succès trop facile et que l'art doit proscrire.
Son nom en fut puni, châtiment mérité!
Un peu d'ombre se mêle à sa célébrité,
Et de Préville enfin la gloire plus ancienne,
Pure de tout nuage, a surpassé la sienne.

J'aperçois deux valets à l'œil moins effronté,
Tous deux divertissants par leur naïveté,

Sosie (1) est le premier qui réjouit ma vue ;
Sa main d'une lanterne est prudemment pourvue ;
Craintif à chaque pas, il tremble. Le second,
Non moins poltron sans doute, en proverbes fécond,
C'est le bon Sganarelle (2), âme honnête et croyante,
Nous rappelant un peu le Sancho de Cervante,
Souhaitant, espérant toujours le repentir
De l'impie endurci qu'il cherche à convertir.
Honteux, dans sa confuse et burlesque éloquence,
De ne pouvoir pas mieux exprimer ce qu'il pense,
Ce qui lui semblait clair et qu'il comprend si bien,
Quand il veut l'expliquer, il n'y comprend plus rien.
Sa parole s'arrête, obscure, embarrassée,
Et, sans la ressaisir, il cherche sa pensée.
Mais, quand son trop d'ardeur ne trouble point ses sens,
Comme tout ce qu'il dit est nourri de bon sens !
On sent en lui la foi d'une âme simple et bonne,
Qui hait l'impiété, qu'un doute même étonne,
Se dépitant toujours de ne pas en autrui
Faire passer la foi, si profonde chez lui.
Craignant de ses pensers que le fil ne se rompe,
De peur de rester court, il veut qu'on l'interrompe.
Ému d'un mot pervers, d'une infâme action,

(1) Dans l'*Amphytrion* de Molière.

(2) Dans *le Festin de Pierre* de Molière.

La peur refoule en lui son indignation,
Il se tait ; sur sa lèvre un sourire hypocrite
Contredit la colère en ses regards écrite.
Enfin quand, de son âme étalant la noirceur,
Don Juan, de Tartuffe odieux précurseur,
Projette de cacher sous un dehors austère
Son fier mépris des lois du ciel et de la terre,
Sganarelle ne peut contenir son horreur,
Et par un long sermon veut décharger son cœur.
Mais son pauvre cerveau se troublant dès l'exorde,
En proverbes nombreux sa colère déborde.
Voilà sa langue errant dans un dédale affreux
De phrases et de mots se liant mal entre eux :
N'importe, il va toujours ; sa parole pressée
N'a pas même le temps d'avoir une pensée.
Le diffus sermonneur parle à tort, à travers,
De la mer, de la mort, des cieux et des enfers ;
Et, las de débiter ces phrases incroyables,
Finit par envoyer son maître à tous les diables.

Que l'acteur n'ait pas l'air de se moquer de soi :
Car le comique ici naît de la bonne foi.
Ayez de la gaîté ; mais, de vous toujours maître,
Sachez être plaisant sans affecter de l'être,
Et ne briguez jamais des succès malheureux.

D'un général vainqueur ambassadeur peureux,
Sosie a préparé la harangue ampoulée
Dont Alcmène par lui doit être régalée ;
Mais sous ses traits un dieu malin et tracassier
Vient le rouer de coups pour se désennuyer,
Du logis de son maître on lui ferme la porte :
Ainsi que le courroux, la douleur le transporte :
Mais, comme Sganarelle, en proie à la frayeur,
Devant le châtiment il contient sa fureur.
Tombant à chaque instant de surprise en surprise,
Non moins que sa figure, il voit sa place prise ;
Et, lorsque pour s'en plaindre il élève le ton,
Puni par un soufflet ou bien par le bâton,
Il reprend aussitôt sa peur et son silence ;
Car il a contre lui la force et l'évidence.
N'ayez pas d'un Crispin la folâtre gaîté :
Ici le premier don, c'est la naïveté.
Quel dépit en voyant qu'on traite d'imposture
Le fidèle récit de sa triste aventure !
Plus tard l'infortuné, changeant d'émotion,
Craint pour son front d'époux le sort d'Amphitryon,
Et, brûlant de savoir jusqu'où l'autre Sosie
A de le remplacer poussé la fantaisie,
Il adresse humblement à son aigre moitié
Certaines questions dont il est effrayé.
Combien il est heureux d'apprendre qu'il fut sage

Dans cette chaste nuit dont Cléanthis enrage!
Lorsqu'à son appétit il va donner l'essor,
Le terrible bâton sur lui se lève encor;
A l'heure du dîner ne se pas mettre à table!
De toutes ses douleurs c'est la plus lamentable.
Gardez-vous de donner à sa naïveté
Les grotesques dehors de la stupidité.
Qu'il ne ressemble point à ces niais de théâtre
Prodiguant leurs lazzis à la foule idolâtre :
Dans ces rôles si vrais et si divertissants,
Molière à pleines mains a semé le bon sens.
A remonter aux cieux quand Jupin se décide,
Justifiant Alcmène et promettant Alcide,
Entendez-vous Sosie à tous recommandant
Sur cet étrange honneur un silence prudent?
Au mari consterné d'un malheur ridicule
Son divin suppléant sait dorer la pilule:
Sosie, en l'écoutant, malignement sourit.
Parfois l'orgueil des grands le révolte et l'aigrit;
Mais des penchants railleurs sa raison ennemie
Dans sa malice même a de la bonhomie.

Surtout, digne ornement du théâtre français,
Fuyez toujours la charge et ses honteux succès:

Dites-vous que Molière et vous voit et vous juge.
Des défauts de l'acteur la charge est le refuge.

Quand l'auteur du *Tartuffe* à nos yeux apparaît,
Nous voyons près de lui la bonne Laforêt,
Qui parfois, nous dit-on, de son maître chérie,
Servante d'un grand homme, en était l'Égérie.
Par Molière attentif, son rire consulté
A devancé l'avis de la postérité.
Est-ce son humeur franche et sa raison plaisante
Qu'en des types divers Molière nous présente?
Dans Dorine au ton brusque, au langage sensé,
L'âme de Laforêt aurait-elle passé ?
Et s'est-il souvenu de sa vive parole
En peignant Marinette et Toinette et Nicole?
Arrivez au succès dans ces rôles heureux
Par un comique ferme, et large et vigoureux.
C'est là qu'il faut, laissant les grâces minaudières,
Avoir un débit franc et de franches manières

Voyez lutter Dorine et sa verte raison
Contre l'entêtement du fanatique Orgon.
Comme, de son courroux affrontant la tempête,
Pour protéger la fille, au père elle tient tête!

Mais quand elle se livre à son zèle emporté,
N'ayez pas l'air méchant et le ton effronté.
Dorine est bonne; elle aime une honnête famille:
La jeune Marianne est pour elle une fille;
A l'amoureux Valère elle voudrait l'unir.
Son indignation ne se peut contenir
En voyant cet Orgon, si sottement crédule,
Choisir pour son enfant un époux ridicule,
Un fourbe en sa maison par lui-même amené,
Dont l'adultère amour par elle est deviné.
A son maître abusé peu soigneuse de plaire,
Sa colère se plaît à le mettre en colère,
Et, quand il est saisi d'un courroux trop brutal,
A le faire rougir d'un péché capital.
Pour rendre de l'auteur l'esprit et la pensée,
La scène avec talent doit être nuancée.
Les deux acteurs entre eux se doivent concerter,
Pour se répondre mieux, savoir bien s'écouter.
Il faut que les regards s'attachent l'un sur l'autre;
Le jeu d'Orgon toujours doit inspirer le vôtre.
Pareil à ce volant qui, dans l'air élancé,
Tombant sur la raquette, est par elle chassé,
Que soudain le mot parte et soudain vous revienne.
Surtout que votre voix s'accorde avec la sienne.
N'allez pas, vous livrant à des sons hasardeux,
Sur des tons différents vous fâcher tous les deux.

Ces types, appelés servantes de Molière,
Ont la parole alerte et vive et familière.
Quelquefois, par l'idée et par l'expression,
Dorine est au-dessus de sa condition.

La Toinette d'Argan à nos yeux se présente
Plus vive et d'une humeur plus follement plaisante.
Prompte à contrarier son maître, à le railler,
Et gaiment le coiffant d'un perfide oreiller,
Se changeant, pour guérir un mal imaginaire,
En un docteur burlesque et quasi centenaire,
Sous sa longue perruque et sous son noir habit,
Qu'une verve bouffonne anime son débit.
Lancez joyeusement votre grave parole :
La raison veut ici que l'on soit un peu folle.
Moins franche que Dorine et l'esprit plus moqueur,
Comme Dorine elle a du bon sens et du cœur.

Voyez-vous le chagrin de la bonne Martine ?
Hélas ! elle a quitté les champs pour la cuisine,
Et cette pauvre fille, on veut, pour son tourment,
La forcer de parler grammaticalement.
Elle écoute, l'œil fixe et la bouche béante,
Les savantes leçons de la troupe pédante ;

Renvoyée, à son sort tristement se soumet,
Et quitte avec douleur le maître qu'elle aimait.
Comme elle prend plus tard une belle revanche,
Quand sa droite raison et sa parole franche
Des folles du logis bravent le sot courroux,
Et proclament les droits du coq et de l'époux !
Rien n'arrête l'essor de sa verve mutine ;
De sa mordante voix la gaillarde Martine
Fait résonner la scène, où chaque trait jeté,
Applaudi par Chrysale et par tous écouté,
Des transports éclatants d'une foule rieuse
Va soulever au loin la tempête joyeuse.

La Marton du boudoir veut une autre gaîté :
Le ton de sa maîtresse est par elle imité ;
Mais elle n'en a point les manières exquises ;
Ses grâces ne sont pas des grâces de marquises.
Gardez de prodiguer l'œillade et le souris ;
Glissez sur certains traits pour qu'ils soient mieux com-
Et ne grimacez point l'esprit et la finesse. [pris,
Familière parfois avec votre maîtresse,
Dans vos accès d'orgueil, n'allez point oublier
Le modeste bonnet et l'humble tablier.
Sage dans votre jeu comme en votre toilette,
Gardez toujours l'esprit et l'air d'une soubrette,

Et d'un public frivole éblouissant les yeux,
N'allez point vous charger d'atours ambitieux.
Charmez par un jeu fin et plein de gentillesse ;
Que votre gai visage inspire l'allégresse :
Variez votre verve, et montrez avec art
Le rire de Molière et celui de Regnard.
Marivaux ne va guère au delà du sourire.
Suzanne (Beaumarchais se plut à la décrire),
Maligne avec douceur et sage avec gaîté,
Des fringantes Martons n'a pas l'air effronté.
D'un cœur plein de soupirs confidente discrète,
Elle est moins qu'une amie et plus qu'une soubrette.
Dans ce rôle charmant Contat prit son essor ;
De ce premier triomphe on se souvient encor :
Il fut son premier pas vers la coquetterie.
Bientôt, fière beauté de la foule chérie,
Dans Suzanne on fêta Célimène, et plus tard
Célimène vieillit et fut madame Évrard.
Sous ces aspects divers, de la comique scène,
En elle on salua la noble souveraine.
Mars n'a point effacé ses succès éclatants,
Mars, la divine voix et l'éternel printemps,
Qui, de rôles nombreux adorable interprète,
Fut plus d'un demi-siècle ingénue et coquette.

Ami du naturel et de la vérité,
Molière eut en horreur ce langage apprêté,
Ce style où, recherchant la manière et l'emphase,
Le sens avec bonheur se cachait sous la phrase,
Ce jargon précieux dont on s'émerveillait
Parmi les beaux esprits de l'hôtel Rambouillet.
Du naïf Gorgibus ô burlesque famille,
Vicomte Jodelet, marquis de Mascarille (1),
Sur le public charmé, quel fut votre pouvoir !
Il vint payer plus cher le plaisir de vous voir.
Sous le rire éclatant l'allusion circule,
Et devant la raison le mauvais goût recule.

Ce chef-d'œuvre de verve et de malignité
Veut dans chaque interprète un excès de gaîté :
Pour échauffer leur jeu, la joyeuse Thalie
Doit les illuminer d'un éclair de folie;
Cathos et Madelon au jargon précieux
Joignent des airs penchés, des tons prétentieux,
Soulignent chaque mot, caressent chaque phrase,
Et devant leur sottise elles sont en extase.
Dans ces rôles sortant des bornes du réel,
Il faut, pour être vrai, n'être pas naturel.

(1) Dans *les Précieuses ridicules* de Molière.

Non moins fier de lui-même, auprès d'elles babille,
Marquis improvisé, le laquais Mascarille.
Il leur fait admirer ses airs extravagants,
Leur vante ses canons, sa perruque, ses gants,
Son goût toujours, dit-il, respecté du parterre,
Et de son sot quatrain fait un long commentaire.
Molière raille ici le lourd commentateur
Qui, d'un auteur fameux fervent adorateur,
Quelquefois s'exténue, en ses transports risibles,
Jusqu'à faire admirer des beautés invisibles.
Montrez-nous de l'auteur la pensée, et qu'enfin
Sous la bouffonnerie on sente un esprit fin.

Moins brillant, Jodelet en scène se présente
Avec la face blême et l'allure pesante.
Loin d'affecter des airs lestes et turbulents,
Sa parole est traînante et ses gestes sont lents.
Malade récemment, la lancette inhumaine,
Épuisant par malheur sa poétique veine,
Au vicomte, encor faible, interdit l'impromptu
Et lui ravit ainsi l'esprit qu'il aurait eu.
Aux éclats de gaîté son humeur se refuse :
C'est par son sérieux que Jodelet amuse.
Près de son compagnon, bête avec gravité,
Il lui laisse le rire et la loquacité,

Et, jaloux de montrer sa science guerrière,
Change une demi-lune en lune tout entière.

Fuyez le jeu grossier : le goût n'approuve point
Du pâle Jodelet le factice embonpoint
Qu'il doit à cet amas de vestes entassées,
Disparaissant toujours et toujours remplacées.
A de pareils succès gardez-vous d'aspirer :
Sont-ils faits pour vous plaire et pour vous honorer ?
Ne recherchez jamais la gloire singulière
D'être plus amusant que ne le veut Molière.

Cet ouvrage si court, si joyeux, si hardi,
Fut d'un rire bruyant par la foule applaudi :
La sottise frémit de se voir détrônée ;
Un art nouveau brilla sur la scène étonnée,
Et cette œuvre bouffonne éclose en un moment,
D'un sérieux esprit folâtre amusement,
Des chefs-d'œuvre à venir fut l'indice et le germe :
Ainsi le chêne sort du gland qui le renferme.

Chose étrange ! treize ans sur sa vie ont passé ;
S'inspirant du dessin par sa verve esquissé,

L'immortel peintre ajoute un fleuron à sa gloire,
Et le tableau de genre est un tableau d'histoire.
La sottise à nos yeux prend un nouvel aspect :
Trois femmes, raffolant de latin et de grec,
Des pédantes du temps sont l'image vivante :
L'ancienne précieuse est changée en savante[1].
Fuyez ici les tons par trop exagérés,
De la tête et du corps les mouvements outrés.
Ayez un jeu plus pur : toutefois, dans Bélise
Une légère charge à l'actrice est permise ;
Mais avec chasteté croyant à ses appas,
Qu'en touchant au burlesque elle n'y tombe pas.
De quels airs de hauteur Philaminte est armée !
Reine dans son logis, crainte plutôt qu'aimée,
La moindre résistance irrite son orgueil,
Et son timide époux tremble sous son coup d'œil.
Armande, dans ses yeux, a l'orgueil de sa mère :
Du platonique amour caressant la chimère,
On la voit cependant, jalouse de sa sœur,
D'un hymen dédaigné regretter la douceur.
Pour ramener vers elle un cœur dont la constance
A trois ans dans ses fers langui sans espérance,
Lasse d'un célibat qui lui semblait si doux,
Elle est prête à subir les plaisirs des époux.

1. *Les Femmes savantes* de Molière.

Mais Clitandre à son tour venge un long esclavage,
Et d'un refus blessant lui fait sentir l'outrage.
Henriette a son cœur : couple aimable et charmant,
Tous deux d'un tendre amour s'aiment également.
Loin d'eux le ton pédant d'une absurde famille !
C'est par le naturel que l'un et l'autre brille.
Cœurs bons et généreux, esprits justes et fins,
Égayant la raison de quelques traits malins,
La ressemblance entre eux accroît la sympathie.
Railleur parfois amer, prompt à la repartie,
Clitandre, par l'amour et l'orgueil emporté,
A, quoique homme de cour, trop de sincérité.
Immolant sans pitié Trissotin qu'il méprise,
Qu'il unisse toujours la grâce à la franchise ;
Spirituel rival d'un stupide rimeur,
Qu'il reste gentihomme en ses excès d'humeur.

La sincère Henriette à Trissotin confesse
Que le loyal Clitandre a toute sa tendresse,
L'engage à refuser, mais inutilement,
Un hymen que sa dot rend, hélas ! trop charmant.
Mais croyant aux malheurs qu'un faux message annonce,
A cet hymen sans dot tout à coup il renonce.
Dans cet instant qu'amène un artifice heureux,
Entre elle et son amant quel combat généreux !

Brillan à nos regards d'une clarté nouvelle,
C'est là que de leurs cœurs la beauté se révèle :
L'un est charmé, parmi la commune douleur,
De pouvoir d'une amante abriter le malheur,
Et l'autre, refusant ce gage de tendresse,
Ne veut pas le chárger du poids de sa détresse.
Elle prévoit les maux d un fâcheux avenir,
E la raison chez elle à l'amour vient s'unir.
Fuyez des mots pompeux le fracas inutile :
Voyez combien l'auteur est simple dans son style.
Imitez son exemple ; évitez à la fois
Le geste ambitieux et l'éclatante voix,
Et par votre action facile et naturelle,
Prouvant que la vertu vous est habituelle,
Soyez, quand loin de vous la fortune s'enfuit,
Courageux sans orgueil et généreux sans bruit.

A côté de ce couple un autre se dessine :
C est le faible Chrysale et la franche Martine,
Venant nous rappeler, dans leurs plaisants portraits,
Marotte et Gorgibus, ces deux types si vrais.
Pareil à ces poltrons qu'un trop sanglant outrage
Échauffe tout à coup d'un accès de courage,
Chrysale quelquefois, justement irrité,
Par son emportement venge sa lâcheté.

Mais observons combien cette colère ardente,
Dans son cours passager, sait être encor prudente,
Comme il lance à sa sœur, de lui-même effrayé,
Les traits qu'il destinait à son aigre moitié.
S'apprêtant au combat qui déjà l'épouvante,
Il ramène au logis sa fidèle servante,
Et n'osant du mari revendiquer les droits,
Il laisse cette tâche à sa rustique voix,
Par quelques mots jetés l'approuve, l'encourage,
Orgueilleux d'un succès qui n'est pas son ouvrage.
Lorsque tout est d'accord, quel air d'autorité
Remplace sa faiblesse et son humilité !
La frayeur de l'époux cesse alors de paraître :
Quand il ne craint plus rien, Chrysale parle en maître.

Du léger Mascarille et du lourd Jodelet
Trissotin, Vadius, sont un lointain reflet.
Toutefois Philaminte, austère et chaste muse,
N'admet point les lazzis dont Madelon s'amuse.
Si de sots écrivains trônent dans son salon,
Le mauvais goût, du moins, n'exclut pas le bon ton
Cependant quand la foule, heureuse de l'entendre,
Sous les traits de Fleury reconnaissait Clitandre ;
Lorsqu'Henriette à Mars empruntait ses beaux yeux
Et de sa douce voix le charme gracieux,

J'ai vu des Vadius, défigurant Molière,
Exciter dans la salle une gaîté grossière.
Au lieu d'aller offrir, pour l'amour seul du grec,
Un docte embrassement plein d'un chaste respect,
D'un lubrique regard lorgnant chaque visage,
Aux attraits de la femme ils mesuraient l'hommage.
Le bruit retentissant d'un baiser effronté
D'Armande saluait l'éclatante beauté ;
Philaminte n'avait qu'un baiser peu sonore ;
Mais l'âge de Bélise obtenait moins encore,
Et d'elle Vadius s'approchant à regret,
D'une bouche insolente à peine l'effleurait.
C'est ainsi que souvent, du public applaudie,
La farce a remplacé la fine comédie.

Supprimez de tels jeux : les sots vous blâmeront ;
C'est un succès de plus ; leur plaire est un affront.
D'un généreux artiste ayez le fier courage,
Et des faux connaisseurs dédaignez le suffrage.

Accablé de malheurs par un sort inhumain,
L'honnête homme jamais ne sort du droit chemin :
Sa probité sévère et repousse et méprise
Aux dépens de l'honneur une fortune acquise.

Le vrai talent, des sots craignant d'être loué,
N'aime que le succès par le goût avoué.
Soyez d'un art charmant noblement idolâtre :
A la ville honnête homme, il faut l'être au théâtre.

CHANT HUITIÈME

CHANT HUITIÈME

Non, quoi qu'on puisse dire, un grossier tombereau
Du théâtre des Grecs ne fut point le berceau :
Un autre que Thespis est son glorieux père :
L'art d'Eschyle naquit de la lyre d'Homère.
Quel poète, quel peintre offrit dans ses tableaux
Des portraits plus vivants, plus variés, plus beaux?
Homère a du théâtre enseigné les mystères :
Pathétique, grandeur, passions, caractères,
Un dialogue vrai, rapide, vigoureux,
Les préparations, les contrastes heureux,
La science du cœur, l'émotion, la flamme,
Tout ce qui donne au drame enfin la vie et l'âme

Dans les livres d'Homère apparaît à nos yeux :
Victorieux du temps, ces livres précieux
Sont le code éternel de la race choisie,
Noble amante des arts et de la poésie.

Quand l'aveugle divin, las de l'adversité,
Alla chercher aux cieux l'immortelle clarté,
La mort n'éteignit point le flambeau de sa gloire :
Ses vers lui survivaient dans plus d'une mémoire.
Parcourant les cités et les bourgs et les champs,
Des hommes récitaient des lambeaux de ses chants,
Et, réunis autour de ces bardes antiques,
Les Grecs leur prodiguaient des clameurs sympathiques,
Heureux d'ouïr chanter les revers des Troyens.
Lycurgue, voyageant aux bords ioniens,
Sentit son cœur ému par les beautés suprêmes
Dont la muse d'Homère a semé ses poèmes.
Pisistrate et ses fils, tyrans amis des arts,
En firent rassembler tous les fragments épars :
Sa gloire resplendit, et la publique ivresse
Vit dans ce dieu des vers un des dieux de la Grèce.

C'est au temps de Solon que Thespis apparut :
Le peuple athénien à ses jeux accourut;

Mais on craignait qu'un jour ces fictions scéniques
N'altérassent les mœurs et la candeur antiques,
Avec son art naissant, d'Athènes, sans pitié,
Sur son char vagabond Thespis fut renvoyé :
Lorsque des factions grondait le sourd murmure,
Athènes pour les arts n'était point encor mûre.

Un siècle s'écoula : des monarques altiers,
Jetant sur le sol grec leurs peuples tout entiers,
Vont aux fils de Cécrops porter d'indignes chaînes.
Mais aux jours du malheur on voit grandir Athènes;
La guerre fait surgir d'invincibles héros :
Battu de tous côtés sur la terre et les flots,
L'ennemi, qui rêvait des conquêtes faciles,
Tombe, nouveau Troyen, sous ces nouveaux Achillès.
Abritant de Xerxès et la honte et l'effroi,
Une barque a loin d'eux emporté le grand roi :
Le peuple de Pallas, qui voit des jours plus calmes,
Aux palmes des combats va joindre d'autres palmes.
Parmi les cœurs vaillants et les fameux esprits
Par la Grèce enfantés, par les muses nourris,
Brillait le fier Eschyle; et ce fils de l'Attique,
Avant d'orner son front du laurier poétique,
S'était pour son pays dignement signalé :
Dans d'illustres combats son sang avait coulé.

Ces luttes de géants, où, dans un coin du monde,
Du joug de l'étranger l'aversion profonde,
Le mépris des périls, et l'amour exalté
Du pays, de l'honneur et de la liberté
Préparaient ces récits, nobles pages d'histoire;
Où, courant au trépas, on rencontrait la gloire:
Tous ces faits merveilleux, dignes d'être chantés,
Formaient l'âme d'Eschyle aux sublimes beautés :
C'est par lui qu'enivrant une foule idolâtre,
La tragédie enfin monta sur le théâtre.

Euripide, Sophocle, étalèrent aux yeux
Plus d'un front couronné poursuivi par les dieux,
Et d'un destin jaloux les sentences fatales
Jetant d'affreux malheurs sur les races royales.
Tout ce peuple, ennemi des monarchiques lois,
Voyait avec plaisir l'abaissement des rois.
Des humaines grandeurs le funeste naufrage
Aux hommes retracé dans un divin langage,
Ces tableaux du passé, terribles ou touchants,
Et du dieu protecteur de ces jeux, de ces chants,
Aux spectateurs pieux la majesté présente,
D'un spectacle si beau la grandeur imposante
Passionnaient ces cœurs, si sensibles, si fiers,
Pour qui le dieu du jour était le dieu des vers.

De leurs juges briguant les glorieux suffrages.
Les poètes jouaient dans leurs propres ouvrages .
Ils enseignaient le chœur: des prix étaient donnés :
Les acteurs au mépris n'étaient point condamnés :
Plus d'un, hors du théâtre esprit diplomatique.
Auprès des rois voisins représentait l'Attique,
Et sut, ambassadeur habile autant qu'heureux,
Remplir avec succès ce rôle dangereux.
Notre profession, par les Romains flétrie,
Fut dans l'antique Grèce honorée et chérie.
De masques variés les visages couverts
Dérobaient aux regards leurs mouvements divers.
Attentifs aux accents d'une passion feinte,
Des milliers d'auditeurs, se pressant dans l'enceinte,
Applaudissaient l'ouvrage et les acteurs chéris,
De l'art et du public illustres favoris :
C'étaient Callipidès, Molon, Néoptolème.
Timothée, Œagrus, Pollux, Aristodème,
D'autres non moins fameux, dont les noms éclatants
Ont su vaincre l'oubli, cette rouille du temps.
Leurs utiles leçons, leur parole savante,
Formaient les orateurs dont la Grèce se vante.
L'histoire nous l'apprend : la tribune parfois
Au théâtre emprunta ses plus puissantes voix,
Et d'un maître de l'art l'éloquence divine
Put seule triompher de l'éloquent Eschine.

Ah! dans ces temps fameux, souvenirs toujours chers,
Combien était puissant le charme des beaux vers!
Sophocle, chargé d'ans et d'une gloire immense,
Fut par un fils ingrat accusé de démence :
C'était à l'instant même où son puissant cerveau
Enfantait pour la scène un chef-d'œuvre nouveau;
Et l'auguste vieillard contre la calomnie
Défendit sa raison en prouvant son génie.
Sa muse retraçait un prince infortuné,
Œdipe aveugle, errant, par ses fils détrôné;
Et lorsque, dédaignant une vaine éloquence,
Le poète à ses vers confia sa défense;
Devant un auditoire attentif, étonné,
Lorsqu'il lut son chef-d'œuvre à peine terminé;
Quand retentit, terrible et semblable au tonnerre,
Cette voix poétique et presque centenaire,
Tous pleuraient de pitié, tous frémissaient d'effroi,
Et dans le vieux poète ils voyaient le vieux roi.

Du courroux paternel la sévère justice
Retombait sur le frond d'un autre Polynice
Qui subissait, tremblant, l'anathème jeté
Par ce prince de l'art vengeant sa royauté.
De ses juges émus l'unanime suffrage
Consola le poète agrandi par l'outrage,
Et du nouvel *Œdipe* on vit le noble auteur
Par le peuple escorté comme un triomphateur.

Sous ses cheveux blanchis, fier d'un nouveau trophée,
Le vieux Sophocle alors ressuscitait Orphée.

Athénes fut vaincue, et de long jours de deuil
Punissaient de ses fils l'ambitieux orgueil:
Leurs corps avaient jonché les champs de la Sicile.
Les guerriers qu'épargna la mort, troupeau servile,
Subissaient des combats le droit injurieux.
Mais déchus de leur gloire et trahis par les dieux,
D'autres dieux plus cléments consolent leur misère,
Dieux toujours adorés. postérité d'Homère,
Euripide, Sophocle, Eschyle, noms sacrés.
Les vaincus, récitant leurs chefs-d'œuvre admirés,
Quand le sort des combats humiliait l'Attique,
Rappelaient aux vainqueurs sa gloire poétique.
Et ceux-ci rougissaient de tenir dans leurs fers
Des hommes nés aux bords fameux par de tels vers.
O merveilleux langage! ô pouvoir du génie!
La haine s'éteignait sous ces flots d'harmonie:
Ils écoutaient, surpris et charmés à la fois,
Ces sublimes leçons des peuples et des rois.
Ces vers, qui retraçaient les malheurs de la gloire,
Apaisaient dans leurs cœurs l'orgueil de la victoire.
De ceux qui leur offraient ces tragiques tableaux
Ils plaignaient l'infortune, ils soulageaient les maux;

Plus d'un captif se vit affranchi par son maître.
Heureux d'aller mourir au sol qui le vit naître;
Les Grecs asservissaient aux arts de leur pays
Les peuples étrangers dont ils étaient haïs.
Athènes triomphait, et, dans sa lutte même,
Portait encore des arts le brillant diadème.

Melpomène, charmant de nombreux spectateurs,
Voyageait dans la Grèce avec ses grands acteurs;
Philippe l'appelait à ses royales fêtes.
L'orgueilleux roi rêvait de lointaines conquêtes:
A la tête des Grecs, par ses armes soumis,
Il voulait châtier leurs anciens ennemis,
Et, marchant vers l'Asie, il allait entreprendre
Les travaux que plus tard accomplit Alexandre.
Un superbe festin célébrait à la fois
Les noces de sa fille et ses futurs exploits.
Vers la fin du banquet, l'acteur Néoptolème,
Comme un sinistre oracle inspiré du ciel même,
Dans de tragiques vers à la scène empruntés
Rappelait le néant de nos félicités.
Terrible, il s'écriait: « Mortels, race orgueilleuse,
« Votre pensée au ciel s'élève radieuse;
« Vous planez sur la terre, et l'heure du trépas
« Au sein de vos grandeurs ne vous apparait pas.

« Entassant des trésors, votre impuissante envie
« Recule follement les bornes de la vie :
« Mais, vous cachant son vol et préparant ses coups,
« La mort, la sombre mort se glisse parmi vous. »
Chacun, songeant alors à la prochaine lutte,
D'un empire ennemi voyait déjà la chute,
Et, vengeant le sol grec par les Perses foulé,
Darius expirant sous son trône écroulé,
Tous célébraient d'avance avec leurs coupes pleines
La gloire de Philippe et celle des Hellènes.
Le lendemain promet d'autres solennités :
Et quand brillent du jour les premières clartés,
L'impatiente foule aux jeux de Melpomène
Accourt pour applaudir le grand acteur d'Athène,
Dont le talent, aux yeux du roi, du peuple entier,
Dans une œuvre nouvelle allait se déployer.
Puis des douze grands dieux les images sacrées
Venaient en grande pompe et richement parées,
Et d'un treizième dieu l'image les suivait :
C'était celle du roi, qui lui-même arrivait,
Vêtu de blanc, superbe et précédant sa garde.
Tandis qu'avec amour son peuple le regarde,
Qu'au milieu des clameurs s'élançant dans les cieux,
Il rêve un avenir encor plus glorieux,
Et qu'il règne en espoir sur un puissant empire,
Un assassin le frappe, et le monarque expire.

Néoptolème, après cette scène d'horreur,
Resta longtemps frappé de trouble et de terreur :
Quand on lui demandait, de tant de tragédies
Sur le théâtre grec justement applaudies,
Laquelle préférait son goût judicieux,
L'acteur, que poursuivait, comme un spectre odieux,
D'un spectacle sanglant la mémoire importune,
Disait : « Depuis ce jour je n'en préfère aucune. »

Les antiques Romains, cœurs belliqueux et fiers,
Pour leurs champs de bataille avaient pris l'univers;
Chez les peuples tremblants leur race audacieuse
Promenait en tous lieux l'aigle victorieuse.
Mais la terre d'Asie, où Crassus l'entraîna,
Vit un jour son honneur terni par Suréna :
Crassus périt, frappé par une main perfide :
Et deux rois, réunis dans un banquet splendide,
Fêtaient pompeusement et leur pays vengé,
Et les Romains défaits, et Crassus égorgé.
L'acteur Jason, charmant leurs yeux et leurs oreilles,
Du vieux théâtre grec leur offrait les merveilles;
D'une mère il peignait le délire inhumain :
Tenant de son fils mort la tête dans sa main,
Et croyant d'un lion agiter la crinière,
De cet affreux trophée elle se montrait fière :

Ce fils, c'était Penthée, un roi haï des dieux.
S'imaginant combattre un lion furieux
(Car, pour punir le fils, la céleste colère
D'une horrible démence avait frappé la mère),
Elle l'avait tué dans son égarement;
Et la main de l'acteur montrait en ce moment
Un masque figurant la tête de Penthée.
Soudain une autre tête aux rois est apportée:
C'est celle de Crassus: des guerriers envoyés
Au nom de Suréna la mettent à leurs pieds.
Jason, du roi thébain jetant la froide image,
Ramasse des vainqueurs l'épouvantable hommage.
Et par cette action redouble la terreur;
Des Bacchantes il feint la barbare fureur,
Et, poursuivant son rôle, il s'écrie: « Avec joie
Du haut des monts ici j'apporte cette proie,
Victime récemment frappée ». Alors le chœur:
« Du premier coup porté qui réclame l'honneur?
— Moi: c'est, répond Jason, ma gloire. -- C'est la mienne! »
Dit un acteur nouveau de cette étrange scène,
Un Parthe dont le bras avait assassiné
Le général romain dans un piége amené.
De Crassus à l'acteur il arrache la tête,
Et le festin devient une sanglante fête;
La fiction fait place à la réalité:
Crassus après sa mort lâchement insulté,

Les malédictions contre Rome lancées,
Un bruit tumultueux de clameurs insensées
Étouffent de Jason la pathétique voix.
Guerriers et courtisans, tous enfin, jusqu'aux rois,
Poussent des cris confus de haine et de victoire.

La tragédie ainsi se mêlait à l'histoire.

Jason, Néoptolème, à ces tableaux sanglants
Sentaient battre leurs cœurs et grandir leurs talents;
Et cette émotion, dans leurs âmes gravée,
Sur la scène sans doute ils l'auront retrouvée.
L'acteur qui pour son nom rêve un long avenir
Doit sentir, observer et se ressouvenir.

Moins d'éclat entoura la comédie antique,
Pamphlet en action, satire politique,
Qu'on vit pendant longtemps, en vers licencieux,
Railler l'État, ses chefs, ses sages et ses dieux.
Ménandre, succédant à cet Aristophane
Que l'esprit applaudit, que la vertu condamne,
Sut la faire parler en des vers moins hardis,
Mais qui, non moins brillants et non moins applaudis,

Inspirèrent plus tard une muse romaine.
Quel funeste destin, quelle main inhumaine
Du poète vanté nous ravit le trésor?
Son œuvre a disparu, son grand nom vit encor.
Térence apprit son art à cette école illustre:
Au théâtre latin donnant un nouveau lustre,
Il régna sur la scène, il enchanta les fils
Des spectateurs que Plaute avait charmés jadis.

Conduite aux bords latins, la Melpomène grecque
Manqua de majesté dans les vers de Sénèque.
Pour ce peuple, cruel en sa servilité,
L'art tragique c'était un cirque ensanglanté,
Les cris de la douleur et l'odeur du carnage.
Mais avant que l'empire apportât l'esclavage,
Roscius, Ésopus, avaient su conquérir
Un nom qui brille encore et ne doit point mourir.
Aux insolents mépris de la superbe Rome
Ils pouvaient opposer l'amitié d'un grand homme :
Du talent de conduire et le geste et la voix
Cicéron apprit d'eux les importantes lois.
C'est ainsi que les Grecs virent leur Démosthène
Disciple studieux des tragiques d'Athène.
Prêtant à Roscius un éloquent soutien,
Cicéron dans l'acteur loua l'homme de bien.

Après qu'il eut des lois assuré la victoire,
Les douleurs de l'exil châtièrent sa gloire;
Et le grand orateur, par d'ingrats citoyens
Privé d'un ciel aimé, dépouillé de ses biens,
Rougissait de pleurer ces murs, ce Capitole
Que sauva son courage, où régna sa parole.

Quand d'équitables lois demandèrent qu'un jour
Le repentir du peuple ordonnât son retour,
La haine résistait ; mais dans Rome en balance
Ésopus à la haine imposa le silence;
Et (stratagème heureux d'une adroite amitié!)
Voulant pour un proscrit exciter la pitié,
Du poète Accius il joue une œuvre ancienne,
Dont le public latin se souvenait à peine.
Il y représentait un prince détrôné,
Télamon, par son peuple à l'exil comdamné.
« Dieux justes, rendez-moi, disait l'acteur antique,
Et ma terre, et mon ciel, et mon toit domestique,
Et les tendres amis à qui j'étais si cher :
Le pain de l'étranger à ma bouche est amer.
Tristement solitaire au milieu de la foule,
Je me sens repoussé par le sol que je foule.
Eh! qui peut effacer de nos cœurs attendris
Le lieu des premiers pleurs et du premier souris,

Où nous avons, enfants, senti sur nos paupières
Les premières clartés du soleil de nos pères,
Qui garde leurs tombeaux, triste et cher souvenir,
Où le passé repose, attendant l'avenir?
Les bois où s'égaraient mes pas, mes rêveries,
Jusqu'à l'eau murmurante, à l'herbe des prairies,
Pour moi tout est regret..... O mes concitoyens,
Que mon dernier soupir entre les bras des miens,
Exhalé sous les cieux témoins de ma naissance,
Soit un soupir d'amour et de reconnaissance! »

Les pleurs, mouillant ses yeux, interrompaient ses mots,
Et tous les spectateurs éclataient en sanglots.
Il leur semblait ouïr cette voix admirée,
Par l'amour du pays tant de fois inspirée,
Ce consul qu'à l'exil un décret condamna
Pour avoir arraché Rome à Catilina,
Et, trompant d'un pervers l'homicide furie,
Mérité ce beau nom : *Père de la patrie*.

On le plaint, on l'admire, et l'illustre exilé
Par les larmes du peuple est bientôt rappelé.
On le revoit enfin, ce dieu de l'éloquence :
Accompagné, porté par une foule immense,

Il revient triomphant vers ces Romains ingrats,
Désavouant leur crime, et rouvrant à ses pas
L'immortelle cité qui du monde est la reine.
O joie ! ô pure ivresse ! ô volupté sereine !
Jour trop rare, où l'envie avec douleur se tait,
Contrainte de sourire aux vertus qu'elle hait !
Là, pas de rois captifs, de dépouilles sanglantes,
Pas de cris douloureux, de clameurs insolentes,
De vainqueur orgueilleux, de vaincu gémissant :
C'est une sainte fête, un triomphe innocent,
Un peuple repentant qui console un grand homme,
Rome enfin réparant l'injustice de Rome ;
Et, dans un jour si beau, le sublime orateur
Dut presser tendrement la main du grand acteur.

Le théâtre chez nous eut de longs jours d'enfance :
Mais Corneille parut, et *le Cid* prit naissance.
Bientôt de l'art comique illustre fondateur,
L'heureux père du *Cid* enfanta *le Menteur*.
Racine avec éclat s'élança dans l'arène ;
Sans lui ravir le sceptre, il régna sur la scène.
Voici venir Molière, et Scarron tant prôné
Par ce peintre du cœur est enfin détrôné.
Paris était charmé ; l'amant de La Vallière
Attirait à sa cour la muse de Molière.

De ces auteurs aimés trois théâtres rivaux
Offraient avec orgueil les précieux travaux.
Pour eux la renommée embouchait ses trompettes :
Les acteurs s'efforçaient d'égaler les poètes.
Montfleury fit parler le Cid avec bonheur :
De mentir avec art Bellerose eut l'honneur
Mais la noblesse simple était encore absente ;
Le naturel manquait sur la scène naissante.
Pour mieux représenter la majesté des rois,
Les acteurs cadençaient et le pas et la voix.
Et, se souciant peu d'une étude incommode,
Ils venaient réciter sans art et sans méthode.
Le geste était outré, le ton était bruyant ;
L'amour le plus discret s'exprimait en criant :
La passion prenait l'accent de la démence :
On était furieux jusque dans la clémence,
Et les amants, en proie à leurs transports jaloux,
Semblaient des échappés de l'hôpital des fous.

Floridor le premier, à l'usage infidèle,
D'un débit sans cadence offrit l'heureux modèle :
Il supprima des cris l'insipide fureur,
Et, ménageant l'oreille, il parla mieux au cœur.
Baron vint qui, paré de sa jeunesse extrême,
Charmant, près de Psyché semblait l'amour lui-même.

Il avait tous les dons de l'esprit et du corps;
Et l'étude y joignit ses précieux trésors.
Fier, enjoué, brillant, profond, tendre, énergique,
Acteur de comédie ou bien héros tragique,
A mille tours divers habile à se plier,
Le merveilleux acteur créa l'art tout entier.
Disciple de Molière, il est bientôt un maître :
Nul autre n'eut jamais plus de grandeur peut être :
Nul autre dans son jeu ne sut mieux allier
Le sublime au correct, le noble au familier.

Champmeslé de Racine est l'amante et l'élève :
Au sommet du talent la passion l'élève :
Esprit borné, cœur tendre et volage à la fois,
Soumettant au poète une docile voix.
Interprète fidèle, écho rempli de charmes,
Par son maître inspirée, elle arrachait des larmes.
Quand Racine, honteux de combattre Pradon,
De ses succès au ciel eut demandé pardon,
Heureux d'ensevelir sa gloire poétique
Dans l'innocente paix du foyer domestique,
L'inconstante, dit-on, oublia promptement
L'amour du grand poète et son enseignement.
Mais ses admirateurs applaudissaient en elle
De son passé brillant un reflet infidèle.

Plus tard on entendit la pompeuse Duclos
Modulant ses soupirs, cadençant ses sanglots;
Les fureurs de Beaubour. ses cris d'énergumène,
Son jeu désordonné courrouçaient Melpomène.
Le Couvreur vient régner : son imposante voix
Du tragique débit ressuscite les lois.
Joignant à ses attraits une grâce royale,
Émule de Baron, et souvent son égale,
La grande artiste, hélas! avant l'âge expira :
Le public en gémit, Voltaire la pleura.

Près des talents voués à la muse tragique,
Des noms aimés brillaient sur la scène comique:
Créateur des Crispins. à sa postérité
Raymond Poisson léguait sa burlesque gaité.
Molière eut sur la scène une gloire complète,
Et l'acteur partagea les succès du poète.
A ses comédiens dont il était l'appui,
Le précepte et l'exemple étaient donnés par lui.
Justement honoré de la faveur publique,
LaGrange du théâtre écrivait la chronique.
De Brie, au jeu naïf, fut la Mars de son temps :
Elle joua, dit-on, Agnès à soixante ans.
Quels rires éclataient quand, joyeuse soubrette,
Beauval représentait Nicole ou Zerbinette!

La trop coquette Armande entre toutes brillait :
De l'amour du public Molière s'effrayait,
Et l'époux a gémi souvent dans la coulisse
Des applaudissements prodigués à l'actrice.

D'autres jours sont venus, qui, non moins fortunés,
Ont donné des talents dignes de leurs aînés:
Raisin, à trente-huit ans terminait sa carrière,
Grand acteur qu'égala bientôt La Thorillière :
Armand, Dave parfait, plaisamment sérieux,
Augé, moins naturel et moins ingénieux,
Obtenant par la charge un rire trop facile,
Et le maître de l'art, cet immortel Préville,
Devant qui s'inclinaient les talents les plus fiers,
Admirable Protée à mille aspects divers:
Dazincourt, accusé d'un peu trop de réserve:
Dugazon, qui pécha par un excès de verve,
Artistes applaudis et valets excellents,
Dont plus d'une soubrette égala les talents:
Témoin Desmare, et toi, sa nièce si vantée,
Qui fus, comme Préville, un séduisant Protée,
Dangeville, au débit plein de grâce et de sel,
Talent si vrai, si souple, et presque universel:
Et Quinault, d'une race en grands acteurs fertile,
Sur la scène portant son esprit de la ville:

Bellecour, à l'œil vif, au jeu franc et joyeux ;
Et Joly, qui charmait l'esprit plus que les yeux :
Son modèle, Luzy, savante en l'art de dire,
Et Fanier et Devienne au gracieux sourire.

Si, quittant l'antichambre on arrive au salon,
Que d'actrices dont l'art a consacré le nom !
La touchante Gaussin, de qui la voix divine
Faisait parler Agnès et Zaïre et Nanine ;
Olivier, transformée en page adolescent,
Jeune et charmante fleur moissonnée en naissant !
Sans pouvoir des attraits essayer la puissance,
Doligny de son jeu fit aimer la décence,
Et quand brillaient Molé, Préville et Bellecour,
Près d'eux charma vingt ans et la ville et la cour.
Vanhove, qu'à Talma l'hymen avait unie,
D'un organe enchanteur déployait l'harmonie,
Et, pour charmer l'oreille et le cœur à la fois,
Elle avait, disait-on, des larmes dans la voix.

Contat régna longtemps, et Dangeville en elle
Sembla ressusciter, mais plus noble et plus belle.
Grandeur, verve, gaîté, comique ingénieux,
Souplesse, naturel, tous ces dons précieux

Accordés par le ciel, fécondés par l'étude,
Tout ce que de la scène une longue habitude
Donne de sûreté, d'aisance, de fini,
Dans le jeu de Contat se trouvait réuni.
L'épouse de Préville avait été son guide.
D'abord, pâle talent et disciple timide,
A des succès obscurs le sort la condamna :
L'auteur de *Figaro* la vit, la devina :
Voilà Suzon, dit-il, et, plein de confiance,
A son joyeux barbier Beaumarchais la fiance,
Et l'hymen réussit, et le public accourt ;
Et Contat, grandissant auprès de Dazincourt,
Bientôt de l'art comique est l'illustre héroïne,
Et devant son éclat tout s'efface ou s'incline.

Après trente-trois ans de travaux glorieux,
A la foule idolâtre elle fit ses adieux,
Et sur la scène Mars, sa célèbre héritière,
A plus de soixante ans termina sa carrière.
Mars n'eut point de Contat la verve et la grandeur ;
Mais quel jeu délicat ! quelle aimable pudeur !
Qui mieux qu'elle à l'amour allia la décence ?
Qui peignit mieux d'Agnès la naïve innocence ?
Belle comme Contat, mais d'une autre beauté,
Que sa grâce ineffable avait de chasteté,

Et comme elle savait, dans son jeu plein d'aisance,
Doubler de certains mots le charme et la puissance!
Son sourire si pur, son naturel charmant
Excitaient dans la salle un doux frémissement.
Ses accents pour l'oreille étaient une caresse :
Sa voix sexagénaire avait tant de jeunesse!
O types ravissants où son talent brilla,
Victorine, Araminte,Elmire, Silvia,
Je n'oublierai jamais ces heureuses soirées
Où, jeune, sous ses traits je vous vis admirées :
L'œil s'attachait sur vous, et le cœur soupirait :
C'était peu d'admirer l'actrice : on l'adorait.

En ramenant ses yeux sur la tragique scène,
Au-dessous d'Adrienne on aperçoit Deseine,
Moins connue en nos jours, et dont le nom pourtant
A reçu de Clairon un hommage éclatant ;
Dumesnil et Clairon, deux grandes renommées,
Actrices par la foule également aimées :
Raucourt, à la savante et large diction,
Mais à qui trop souvent manqua la passion.
Quoique Vestris régnât par l'esprit et les charmes,
Devant elle les yeux restaient vides de larmes
Élève de Lekain, à ce maître admiré
Elle n'avait pas su ravir le feu sacré.

Des deux Saintval, l'aînée, impétueuse actrice,
Avait de Dumesnil la flamme inspiratrice,
Et, tandis qu'au théâtre éclataient ses fureurs,
L'autre, douce et touchante, attendrissait les cœurs.
Quand Desgarcins peignait l'amoureuse tendresse,
Dans ses traits, dans sa voix, quelle brûlante ivresse!
Sans avoir de Gaussin les attraits ravissants,
Elle en eut l'heureux charme et les divins accents.
L'impitoyable mort fit trop tôt disparaître
Maillard, jeune talent dont Monvel fut le maître.
Par Duchesnois le vers trop souvent fut chanté;
Mais sa touchante voix, sa sensibilité,
Voilèrent ses défauts aux regards du vulgaire.
Près de Talma, trente ans Duchesnois a su plaire:
Auprès de ce grand nom le sien longtemps cité
A droit au souvenir de la postérité.

L'art tragique, en ce temps, se mourait de vieillesse,
Disait-on : et de l'art une jeune prêtresse,
S'élançant radieuse et d'espoir et de foi,
S'écrie : Il ne meurt pas, et je le prouve, moi !
C'était Rachel... On sait son triomphe et sa gloire,
Je n'en conterai pas la trop récente histoire :
Les beaux-arts ont pleuré son précoce trépas,
Mais son nom lui survit, et ne périra pas.

Après le beau Grandval succédant à Defresne,
Deux tragiques acteurs ont illustré la scène :
Au feu des passions joignant la profondeur,
Lekain fit admirer sa sublime laideur:
Talma, non moins profond, plus vrai, moins pathétique,
Quand il représentait un personnage antique,
Par son geste, sa pose et son costume, offrait
Des héros du vieux monde un étonnant portrait ;
Il était Grec, Romain : c'est vous que j'en atteste,
Œdipe, Manlius, Sylla, Néron, Oreste,
Vous, sortis de la tombe à sa puissante voix,
Sous sa noble figure applaudis tant de fois :
L'art en lui secondait une heureuse nature,
Et son goût à l'audace alliait la mesure.
Vainement de ses ans le nombre s'accroissait :
Sous leur fardeau léger son talent grandissait.
Au faîte du succès, le grand artiste expire,
Et le trône est vacant dans le tragique empire.
O douleur ! en bornant ses précieux travaux,
La mort lui ravissait des triomphes nouveaux.
Jeune de cœur, devant sa vieillesse si verte,
Une longue carrière encor semblait ouverte,
Et, dans un avenir à ses yeux plein d'attraits,
Pour son talent sublime il rêvait le progrès.

Le public, de Lekain lorsque la mort le prive,
A sa succession semble appeler Larive.
Avec ses dons brillants et sa superbe ardeur,
Il n'eut pas de Lekain l'âme et la profondeur,
Ni du savant Talma le jeu pur, simple, antique.
Mais sa chaleur, sa voix sonore et sympathique
Transportaient le public : acteur éblouissant,
Il avait d'un héros les dehors et l'accent ;
Par l'éclat de son jeu fascinant l'auditoire,
Il obtient le succès, sans conquérir la gloire.

Plus d'un acteur savait autrefois marier
Une palme comique au tragique laurier :
Defresne interprétait le bouillant Orosmane,
Tufière, Euphémon fils, le jeune Métromane :
Voltaire, dans ses vers, l'a vanté quelquefois :
Et Grandval, après lui, joua ces deux emplois.
S'il eut dans l'art tragique une palme moins belle,
La comédie en lui vit un brillant modèle.

Le charmant Bellecour, qui précéda Molé,
Successeur de Grandval, ne l'a point égalé.
Mais son sage débit, son ton, sa grâce aimable,
Rappelaient au public l'artiste regrettable ;

On ne l'admirait point ; mais il était aimé.
Molé fut le plus grand et le plus renommé.
Il connut de son art les plus secrets mystères,
Sut prendre tous les tons et tous les caractères :
Petit-maître, vieillard, plein d'esprit et de feu,
Ami du célibat, au vil amour du jeu
Immolant son épouse et jusqu'à son fils même,
Bourru dans Morinzer, pour la femme qu'il aime,
Dans l'Alceste fameux par Molière tracé,
Quels transports, quel amour noblement insensé !
Dans le nouvel Alceste offert par d'Eglantine,
La vertu l'échauffait d'une flamme divine.
Optimiste, jaloux, inconstant, séducteur,
Il ne se lassa point d'être un sublime acteur.

Après Molé, Fleury, qui fut moins grand sans doute,
S'ouvrit vers le succès une nouvelle route.
Moins léger, moins brillant et moins passionné,
Mais railleur plus parfait, il a mieux dessiné
Des marquis du vieux temps l'insolence tranquille,
Et la cour n'a jamais mieux persiflé la ville.

Dans les pères, les rois, la foule applaudissait
Le vertueux Brizard, que Ducis chérissait.

Quel auguste maintien ! quelle âme paternelle !
Que sous ses cheveux blancs la vieillesse était belle !
La nature à Monvel refusa ses présents :
Il n'avait ni la voix ni les traits imposants :
Mais, vieux avant le temps, il portait dans son âme
L'amour sacré de l'art et sa brûlante flamme.
A Talma, jeune encore et bientôt sans rival,
Il apprit les secrets du débit théâtral.
Saint-Prix, dont le talent semblait manquer d'étude,
D'une voix monotone avait pris l'habitude :
Quand d'un parler trop lourd secouant le fardeau,
L'artiste s'animait, le réveil était beau.
Dans son savant débit, trop recherché peut-être,
Baptiste aîné de l'art fut un habile maître.
Des pères vénérés grave et noble portrait,
Dans Vanderk, près de Mars, le public l'admirait.

Il est un emploi riche en plaisants personnages,
De notre vieille scène égayant les ouvrages,
Portraits brillants de verve et de variété,
Nous offrant la vieillesse et la maturité:
Les tuteurs, toujours sûrs de déplaire aux pupilles,
Les anciens Turcarets, esprits lourds, âmes viles,
Le prétendu malade esclave de Purgon,
Et le faible Chrysale, et l'avare Harpagon:

Chicaneau chez son juge accourant dès l'aurore,
Et d'autres que le temps n'a pas courbés encore,
Arnolphe, Sganarelle, amants infortunés.
Aux rires du public justement condamnés,
Enfantés et joués par notre grand Molière.
A quatre-vingt-deux ans terminant sa carrière,
Guérin se fit un nom dans ce comique emploi.
La veuve de Molière, en lui donnant sa foi
Comme à l'époux vivant, infidèle à sa cendre.
Quitta pour lui le nom du moderne Ménandre.
Il eut en Duchemin un successeur aimé :
Et Bonneval, talent moins grand, moins renommé,
Sut plaire aux spectateurs par un jeu toujours sage ;
Des Essarts vint plus tard : il avait en partage
Le mordant, la rondeur, une franche gaîté.

Sur la scène française à cinquante ans monté,
Grandmesnil dans son art fut cité comme un maître,
Et nuisit à Caumont, trop oublié peut-être :
Par un autre éclipsé, cet acteur excellent
N'obtint pas un renom égal à son talent.

Bellemont, qui pour maître eut la seule nature,
Offrait d'un paysan la naïve peinture.

Michot, plein de franchise et de simplicité,
Au comique joignait la sensibilité.
De Baptiste cadet les traits et la parole
Jetaient les spectateurs dans une gaîté folle ;
Et sa nièce, héritant de son père et de lui,
De l'art servi par eux fut un vaillant appui.

Du Théâtre-Français étudiez l'histoire :
Connaissez ses grands noms et chérissez sa gloire.
Malheur à qui méprise un passé glorieux !
C'est, fils dénaturé, renier ses aïeux.
Il les faut honorer pour en suivre la trace.
Sachez des vrais talents continuer la race ;
Regardez, entendez ! à l'acteur studieux
La leçon vient s'offrir en tout temps, en tous lieux.
Par l'exemple, en causant, chacun peut vous instruire
De l'art essentiel d'écouter et de dire.
Qu'habile à démêler les sentiments divers,
Les visages pour vous soient des livres ouverts.
Dans les inflexions où notre voix s'engage,
Pénétrez la pensée à travers le langage.
Amoureux de votre art, de vos progrès jaloux,
En observant autrui, vous-même observez-vous.
Voyez par votre cœur comme on hait, comme on aime :
Nos meilleures leçons nous viennent de nous-même.

Fleury, qu'en ses vieux ans je vis encor briller
(En lui j'ai des marquis salué le dernier),
Était né dans Nancy d'un acteur de la ville.
Enfant, son jeu charma la cour de Lunéville.
Voilà le jeune acteur loué, choyé, fêté ;
De ce petit Versaille il est l'enfant gâté :
Il partage au palais, où son père le laisse,
Les divertissements de la jeune noblesse :
Tous traitent en égal l'acteur imberbe encor.
Ils grandissent : adieu ces jours de l'âge d'or !
Adieu l'égalité de la joyeuse enfance :
L'âge aux jeunes seigneurs rappelle leur naissance;
Chacun d'eux a repris son rang et son orgueil.
Surpris, humilié d'un dédaigneux accueil,
Fleury les délivra d'un obscur camarade :
Il se souviendra d'eux lorsqu'il jouera Moncade.

Talma donnait, dit-on, au premier empereur
De secrètes leçons de grâce et de grandeur.
Non : l'acteur qu'il aimait et qui lui fut fidèle,
Au lieu d'un écolier, n'eut en lui qu'un modèle.
Il vit, admis souvent dans son intimité,
Combien la grandeur vraie a de simplicité.
Les gestes du héros, son ton, son attitude,
Tout était pour l'artiste une vivante étude.

A ces leçons d'en haut son talent se forma :
C'était Napoléon qui posait pour Talma.

C'est peu de conquérir un renom légitime :
En cherchant le succès, aspirez à l'estime.
N'ayez point de grands airs, d'impertinents propos :
L'importance est toujours la parure des sots.
Jeune, écoutez des vieux les discours salutaires :
Ils vous conteront l'art, son passé, ses mystères,
Et peut-être, pour mieux vous frayer le chemin,
Un d'entre eux vous tendra sa paternelle main.
Cette dette si sainte, et jamais oubliée,
A la jeunesse un jour par vous sera payée,
Et les jeunes, mûris par l'âge et les travaux,
Plus tard viendront en aide à des talents nouveaux :
Ainsi l'art entre tous forme une heureuse chaîne.

Pour moi, dont les cheveux ont blanchi sur la scène,
Que ne puis-je, en mes vers, de loin utile encor,
Des athlètes nouveaux guider le jeune essor,
Préparer leurs succès, empêcher leurs défaites,
Fier de leur épargner les fautes que j'ai faites !

De notre vieux théâtre ô soutiens glorieux,
Qui m'avez entouré de fraternels adieux,
Dans la prospérité dont vous goûtez les charmes,
Donnez une pensée à l'ancien frère d'armes
Qui, fidèle au drapeau par lui toujours aimé,
A vieillir près de vous s'était accoutumé.
Heureux de vos succès au sein de la retraite,
Pour prix de ses travaux (est-ce trop ?) il souhaite
Que son nom, emporté bientôt par l'avenir,
S'efface lentement de votre souvenir.

NOTES

NOTES DU CHANT PREMIER

Du Préville futur a caressé l'oreille.

Préville, (Pierre-Louis Dubus, dit) né à Paris en 1721, mort en 1799. Il est regardé comme l'un des acteurs les plus parfaits dans la comédie. Son emploi était celui des valets et des rôles comiques qui n'appartiennent pas au genre noble; mais la souplesse de son talent lui permit de jouer avec un grand succes des personnages d'une nature toute différente. Il se retira en 1786, et, cédant aux prières de ses camarades, remonta sur la scène en 1791. Il avait alors soixante-dix ans; par suite des évènements politiques, il rentra dans sa retraite, joua encore en 1793, quitta définitivement le théâtre en 1794, et mourut à Beauvais en 1799. Il fut membre de l'Institut. — Il eut pour femme Madeleine-Angélique-Michelle Drouin, qui débuta au Théâtre Français en 1753, se retira, comme son mari, en 1786, et mourut en 1796. Sans être une grande comédienne, elle fut justement aimée et applaudie : on la citait comme un modèle de décence et de noblesse.

Des Lekain, des Tâlma le souvenir l'assiège.

LEKAIN (Henri-Louis Caïn, dit), né à Paris en 1729, mort en 1778. Il débuta en 1750. Il a été un des plus grands acteurs tragiques de notre scène ; ce fut lui qui commença la réforme du costume. Il proposa au roi Louis XV d'établir une école où l'on formerait des élèves pour le Théâtre-Français. Le roi ne donna pas suite à cette idée ; mais, par un arrêté, il attribua une pension de 500 livres à ceux de ses comédiens dont les leçons particulières auraient produit un sujet remarquable.

TALMA, né en 1763, mort en 1826. Il débuta en 1787 au Théâtre-Français (faubourg Saint-Germain, salle de l'Odéon), et, à la suite de vives discussions avec ses cosociétaires, passa en 1791, avec Dugazon, Grandmesnil, mesdames Vestris et Degarcins, sur le théâtre de la rue Richelieu. Les comédiens du faubourg Saint-Germain furent jetés en prison après la seconde représentation de *Paméla,* comédie en cinq actes, en vers, de François de Neufchâteau. Mis en liberté, ils jouèrent au théâtre de la rue Feydeau, où ils alternaient avec une troupe d'opéra-comique qui l'occupait alors. En 1797, les acteurs du théâtre Richelieu se réunirent à ceux du théâtre Feydeau. Diverses fractions de la Comédie-Française jouèrent aussi au théâtre Louvois, sous la direction de mademoiselle Raucourt, et dans l'ancienne salle du faubourg Saint-Germain. Enfin le gouvernement ayant rassemblé tous ceux qui composaient la société avant la révolution, la reconstitua sur ses anciennes bases au théâtre

de la rue Richelieu, alors Théâtre de la République. Cette réunion définitive eut lieu en 1799. Talma, qui déjà s'était fait un nom célèbre, fut un des plus glorieux soutiens de la Comédie-Française. Génie laborieux, unissant les calculs de l'art à la puissance de l'inspiration, il ne cessa de progresser, et il prouva, dans les rôles de *Sylla* et de *Charles VI*, que les années n'avaient fait que rajeunir en lui l'âme et l'intelligence, ces deux premiers éléments du talent véritable. Il avait le goût et le sentiment de l'antique, et il continua la réforme du costume entreprise par Lekain. Ses dernières années furent peut-être les plus belles de sa carrière dramatique. Comme professeur, il a donné ses soins à des sujets qui n'ont pas répondu à son attente. Un seul paraissait appelé à de brillantes destinées ; malheureusement, il mourut à vingt-trois ans. Élève du Conservatoire, il y avait obtenu un premier prix de tragédie. Il avait un physique heureux, des manières distinguées, de l'esprit, un grand amour pour son art et pour son maître, dont il était tendrement aimé : il s'appelait Raymond. Perlet et lui furent, au Conservatoire, mes deux plus chers camarades. Talma a été élève et professeur de l'École de déclamation.

Un des plus grands acteurs dont se vante la France,
Baron, vit par Molière adopter son enfance.

Baron (Michel Boyron, dit), né en 1653, mort en 1729. Son père était comédien. Jouant, dans *le Cid*, le rôle de *Don Diègue*, il repoussa du pied son épée, que le *comte de Gormas* lui avait

fait tomber des mains, et en recontra la pointe, qui le blessa. Il négligea cette blessure, qui lui parut légère ; la gangrène s'y mit, et il mourut deux jours après. Il n'avait pas voulu qu'on lu coupât la jambe : il disait qu'un roi de théâtre se ferait huer avec une jambe de bois, et qu'il aimait mieux mourir que de souffrir cette opération. Son fils, qui se fit une si grande réputation, jouait avec tant de succès, à l'âge de treize ans, au théâtre de la foire Saint-Germain, que Molière l'alla voir, et, charmé de ses dispositions, l'engagea à son théâtre. Il eut toujours pour lui les soins d'un maître et la tendresse d'un père. A la mort de Molière, Baron passa dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, et se retira du théâtre à l'âge de trente-huit ans. Il y rentra en 1720 avec un grand éclat : il avait alors soixante-sept ans. Il jouait encore en 1729. S'étant trouvé mal sur la scène, on l'emporta hors du théâtre, et il mourut le 22 décembre de la même année. Il remplissait avec la même supériorité les personnages de la tragédie et de la comédie. Baron a donné des comédies qui ont eu du succès; il n'y a pas longtemps que l'on jouait encore *l'Homme à bonnes fortunes*. Il est remarquable que, comme son maître Molière, il a, pour ainsi dire, commencé à mourir sur la scène.

Montfleury succombant sous les fureurs d'Oreste.

Il y eut deux opinions sur la cause de la mort de Montfleury. Suivant la première, il se serait rompu une veine par les efforts

qu'il fit en jouant le rôle d'Oreste dans *Andromaque*; d'après la seconde, un cercle de fer qu'il était obligé de porter pour soutenir le poids énorme de son ventre, ne put empêcher qu'il ne s'ouvrît par suite des mêmes efforts.

MONTFLEURY (Zacharie Jacob, dit), né vers la fin du XVIe ou au commencement du XVIIe siècle, entra au Théâtre-Français (hôtel de Bourgogne) avant 1637 : c'était un acteur fort aimé. En 1647, il fit représenter une tragédie intitulée : *la Mort d'Asdrubal*. Un de ses fils, Antoine Jacob, qui prit aussi le nom de *Montfleury*, eut des succès comme auteur : on compte parmi ses meilleures pièces *la Fille Capitaine* et *la Femme juge et partie*.

La rieuse Desmare a formé Dangeville.

Mademoiselle DESMARES (Christine-Antoinette-Charlotte), née en 1682, morte en 1753 : elle parut sur la scène en 1699 et succéda à Mlle Champmeslé. Elle joua dans la tragédie et dans la comédie ; elle déployait une gaîté folle dans l'emploi des soubrettes. Ce fut elle qui créa la *Lisette* du *Légataire*. Dans la tragédie, elle établit les rôles d'*Athalie*, de *Sémiramis* et celui de *Jocaste* dans *l'Œdipe* de Voltaire.

Mademoiselle DANGEVILLE (Marie-Anne Botot, dite), née en 1714, morte en 1796. Après avoir joué les rôles d'enfants avec beaucoup de succès, elle débuta dans les soubrettes en 1730, sous les auspices de mademoiselle Desmares, sa tante, dont

elle avait reçu les leçons. Elle s'essaya, non sans succès, dans la tragédie: mais, ayant produit peu d'effet dans le personnage de Tullie, du *Brutus* de Voltaire, elle se borna aux rôles comiques, et elle a laissé la réputation d'un des talents les plus beaux qu'ait possédés notre scène.

Et les leçons d'un maître ont dirigé Préville.

Préville avait pris des leçons de Dehesse, acteur de la Comédie-Italienne.

Pourquoi nous citez-vous l'aigle au vol orgueilleux ?

« L'aigle commun nourrit tous ses petits dans son nid, les « élève et les conduit ensuite dans leur jeunesse, au lieu « que le grand aigle les chasse hors du nid, et les abandonne « à eux-mêmes dès qu'ils sont en état de voler. (*Buffon.*)

« L'aigle commun soigne et nourrit largement ses petits, « les conduit ensuite, les invite à chasser et ne les oblige à « s'éloigner que quand ils sont assez forts pour se passer « de tout secours. » *Idem.*

Il y a, selon Buffon, certains animaux que l'aigle enlève. d'autres dont il se repait sur place et dont il porte ensuite les lambeaux dans son aire. Buffon ajoute : « Ce plancher « ou ce nid est large de plusieurs pieds et assez ferme, non-

« seulement pour soutenir l'aigle, sa femelle et ses petits, « mais pour supporter encore le poids d'une grande quantité « de vivres. »

L'acteur qui du talent veut atteindre le faîte,
Quand il livre son cœur, doit conserver sa tête.

Molé disait : *Au théâtre il faut livrer son cœur et garder sa tête.*

Dans le discours d'ouverture de mon Cours de littérature et d'histoire, prononcé au Conservatoire le 9 décembre 1855 voici, à propos de l'inspiration, ce que j'ai dit du grand tragédien que la France a perdu en 1826 : « La vie de « Talma fut une longue étude, et chez lui la méditation « n'était jamais inactive ; il ajoutait des beautés à ses anciens « rôles, il étonnait dans ses rôles nouveaux. A ceux qui lui « reprochaient d'être plus terrible que pathétique, il répondit « par *Charles VI* : les larmes coulèrent de tous les yeux, et « ce fut son dernier triomphe. Quoiqu'il nous semblât par- « venu à l'apogée de son talent, on peut affirmer que la mort « vint arrêter ses progrès : il se renouvelait dans sa vieillesse. « Quelle profondeur et quelle finesse de conception ! quelle « habileté, quelle sûreté de goût dans l'exécution ! Avec les « savantes théories de l'art, qui en a mieux connu les côtés « pratiques? quel autre a possédé, comme Talma, le méca- « nisme du débit et les procédés matériels à l'aide desquels on « conduit la voix, on la ménage, on fait valoir tel passage, tel

« mot, on distribue sur un rôle la lumière et les ombres, on « arrive aux plus puissants effets avec facilité ? Car il ne « voulait pas que le jeu de l'acteur offrît la trace de l'effort, « et lui-même, tout couvert des applaudissements de la foule, « il se déclarait mécontent d'un succès qui lui avait coûté « trop de fatigue. Cependant, j'en appelle à tous ceux qui ont « eu, comme moi, le bonheur de le voir et de l'entendre, « l'inspiration manqua-t-elle jamais à ce grand artiste si pur, « si consciencieux? Elle le trouvait, dans tous les moments, « préparé à la recevoir et habile à la retenir, à la fixer dans « sa voix, son geste, sa physionomie, pour la reproduire en-« suite sûrement et perpétuellement. Il disait qu'un rôle se « compose d'effets combinés et d'effets inspirés ; que les effets « combinés par l'acteur doivent toujours avoir l'apparence « de l'inspiration, et les effets inspirés nous être toujours « conservés par les combinaisons de l'acteur. »

Talma, qui du passé n'eut jamais le dédain,
Par la voix de Monvel s'inspirait de Lekain.

Monvel (Jacques-Marie Boutet de), né en 1745 à Lunéville, débuta en 1770, quitta la France en 1781 et devint lecteur du roi de Suède, revint à Paris, entra au théâtre de la rue Richelieu où se trouvaient déjà Grandmesnil, Dugazon, Talma, etc., fit partie de la réunion des sociétaires effectuée en 1799, se retira en 1806 et mourut en 1812. La voix, le physique

chez Monvel n'étaient pas à la hauteur de son âme et de son intelligence : acteur profond et pathétique, il fut un des *diseurs* les plus parfaits du théâtre; mais, faible et chétif, il se vit obligé de renoncer aux premiers rôles de la tragédie, dans lesquels il s'était essayé après la mort de Lekain; on le citait surtout dans Auguste de *Cinna*. Quend Talma joua ce rôle, il répondit en effet à ceux qui vinrent le complimenter : *Je n'ai d'autre mérite que celui de me ressouvenir de Monvel; je n'aurais pu faire mieux.* Talma se plaisait à répéter combien les conseils et l'exemple de ce grand comédien lui avaient été utiles. Dans des conversations qui ont été publiées, il s'exprimait ainsi : *Que d'applaudissements, que de couronnes, dont le public m'a fait hommage, devraient retourner au front de Lekain! Monvel, par sa mémoire qui avait tout retenu, et par son intelligence qui avait tout compris, Monvel m'a révélé quelques-uns des secrets de ce grand maître.* — Monvel a eu de nombreux succès comme auteur : il a écrit des comédies, des drames et des opéras-comiques, dont Dezède, Della-Maria, et Dalayrac surtout, ont composé la musique. Il a été membre de l'Institut et professeur au Conservatoire.

Clairon et Dumesnil, et Lekain, et Brizard.

Mademoiselle Clairon (Claire-Josèphe-Hippolyte Léris de la Tude, dite), née à Condé en 1723, morte en 1803 ; elle débuta à Paris en 1743, et quitta le théâtre en 1766, par suite de

15.

querelles de théâtre. Elle excellait dans la tragédie et fut la digne rivale de mademoiselle Dumesnil; elle a publié ses *Mémoires* (1).

Mademoiselle DUMESNIL (Marie-Françoise), née à Paris, selon quelques-uns en 1712 ou 1713, selon d'autres, en 1714, morte en 1803. Elle débuta en 1737 au Théâtre-Français et se retira en 1776. Elle n'avait ni cette science du débit ni ces ingénieuses combinaisons de l'art qu'on admirait dans mademoiselle Clairon; mais nulle actrice ne fut plus terrible et plus pathétique. On a publié un ouvrage intitulé: *Mémoires de mademoiselle Dumesnil,* ouvrage qui ne justifie nullement son titre, et qui n'est qu'une réfutation des *Mémoires de mademoiselle Clairon.*

BRIZARD (Jean-Baptiste Britard, dit), né à Orléans en 1721, débuta au Théâtre-Français en 1757, se retira en 1786 et mourut en 1791; il étudia d'abord la peinture et fut élève de Carle Vanloo. Plus tard, cédant à son goût pour le théâtre, il s'engagea pour Lyon, et vint ensuite à Paris; il eut de grands succès dans les rôles de rois et de pères. Il joua pour la dernière fois le 1er avril 1786 : on donnait *Horace* et *la Partie de chasse de Henri IV;* il représentait le vieil Horace et Henri IV. Ce soir-là, trois autres acteurs chéris du public, *madame Préville, mademoiselle Fanier,* gracieuse soubrette, et le grand comique *Préville* lui faisaient aussi leurs adieux. Dans *la Partie de chasse*, l'émotion des spectateurs fut très

1 Mademoiselle Clairon a eu pour élèves mademoiselle Raucourt et Larive, qui ont brillé tous deux sur la scène tragique.

grande quand ils virent réunis à la même table les quatre célèbres artistes dont le théâtre allait être privé.

En peignant un amour à Zaïre fatal,
Lekain, plus que Voltaire, était oriental.

Dans une notice sur Lekain, Molé s'exprime ainsi à propos du jeu de *Lekain* dans *Orosmane : Occupé du devoir de soustraire Voltaire à ce reproche* (celui *d'avoir mis dans un despote ottoman un amour à la française), il ne se mettait point aux genoux de Zaïre : il eût cru donner trop lieu à cette critique, en cédant à un usage français inconnu dans ces climats.*

Fleury fit admirer son persiflage exquis.

Fleury (Abraham Joseph Bénard, dit), né en 1750, selon les uns à Nancy, selon les autres à Chartres, mort en 1822. Il débuta à la Comédie-Française sans succès en 1774, retourna en province, eut des débuts plus heureux en 1778, et devint un des beaux talents de ce théâtre, qui comptait dans son sein tant d'acteurs justement célèbres. Il se retira en 1818. Il se distinguait par un naturel plein d'esprit et de grâce : personne ne fut plus gentilhomme sur la scène. Il avait l'orthographe de quelques-uns de ses brillants modèles, *Grimod de la Reynière,* dans un journal qu'il rédigeait (*le Censeur dramatique*), lui ayant reproché un fait

qui était faux, Fleury lui écrivit : « Monsieur Grimod de a Reynière, vous en *n'avez* menti », et Grimod ne manqua pas de citer la phrase avec la malencontreuse négation. — C'était d'ailleurs un noble caractère, plein de courage et de loyauté. — Il a été professeur au Conservatoire.

Un acteur applaudi sur la tragique scène,
Satyrus, aperçoit le triste Démosthène.

On peut lire dans l'*Histoire ancienne* de Rollin le récit de tous les travaux accomplis par Démosthène pour corriger les vices de son débit et de son action oratoires. Ce fut, en effet, Satyrus, un des acteurs les plus aimés des Athéniens, qui ranima son courage et lui montra le pouvoir de l'art de dire. Eschine, son plus digne rival à la tribune, avait été un médiocre acteur. — On connaît la réponse de Démosthène à ceux qui lui demandaient quelles étaient les qualités les plus nécessaires à l'orateur : « Il y en a trois, disait il : l'action, l'action et l'action ».

NOTES DU CHANT DEUXIÈME

Ce ridicule nom, qu'au public il jetait,
De sa bouche moqueuse avec peine sortait.

Il ne faudrait pas conclure de ces vers que Fleury avait sur la scène l'habitude de s'adresser au public : cela ne se doit point faire, et il ne le faisait point; mais il y a certains traits que l'on peut, pour ainsi dire, lancer à ses auditeurs de la salle, sans paraître les leur envoyer et sans sortir de son personnage : c'est ce que Fleury savait faire et ce qu'il faisait dans *Clitandre* à propos du nom de *Trissotin*, avec le goût et la grâce qui lui étaient naturels.

Et Le Couvreur, trop tôt ravie à Melpomène,
A parlé comme lui sur la tragique scène.

Mademoiselle LE COUVREUR (Adrienne), née en 1692, à Damery, petite ville de la Champagne, morte en 1730. Elle débuta en 1717 : elle avait dans les rôles de la tragédie ce parler

noble et cette grandeur simple dont Baron offrit un modèle si parfait. On a publié quelques-unes de ses lettres qui attestent un esprit plein de naturel et de grâce. Femme du meilleur ton, elle était, malgré les préjugés du temps, recherchée par les dames du rang le plus élevé. On connaît sa liaison avec le maréchal de Saxe. On a prétendu qu'elle mourut empoisonnée par la duchesse de Bouillon, sa rivale dans le cœur de l'illustre guerrier qui, à cette époque, n'était point encore le héros de Fontenoy, de Raucoux et de Laufeld. Voltaire pense que la mort d'Adrienne ne fut due qu'à des causes naturelles. Sa santé avait toujours été faible : tombée malade le vendredi 17 mars 1730, elle mourut d'un flux de sang le lundi 20. Le clergé s'étant opposé à ce que son corps reçût la sépulture ecclésiastique, des porte-faix furent obligés de choisir une heure de la nuit pour l'enterrer clandestinement près des bords de la Seine, au coin de la rue de Bourgogne. C'est une des plus rares intelligences, un des talents les plus élevés et les plus purs dont le Théâtre-Français ait le droit d'être fier.

Le bon Lamotte-Houdar, tout rayonnant d'orgueil,
Pour vous crier bravo sortira du cercueil.

Lamotte-Houdar, littérateur distingué de la fin du siècle de Louis XIV. Il s'essaya dans tous les genres de composition. Son plus grand succès au théâtre fut la tragédie d'*Inès de Castro*. Il attaqua les anciens et décria la poésie. Il voulait que l'on écrivît la tragédie en prose ; Voltaire le combattit :

sa prédilection pour la prose se trahit par le prosaïsme de ses vers. On raconte qu'il dit un jour à Voltaire : « Je mettrai votre *Zaïre* en prose. — Et moi, répondit celui-ci, je mettrai votre *Inès* en vers. » Il se faisait remarquer du reste par l'aménité de son caractère et par l'urbanité qu'il apportait dans les discussions littéraires.

Avec quel art exquis, quelles fines nuances,
D'un valet écoutant *les fausse confidences,*
Sur son front, dans ses yeux pleins d'un trouble enchanteur
Mars laissait arriver le secret de son cœur !

Mademoiselle Mars (Anne-Françoise-Hippolyte), née à Rouen en 1779, morte à Paris en 1847. Elle débuta en 1795 au théâtre Feydeau, où plusieurs membres de l'ancienne Comédie-Française, récemment sortis de prison, obtenaient un succès prodigieux, dû non-seulement à leurs talents et à leur admirable ensemble, mais encore à l'intérêt excité par leurs malheurs et par le danger qu'ils avaient couru. Fille de Monvel, un des grands comédiens qui avaient joué à côté de Lekain, de Préville et de Molé, mademoiselle Mars fut douée de tous les avantages physiques qui avaient manqué à son père. Sa voix surtout avait un charme irrésistible, et la jeunesse chez elle survécut longtemps à son jeune âge : chez Monvel, au contraire, la vieillesse avait été précoce. Elle représenta ce que dans la langue du théâtre on appelle les *ingénuités* et les *grandes coquettes* ; mais les vieillards de l'orchestre la trou-

vaient plus parfaite dans le premier emploi que dans le second. *Victorine*, du *Philosophe sans le savoir*, et *Araminte*, des *Fausses confidences*, ont peut être été ses deux plus beaux triomphes. Elle a brillé dans beaucoup de comédies et de drames de l'époque moderne. Nulle actrice ne montra sur la scène plus de grâce et de goût. Après sa retraite (1841), elle fut nommée inspectrice des études dramatiques au Conservatoire.

Un grand acteur anglais, cher à sa nation,
Garrick, fit admirer sa muette action.

Garrick (David), né en Angleterre, à Hereford, en 1716, mort en 1779, originaire d'une famille française de protestants réfugiés. Il débuta en 1741 et quitta la scène en 1776. Il est regardé comme le plus grand acteur des temps modernes. Grâce à la prodigieuse souplesse de son talent, à l'étonnante mobilité de sa physionomie, il jouait tous les genres, prenait tous les tons et toutes les formes. On prétend qu'après la mort de Fielding, qui ne s'était jamais fait peindre, Garrick, s'étant revêtu d'un costume semblable à celui que portait ordinairement l'auteur de *Tom Jones*, reproduisit fidèlement ses traits et fut le modèle du seul portrait qui existe du célèbre romancier anglais. Quant à l'anecdote que je cite, elle est très-connue et m'a été racontée par de vieux amateurs de théâtre dont je me plaisais, dans ma jeunesse, à interroger les curieux souvenirs. — Garrick voyagea en France et se lia avec Lekain et Préville Dans un ouvrage intitulé : *Mémoires de Lekain*,

on trouve quelques lettres adressées au tragédien français par le Roscius de l'Angleterre ; elles attestent l'amitié qui unissait ces deux talents supérieurs. A l'époque où l'on refusait, en France, la sépulture aux plus grandes célébrités de notre scène, les restes de Garrick, honorés de magnifiques obsèques auxquelles assistèrent les plus hauts personnages de l'Etat, furent déposés à l'abbaye de Westminster, à côté des souverains et des grands hommes de l'Angleterre. — Garrick fut directeur de théâtre, et il eut de très-grands succès comme auteur dramatique.

NOTES DU CHANT TROISIÈME

De l'amour du théâtre un jeune homme animé
Avait vu dans Alceste un acteur renommé,
Fleury, brillant Moncade aux manières charmantes,
Moins fait pour les amours, les haines véhémentes.

L'anecdote qui termine ce chant m'a été racontée par M. Arnould, le mari de madame Arnould-Plessy, ma camarade et mon amie. Fort jeune encore, il fut conduit par Pigault-Lebrun dans la loge de Fleury, tout émerveillé du talent déployé par cet acteur dans le rôle du *Misanthrope*, et là se passa la scène que j'ai décrite et qui fait tant d'honneur à Fleury.

NOTES DU CHANT QUATRIÈME

Aussi devant la cour lorsqu'il eut le courage
De remplacer Grandval au séduisant visage.

Grandval (Charles-François-Nicolas Racot de), né à Paris en 1710, mort en 1784. Il débuta en 1729, se retira en 1762, rentra en 1764 et prit sa retraite définitive en 1768. Il joua avec un grand succès les premiers rôles de la tragédie et de la comédie. Cependant, surpassé par Lekain dans le genre tragique, il se vit forcé de lui abandonner les principaux rôles de son emploi. Il conserva sa supériorité dans la comédie; on le citait comme l'acteur le plus noble et le plus décent que le théâtre eût encore possédé. Son jeu se faisait remarquer par une finesse étonnante, par des grâces exquises et des nuances d'une extrême délicatesse. Il avait un grasseyement très-prononcé, qui pendant longtemps lui fut pardonné, mais qui lui attira, sur la fin de sa carrière, les rigueurs du public. Il était homme d'esprit, et il a fait imprimer quelques comédies très-gaies, mais d'un genre licencieux. — Sa femme, Marie-

Geneviève **Dupré**, eut aussi un talent distingué dans les premiers rôles de la comédie : elle débuta en 1734, se retira en 1760, et mourut en 1783. On a peu de renseignements sur elle

NOTES DU CHANT CINQUIÈME

C'est un duo qui veut un admirable ensemble.

Voir la III[e] scène du IV[e] acte du *Dépit amoureux* entre Éraste et Lucile ; la IV[e] scène du II[e] acte de *Tartuffe*, entre Valère et Marianne, et la X scène du III[e] acte du *Bourgeois gentilhomme*, entre Lucile et Cléonte.

Enfant du bon Sedaine, aimable Victorine....

Victorine du *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine.

Charmante Italienne à Paris transplantée,
Silvia les offrit à la foule enchantée.

Zanette-Rosa Benozzi, connue sous le nom de Silvia, célèbre actrice de la Comédie-Italienne, née à Toulouse, a débuté à Paris en 1716, et a joué les rôles d'amoureuses pendant quarante-deux ans avec un grand succès.

Et son cœur peut sans crainte aimer : *elle y voit clair.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur, dit Silvia dans l'avant-dernière scène du III[e] acte du *Jeu de l'Amour.*

Néron impatient de ses vertus factices.

Néron dans *Britannicus,* de Racine.

Honte sur ta mémoire, âme froide et grossière,
Qui n'as pas su mourir la veuve de Molière !

La veuve de Molière épousa, en 1677, Guérin d'Estriché, acteur du théâtre du Marais, qui, avec les autres comédiens de ce théâtre, s'était réuni à la troupe de Molière alors établie rue Mazarine. A cette époque, Guérin était très-obscur : plus tard il eut de la réputation dans l'emploi des rôles à manteau et des grands confidents tragiques.

NOTES DU CHANT SIXIÈME

Voyez Mérope : un fils, au trépas arraché,
Dans le fond des déserts est loin d'elle caché.

Mérope, tragédie de Voltaire.

La douleur d'Andromaque est moins impétueuse.

Andromaque, dans la tragédie de ce nom.

On dit que Dumesnil, cette sublime artiste,
Traversant le théâtre, accourait vers Égisthe.

Mérope, créée par mademoiselle Dumesnil, passait pour un de ses plus beaux rôles. Le jeu de théâtre dont je parle m'a été en effet raconté par des vieillards, grands admirateurs de cette actrice.

Près des vaisseaux oisifs aux rivages d'Aulide
Quel orgueil brille au front de l'épouse d'Atride!

Clytemnestre, d'*Iphigénie en Aulide.*

Est-il un plus beau nom que celui d'Antigone ?

Il s'agit ici du personnage d'Antigone, dans l'*Œdipe chez Admète*, de Ducis.

Par un corps sans vigueur ton courage est trompé,
Don Diègue, et de ta main le fer s'est échappé.

Don Diègue du *Cid*, de Corneille.

Ne faites pas d'Horace un vieillard trop farouche.

Le vieil Horace de la tragédie d'*Horace*, de Corneille.

D'un fils dont le nom seul excite encor l'horreur,
Les forfaits d'Agrippine ont fait un empereur.

Agrippine, de *Britannicus*.

Bourreau de ses enfants, d'elle seule idolâtre,
Plus criminelle encore, apparaît Cléopâtre.

Cléopâtre, dans *Rodogune*.

Observez bien comment la muse du théâtre
Fait parler, fait agir Harpagon, Cléopâtre.

Harpagon, dans *l'Avare*, (1668).

Harpagon — il le dit en pleurant son trésor —
A son enfant noyé préfèrerait son or.

Acte V, scène IV, Harpagon dit à sa fille, qui lui rappelle qu'elle a été sauvée d'un grand danger par Valère, qu'on accuse d'avoir volé le trésor de l'avare : *Tout cela n'est rien ; et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.*

Quel spectacle imposant me ravit et m'étonne !
Du grand prêtre des Juifs j'entends la voix qui tonne :
En ses vers où respire une sainte grandeur,
Il annonce aux mortels le réveil du Seigneur.

Prophétie de Joad dans *Athalie*, acte III, scène VII.

Beaubour, acteur outré, sans principe, sans art.

Beaubour débuta en 1691, fut reçu en 1692, se retira en 1718, mourut en 1725. Il manquait de noblesse, d'intelligence et de naturel. Mais sa chaleur, qui était exagérée, le faisait aimer de la partie la moins éclairée du public. On raconte que, jouant *Horace* avec mademoiselle Duclos, qui remplissait le rôle de Camille, au moment où il tirait son épée pour la punir de ses imprécations, il céda à un mouvement de politesse assez intempestif, en la voyant tomber sur la scène par suite d'un faux pas qu'elle fit; puis ôtant son chapeau d'une main, il lui présenta l'autre fort civilement pour la relever, et un instant après, il courut après elle pour l'aller tuer dans la coulisse.

Madame de Caylus, parlant dans ses *Souvenirs* des représentations d'*Athalie* sur la scène française, s'exprime ainsi. *Je crois que M. Racine aurait été fâché de la voir aussi défigurée qu'elle m'a paru l'être par une Josabeth fardée, par une Athalie outrée et par un grand-prêtre plus capable d'imiter les capucinades du petit Père Honoré que la majesté d'un prophète divin.*

Louis Racine, qui rapporte ce passage dans les « Mémoires sur la vie de son père », ajoute dans une note : *Elle parle de la Duclos, de la Desmares et de Beaubour. Le vieux Baron fit après lui le rôle du grand-prêtre bien différemment.*

Il cache son vrai nom sous celui de Banière.

L'aventure de Banière est vraie. Ce qui ajoute à la pitié qu'il inspire, c'est que. puni comme déserteur, il ne l'était point. Il n'avait quitté son corps qu'en vertu d'un congé qui n'était pas expiré ; mais il eut le malheur de l'égarer, et paya cette perte de sa vie.

Son début dans *Mithridate* est du jeudi 9 juin 1729. Il joua *Iphigénie* les 11 et 15, *Andromaque* les 19 et 22, *Athalie* les 27 et 29 et le 2 juillet. Il avait fait son début comique dans *les Ménechmes* de Regnard (20 et 28 juin).

NOTES DU CHANT SEPTIÈME

Tel Monrose, marchant sur la scène à grands pas,
De sa vibrante voix lançait les fiers éclats.

MONROSE, né à Besançon en 1783, après avoir joué au théâtre des Jeunes-Artistes et parcouru les départements et l'étranger, débuta au Théâtre-Français le 11 mai 1815. Il eut un grand succès, et fut reçu sociétaire pour l'année 1816 ; resta vingt-huit ans au théâtre, où il jouit constament de la faveur publique. Ce fut l'affaiblissement de sa santé qui le força de se retirer en 1842, et il mourut le 20 avril 1843.

Dave devint plus tard Figaro le barbier

Figaro du *Barbier de Séville* (1775).

Mais Figaro plus tard n'habite plus Séville
Pour le château du comte il a quitté la ville.

Figaro du *Mariage de Figaro* (1784).

Mais Figaro vieillit, et son esprit morose
Du jeune Beaumarchais n'a plus la vive prose.

Figaro de *la Mère coupable* (1792).

C'est Poisson qui, dit-on, au temps de Louis treize,
Produisit le premier sur la scène française,
Ce plaisant personnage, aujourd'hui dédaigné.

Raymond Poisson monta sur la scène vers 1651 ou 1652, et y fit paraître pendant trente-trois années un talent supérieur pour les rôles comiques, principalement pour celui de Crispin dont il fut l'inventeur, et qu'il adopta spécialement. Il avait le défaut de bredouiller : ce défaut devint une grâce de plus dans ses rôles, et le public s'y habitua si bien, qu'il vit avec plaisir le bredouillement de Raymond Poisson passer à son fils Paul et à son petit-fils François-Arnould, qui se succédèrent dans son emploi, et s'y firent tous deux beaucoup de réputation.

Paul Poisson, né en 1658, débuta en 1686 ; retiré en 1711, il remonta sur la scène en 1715, et quitta de nouveau le théâtre en

1724. Cependant Louis XV le regrettait tellement, qu'il voulut le revoir encore une fois, et le 23 mars 1729, Paul Poisson joua avec un grand succès le rôle de M. Jourdain dans *le Bourgeois gentilhomme* : il avait alors plus de soixante et onze ans. Après cette représentation il rentra dans la retraite et mourut en 1735.

François-Arnould Poisson qui joua aussi les rôles de son père et de son grand-père, naquit en 1696, débuta en 1722 et mourut en 1753.

Raymond Poisson a fait pour la scène onze pièces dont le comique est trivial et grossier. Paul Poisson, père de François-Arnould, eut un autre fils, Philippe Poisson, qui fut inférieur à ses frères comme acteur. Il débuta en 1700 sans succès, fit un second début en 1704, fut bien accueilli ; mais le peu de goût qu'il avait pour son état lui fit demander sa retraite à l'époque où son père, Paul Poisson, prit la sienne pour la première fois, et il quitta le théâtre ainsi que lui en 1711. Tous deux y remontèrent en 1715, et Philippe, en 1722, se retira définitivement. Les comédies qu'il a fait représenter valent mieux que celles de son grand-père Raymond. J'en ai vu jouer quelques-unes encore, et j'ai joué moi-même en province *le Procureur arbitre* et *l'Impromptu de campagne*. Mort en 1743.

Paul Poisson eut une fille, née en 1684 et morte en 1770. Douée des plus heureuses dispositions pour les lettres, elle ne les avait d'abord cultivées que par amusement ; mais, ayant épousé un homme qu'elle croyait riche et qui était accablé de dettes (don Gabriel de Gomèz, gentilhomme espagnol), elle se

vit obligée de chercher une ressource contre l'indigence, et c'est sans doute à cette triste nécessité d'écrire pour vivre, est-il dit dans la *Biographie Michaud*, qu'il faut attribuer la quantité prodigieuse et l'inégalité de ses productions. Il y en a quelques-unes, cependant, qui obtinrent beaucoup de succès. Devenue veuve, elle épousa en secondes noces un sieur Bonhomme : mais conserva toujours, dans la littérature, le nom de son premier mari.

Le plaisant Dugazon, par la foule adopté,
Avait reçu du ciel des trésors de gaîté.

Dugazon (Jean-Baptiste-Henri-Gourgaud) débuta en 1771, fut reçu en 1772 et mourut en 1809. C'était un acteur d'un grand talent ; mais sa verve qu'il ne savait pas modérer l'entraînait à la charge et à la bouffonnerie. Il a fait, dans la Révolution, quelques comédies qui n'ont pas mérité de survivre aux circonstances pour lesquelles elles ont été composées. Il fit subir aux *Originaux*, comédie en un acte, de Fagan, des modifications, selon nous, malheureuses, mais qui furent applaudies parce qu'elles lui fournissaient l'occasion de déployer la souplesse et l'orginalité de son talent : vers la fin de sa vie, il donna des marques d'aliénation mentale.

Quand l'auteur de *Tartuffe* à nos yeux apparait,
Nous voyons près de lui la bonne Laforêt
Qui, parfois, nous dit-on, de son maître chérie,
Servante d'un grand homme, en était l'Égérie.

On sait que Molière prenait quelquefois sur ses ouvrages avis de Laforêt.

Molière avec raison consultait sa servante,

dit Mondor dans *la Métromanie*.

La Toinette d'Argan a nos yeux se présente
Plus vive d'une humeur plus follement plaisante.

Toinette dans *le Malade imaginaire* (1673).

Suzanne — Beaumarchais se plut à la décrire. —

Suzanne du *Mariage de Figaro*.— Beaumarchais a désigné le caractére de Suzanne dans la préface de sa comédie.

Célimène vieillit et fut Madame Evrard.

Mademoiselle Contat créa avec un grand succès le rôle de madame Evrard, dans *Vieux célibataire*, de Collin d'Harleville

Sur le public charmé quel fut votre pouvoir !
Il vint payer plus cher le plaisir de vous voir.

A la seconde représentation des *Précieuses ridicules*, le prix du parterre fut porté de 10 sous à 15, et le prix des autres places fut doublé.

Trois femmes, raffolant de latin et de grec,
Des pédantes du temps sont l'image vivante :
L'ancienne précieuse est changée en savante.

Il s'agit de la comédie des *Femmes savantes* (1672).

NOTES DU CHANT HUITIÈME

D'un maître de l'art l'éloquence divine
Put seule triompher de l'éloquent Eschine

ESCHINE, d'abord comédien médiocre, devint un célèbre orateur. S'étant porté accusateur de Ctésiphon au sujet de la couronne que celui-ci avait proposé de décerner à Démosthènes, il ne voulut pas payer l'amende de mille drachmes à laquelle il fut condamné et alla s'établir dans l'île de Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence.

Un assassin le frappe, et le monarque expire.

Philippe fut tué par un jeune homme nommé Pausanias qui avait inutilement imploré de lui la vengeance d'un affront que lui avait fait Attale, oncle de Cléopâtre, que le roi avait épousée après avoir répudié sa première femme.

Soudain une autre tête aux rois est apportée :
C'est celle de Crassus.

Crassus, ayant obtenu le gouvernement de Syrie, attaqua les Parthes, avec qui Rome était en paix. L'expédition fut désastreuse, et il y périt avec son fils.

La haine resistait : mais dans Rome en balance
Ésopus à la haine imposa le silence.

Esopus partagea avec Roscius l'amitié de Cicéron, à qui tous deux donnèrent des leçons d'action oratoire. Il fit effectivement jouer une ancienne pièce d'Accius, intitulée : *Télamon exilé,* dans laquelle il représenta le principal personnage. Le peuple y trouva des allusions qui le disposèrent au rappel de l'illustre consul.

De ces auteurs aimés trois théâtres rivaux
Offraient avec orgueil les précieux travaux.

Ces trois théâtres étaient l'hôtel de Bourgogne, le théâtre du Palais Royal et celui du Marais.

Montfleury fit parler le Cid avec bonheur;
De mentir avec art Bellerose eut l'honneur.

Montfleury créa le rôle du Cid et celui du jeune Horace. Bellerose créa Dorante du *Menteur*. Il entra à l'hôtel de Bourgogne en 1629, et mourut en 1670.

Floridor le premier, à l'usage infidèle,
D'un débit sans cadence offrit l'heureux modèle.

Floridor était né gentilhomme et s'appelait Josias de Soulas. Il débuta au théâtre du Marais en 1640, tomba dangereusement malade en 1671 ou 1672, et son confesseur le fit renoncer au théâtre. Il guérit et tint sa promesse. Il y a beaucoup d'incertitude sur la date de sa mort; mais il paraît qu'il n'existait plus en 1673.

Champmeslé de Racine est l'amante et l'élève

Madame Champmesl débuta avec son mari en 1669, et mourut en 1698.

Bientôt on entendit la pompeuse Duclos.

Mademoiselle Duclos parut à la Comédie-Française en 1693, retira en 1736 et mourut en 1748.

Les fureurs de Beaubour, ses cris d'énergumène,
Son jeu désordonné courrouçaient Melpomène.

Beaubour débuta en 1691, fut reçu en 1692, se retira en 1718 et mourut en 1725.

La Grange du théâtre écrivait la chronique.

La Grange débuta en 1658, mourut en 1692. On conserve dans les archives du Théâtre-Français le registre sur lequel il mentionnait tout ce qui était relatif à l'administration de la société.

De Brie, au jeu naïf, fut la Mars de son temps.

Madame De Brie débuta à Paris en 1658, se retira en 1685, mourut en 1706.

Quels rires éclataient, quand, joyeuse soubrette,
Beauval représentait Dorine ou Marinette !

Madame Beauval entra avec son mari en 1670 au théâtre de Molière; tous deux se retirèrent en 1704. Elle mourut en 1720.

La trop coquette Armande entre toutes brillait.

Madame MOLIÈRE (Armande Béjart) débuta avec la troupe de Molière, sous le nom d'Armande Béjart, en 1658, épousa Molière en 1662, devint veuve en 1673, se remaria en 1677, se retira du théâtre en 1694, et mourut en 1700.

MOLIÈRE (Jean-Baptiste Poquelin), né à Paris, le 15 janvier 1622, après avoir été à la tête d'une troupe de comédiens bourgeois, part pour la province, où il est à la fois auteur, acteur et directeur. revient à Paris débuter avec sa troupe en 1658 et y joue ses immortels ouvrages. Il mourut le 17 février 1673.

Raisin, à trente-huit ans terminant sa carrière,
Grand acteur qu'égala bientôt La Thorillière ;
Armand, Dave parfait plaisamment sérieux,
Augé, moins naturel et moins ingénieux.

RAISIN cadet, né en 1656, débuta en 1679, mourut en 1693.

LA THORILLIÈRE débuta en 1684, mourut, étant encore acteur, en 1731, à soixante-quinze ans.

ARMAND, né en 1699, débute en 1723, se retire en 1765, et meurt dans la même année.

AUGÉ débute en 1763, se retire en 1782, et meurt en 1783.

Dazincourt, accusé d'un peu trop de réserve;
Dugazon, qui pêcha par un excès de verve.

DAZINCOURT, né en 1747, débute en 1776, est reçu sociétaire en 1778, meurt en 1809.

DUGAZON, début en 1771, admission en 1772, mort en 1809.

Et Quinault, d'une race en grands talents fertile,
Sur la scène portant son esprit de la ville.

Mademoiselle QUINAULT-DEFRESNE débute le 14 juin 1718, est admise, se retire en 1741, à l'âge de quarante-un ans, et meurt en 1783. Elle fut liée avec Voltaire, Destouches, Pont-de-Veyle, Marivaux, le comte de Caylus, Duclos, Dalembert. De six acteurs et actrices qui portèrent le nom de Quinault, cinq eurent un talent très-distingué.

Bellecour à l'œil vif, au jeu franc et joyeux,

Madame BELLECOUR débuta sous le nom de mademoiselle Beauménard en 1749, fut reçue, disparut de la scène en 1756, y rentra après avoir épousé Bellecour, se retira en 1791, mourut en 1799.

Et Joly qui charmait l'esprit plus que les yeux.

Mademoiselle Joly, née en 1761, débuta en 1781 et mourut en 1798.

Son modèle Luzy, savante en l'art de dire

Mademoiselle Luzy débuta en 1763, fut reçue en 1764 et se retira en 1781.

Et Fanier et Devienne au gracieux sourire.

Mademoiselle Fanier débuta en 1764, fut reçue en 1766 et se retira en 1786.

Mademoiselle Devienne débuta en 1785, fut reçue la même année, se retira en 1812. — Ces deux soubrettes se faisaient distinguer par la finesse et la grâce.

La touchante Gaussin, de qui la voix divine
Faisait parler Agnès, et Zaïre et Nanine.

Mademoiselle Gaussin, née en 1711, débuta à Paris en 1731, fut reçue, se retira en 1763, mourut en 1767.

Olivier, transformée en page adolescent.

Mademoiselle Olivier, née en 1764, débuta en 1780, mourut en 1787 ; elle avait créé avec un grand succès le rôle de Chérubin dans le *Mariage de Figaro.*

Mademoiselle Doligny, née en 1746, débute en 1763, est reçue et se retire en 1783. Elle vivait encore en 1810, ainsi que Mesdemoiselles Luzy et Fanier.

Vanhove qu'à Talma l'hymen avait unie,
D'un organe enchanteur déployait l'harmonie.

Mademoiselle Vanhove, après avoir été Madame Petit, devint la femme de Talma, et mourut comtesse de Chalot en 1860. Elle avait débuté en 1785, elle se retira en 1811. Elle faisait entendre, dans les situations pathétiques, des accents si touchants, que ce fut pour elle, dit-on, qu'on inventa cette locution : *avoir des larmes dans sa voix.*

Contat régna ngtemps.

Mademoiselle Contat (Louise), née en 1760, retirée en 1809, avait débuté en 1776 ; elle est morte en 1813.

Au-dessous d'Adrienne on aperçoit Deseine.

Mademoiselle Deseine, qui devint l'épouse de Quinault-Defresne, débuta en 1725 avec un grand succès, et fut admise; mais sa santé la força de se retirer en 1736; morte en 1767.

Mademoiselle Clairon raconte dans ses *Mémoires* qu'elle alla lui rendre visite dans sa retraite, et qu'elle la pria de lui dire une scène de l'*Electre* de *Crébillon*. Madame Quinault-Defresne y consentit, et mademoiselle Clairon, transportée d'admiration, se jeta à ses pieds.

Raucourt, à la savante et large diction,
Mais à qui trop souvent manqua la passion

Mademoiselle Raucourt, née en 1756, débuta en 1772, fut reçue sociétaire en 1773, mourut en 1815. Elle était élève de mademoiselle Clairon.

Quoique Vestris régnât par l'esprit et les charmes,
Devant elle les yeux restaient vide de larmes.

Madame Vestris, sœur de Dugazon, née en 1743, débuta en 1768, se retira en 1803 et mourut en 1804.

Des deux Saintval l'aînée, impétueuse actrice,
Avait de Dumesnil la flamme inspiratrice.

Mademoiselle SAINTVAL aînée débuta en 1766, fut reçue en 1767; par suite d'une querelle qu'elle eut avec madame Vestris, elle fut forcée de se retirer en 1779, et mourut en 1830.

Mademoiselle SAINTVAL cadette débuta en 1772, fut reçue en 1776, se retira en 1792 et mourut en 1836.

Quand Degarcins peignait l'amoureuse tendresse,
Dans ses yeux, dans sa voix quelle brûlante ivresse

Mademoiselle DEGARCINS débuta en 1788, fut reçue, et mourut en 1797.

Maillard, jeune talent dont Monvel fut le maitre.

Elle était au Théâtre-Français en 1810 ; elle mourut peu de temps après, sans avoir été sociétaire.

Par Duchesnois le vers trop souvent fut chanté.

Mademoiselle DUCHESNOIS, née en 1777, débuta en 1802, prit sa retraite en 1829, mourut en 1835.

C'était Rachel..... On sait son triomphe et sa gloire

Mademoiselle Rachel, née en 1820, débuta en 1838, fut reçue, mourut en 1858.

Le public, de Lekain lorsque la mort le prive,
A sa succession semble appeler Larive.

Larive, né en 1747, mort en 1827. Il débuta en 1770, fut reçu en 1775. — Il était retiré du théâtre depuis longtemps lorsqu'il joua, à la salle Favart, dans une représentation au bénéfice des incendiés de Salins. Il jouait Lannèse ; il avait soixante et onze ans, et, à la répétition à laquelle j'assistai, il me fit un grand plaisir.

Le charmant Bellecour qui précéda Molé,
Successeur de Grandval, ne l'a point égalé.

Bellecour débuta en 1750 et mourut acteur en 1778.

Molé fut le plus grand et le plus renommé.

Molé, né en 1734, débuta en 1754, ne fut point reçu, alla

jouer en province; revint à Paris faire un nouveau début en 1760, fut admis, et mourut, sans avoir pris sa retraite, en 1802.

> Defresne interprétait le bouillant Orosmane,
> Tufière, Euphémon fils, le jeune métromane.

Orosmane de *Zaïre*, Tufière du *Glorieux*, Euphémon fils de l'*Enfant prodigue*, et Damis de *la Métromanie*.

Quinault-Defresne débuta très-jeune sur la scène française en 1712, se retira en 1741, et mourut en 1767.

> Et Grandval après lui joua ces deux emplois.

Grandval, né en 1710, débuta en 1729, se retira en 1762, reparut en 1764, et prit sa retraite définitive en 1768.

> Dans les pères, les rois, la foule applaudissait
> Le vertueux Brizard que Ducis chérissait.

Brizard, né en 1721, débuta en 1757, se retira en 1786 et mourut en 1791.

La nature à Monvel refusa ses présents.

Monvel, né en 1745, débute en 1770, quitte la France en 1781, y revient en 1789, s'attache au théâtre des Variétés du Palais-Royal (aujourd'hui le Théâtre-Français), qui prit le nom de théâtre de la République, rentre dans la Société lorsqu'elle est reconstituée par le gouvernement, se retire en 1806, et meurt en 1812. Il a écrit pour le théâtre des comédies, des drames et des opéras-comiques qui ont eu beaucoup e succès.

Saint-Prix, dont le talent semblait manquer d'etude,
D'une voix monotone avait pris l'habitude.

Saint-Prix, né en 1758, débuta en 1782, fut reçu en 1784, se retira en 1818 et mourut en 1834.

A quatre-vingt-deux ans terminant sa carrière,
Guérin se fit un nom dans ce comique emploi.

Guérin d'Estriché, né en 1636, débute en 1672, est admis, renonce au théâtre en 1717, et meurt en 1728.

Il eut en Duchemin un successeur aimé.

Duchemin débuta en 1717, fut reçu en 1718, se retira en 1741, et mourut en 1754.

Et Bonneval. talent moins grand, moins renommé,
Sut plaire aux spectateurs par un jeu toujours sage.

Bonneval débuta en 1741, fut reçu en 1742 et se retira en 1773; mort en 1783.

Des Essarts vint plus tard; il avait en partage
Le mordant, la rondeur, une franche gaité.

Des Essarts débuta en 1772, fut reçu en 1773 et mourut en 1793. Son embonpoint est devenu célèbre.

Grandmesnil dans son jeu fut cité comme un maitre,
Et nuisit à Caumont. trop oublié peut-être.

Grandmesnil, né en 1737, débute à Paris en 1790, prend sa retraite en 1811. et meurt en 1816.

Caumont, début en 1794, retraite en 1809, décès en 1811. J'ai beaucoup entendu vanter par de vieux amateurs son naturel et sa bonhomie.

Bellemont, qui pour maître eut la seule nature,
Offrait d'un paysan la naïve peinture.

Bellemont, né en 1728, débuta en 1765, ne fut reçu qu'en 1778, se retira en 1802, et mourut en 1803.

Michot, plein de franchise et de simplicité,
Au comique joignait la sensibilité.

Michot, entré au Théâtre-Français en 1792, prit sa retraite en 1821 et mourut en 1826.

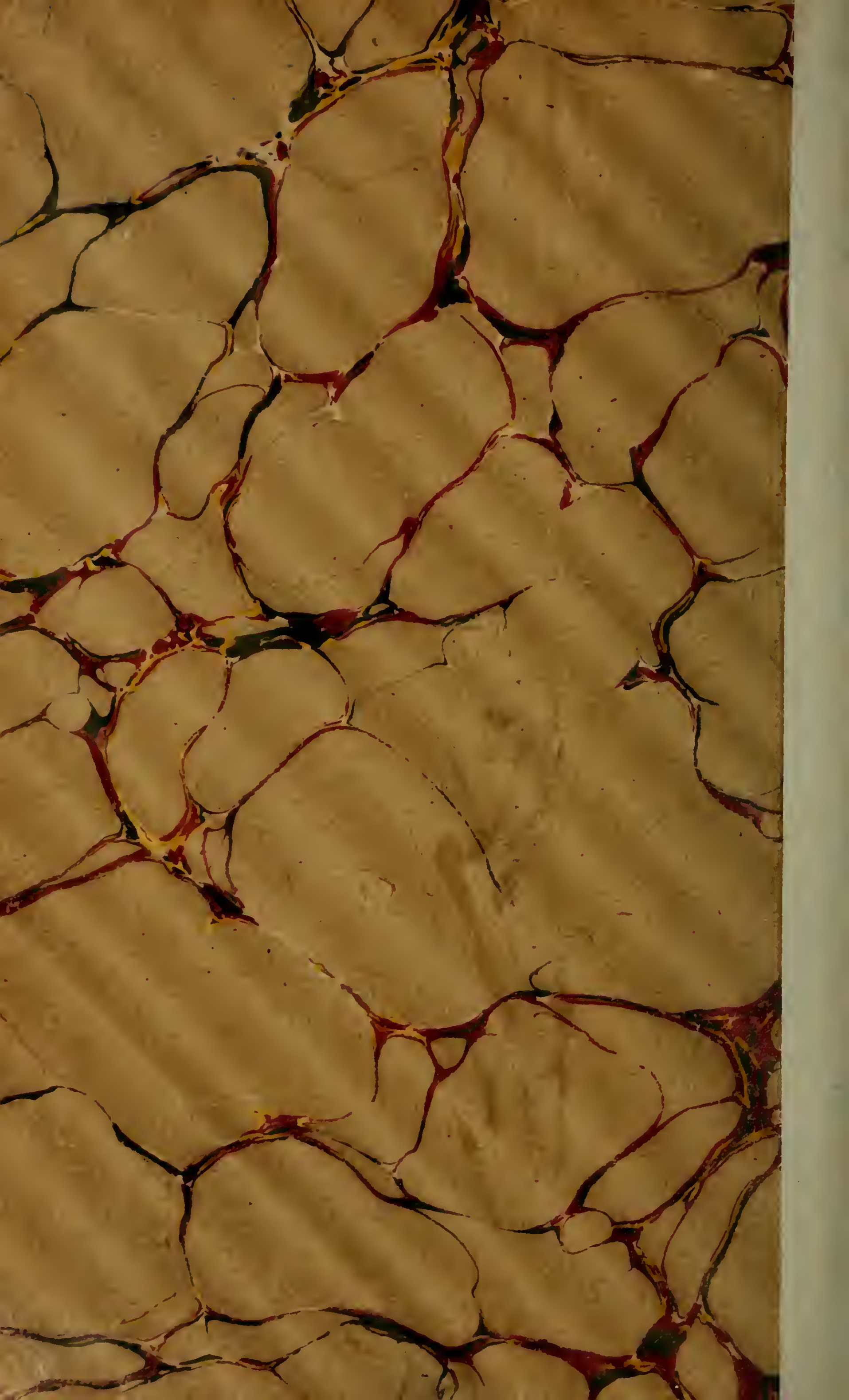
De Baptiste cadet les traits et la parole
Jetaient les spectateurs dans une gaîté folle.

Baptiste cadet débuta au Théâtre-Français en 1792, se retira en 1822 et mourut en 1839.

Et sa nièce, héritant de son père et de lui,
De l'art suivi par eux fut un vaillant appui.

Madame Desmousseaux, fille de Baptiste aîné, débuta au Théâtre-Français en 1817, fut reçue en 1824 et se retira en 1852 Morte en 1857.

INDEX ALPHABÉTIQUE



PQ
2392
S97A88
1889

Samson, Joseph Isidore
L'art théâtral

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

